

Storia della Sinistra

Le 3ème tome (en italien) de "L'histoire de la Gauche communiste" vient de paraître; publié par les camarades de "Programma Comunista", ce volume est en fait un résultat de l'effort collectif du parti auquel ont contribué des militants qui, après notre crise de 1982, ont été projetés sur des trajectoires diverses ou opposées; leur contribution, en dépit des vicissitudes ultérieures, est la confirmation de notre thèse sur la nécessité du travail **anonyme** et **collectif** qui doit caractériser le fonctionnement du parti, en complète opposition avec l'exaltation individualiste de la personnalité secrétée par la vie sociale bourgeoise.

Le travail réalisé autour de la "Storia" cherche à tirer toutes les leçons des grandes batailles de classe pour les transmettre aux générations actuelles et futures parce que ce n'est qu'en se référant à ces leçons, durement payées par le prolétariat, qu'il est possible d'identifier la voie révolutionnaire juste et de ne pas perdre sa boussole au milieu d'événements et de sollicitations contradictoires. La "Storia" est donc tout le contraire d'un travail historiographique ou académique, ou d'une histoire des faits et gestes de quelques grands révolutionnaires; oeuvre militante, elle vise à fournir aux militants qui n'ont pas vécu directement l'époque révolutionnaire des années 20, les instruments historiques et critiques capables de les armer pour la lutte et les tâches y compris quotidiennement qui sont celles des communistes.

520 pages,

prix: 120FF, 25'000 Lires, 50FS, 750 FB, 20\$, 14£,
3'000 esc., 2'500 pts, 50DM.

Le 3ème volume porte sur la période qui va de la fin du 2ème congrès de l'I.C. en 1920, aux premiers mois de 1921 à la veille du 3ème congrès.

Il traite de la formation des partis communistes en Europe, en s'attachant surtout aux partis Allemand, Français et Italien (le chapitre sur les partis Allemand et Français a déjà été publié en français dans **Programme Communiste**). Il montre comment le PC d'Italie, dirigé par la Gauche, a représenté la ligne la plus cohérente et intransigeante sur les questions aussi bien théoriques, programmatiques que politiques, tactiques et organisationnelles, dans le "vif de l'action de classe", contre l'offensive fasciste et patronale. Une série d'articles et de textes de 1920-21 donnent les positions les plus importantes des différents courants.

En attendant de pouvoir fournir une traduction française, nous invitons nos lecteurs qui lisent l'italien à se procurer l'instrument indispensable que constitue ce 3ème volume dont voici le sommaire:

- Processus de formation des sections nationales de l'I.C.
- Italie: le mois de la grande illusion (l'occupation des usines).
- Vers le PC d'Italie.
- Des conférences de Milan et d'Imola au congrès de Livourne.
- Le congrès de Livourne et les débuts du PC d'Italie.
- La scission en Italie et le mouvement communiste international.
- Le parti dans le vif de l'action de classe.

programme communiste

REVUE THEORIQUE DU PARTI COMMUNISTE INTERNATIONAL

No 89 -20FF/ 5000L/ 6FS/ 120FB/ 3\$/ 2£/ 400PTS- MAI 1987

SOMMAIRE

- Programme communiste reprend sa publication 1
- Nous aurons les lendemains que nous aurons su préparer 7
- Rapport du centre international à la Réunion Générale (juillet 1982) 20
- La religion: appui ou obstacle à la lutte de classe ? Considérations à propos de "la théologie de la libération"
 - Prêtres et marxisme 72
 - Théologie de la libération 94
 - En marge du synode des Evêques 103

CE QUI DISTINGUE NOTRE PARTI

la revendication de la ligne qui va de Marx à Lénine, à la fondation de l'Internationale Communiste et du Parti Communiste d'Italie (Livourne, 1921); la lutte de la Gauche communiste contre la dégénérescence de l'Internationale, contre la théorie du « socialisme dans un seul pays » et la contre-révolution stalinienne; le refus des Fronts populaires et des blocs de la Résistance; la tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaires, en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et électoraliste.

programme communiste

Theoretical Review of the International Communist Party

Editorial office: Ed. PROGRAMME, 17 rue René Leynaud 69001 Lyon (France)

subscription:

- 4 issues closed mail (first class in the U.S.A.)
- G.B.: £ 16 U.S.A & North America: U.S.\$ 24

Payments by check or International money order to DESSUS
All correspondence should be sent to the above address.

programme communiste

Revue théorique du Parti Communiste International

ISSN - 0033 - 037 X

Administration et diffusion: Ed. PROGRAMME, 17 rue René Leynaud 69001 Lyon (France)

Abonnement

- (souscription de soutien pour 4 n°) France: 160F Suisse: 50F
- Belgique: 1000FB Espagne: 3200 Pts Portugal: 4000 Esc.
- Italie: 40 000 L R.F.A.: 50 DM

Paiement par chèque à l'ordre de DESSUS ou coupons-réponses

La correspondance doit être adressée à la revue.

Imprimerie "IMP'ACT" 10 rue A. Grammont 69800 St Priest

Commission Paritaire des Papiers de Presse n° 53116.

— Directeur de la publication : Dessus

FRANCE: Editions programme
17, rue René Leynaud
69 001 Lyon

ITALIE: Il Comunista
C.P. 10 835
20 110 Milano

SUISSE: Editions programme
12, rue du Pont
1003 Lausanne

PROGRAMME COMMUNISTE REPREND SA PUBLICATION

Les lecteurs et les camarades qui ont suivi les vicissitudes de notre parti depuis l'éclatement de sa crise en octobre 82, à travers les colonnes du "Prolétaire" et des autres journaux qui sont parus en tant qu'organes du parti -pour des durées plus ou moins longues- (en Italie, en Grèce, au Venezuela), savent que l'interruption de la publication de la revue théorique du parti "Programme Communiste" a été causée par les divergences et les ruptures organisationnelles provoquées par cette crise.

Une des premières tâches que quelques groupes de camarades en France, en Suisse et en Italie se sont fixées était et est encore la réorganisation politico-organisationnelle à l'échelle internationale, réorganisation conduite dans le but de vérifier le niveau réel d'homogénéité théorique-politique des divers groupes de camarades restés isolés dans leurs sphères nationales respectives, avec la pleine conscience que le travail de résolution effective de la crise qui a profondément secoué le réseau international du parti ne pourra pas ne pas passer par un bilan politique approfondi de celle-ci et de l'histoire même du parti.

Les problèmes politiques fondamentaux qui ont été à la base de la crise de notre parti, et qui seront traités pour ce bilan peuvent se résumer en 3 points :

- 1) rapport du parti avec la classe; ligne tactique partielle en rapport avec le développement du parti dans la phase actuelle et influence du parti sur les développements de la lutte prolétarienne dans un sens classiste;

- 2) rapport du parti avec d'autres regroupements politiques et partis qui se réclament du marxisme et de la révolution communiste, attitude envers les avant-gardes politiques et de luttes issues des mouvements immédiats;
- 3) développement du parti à l'échelle internationale, son renforcement et son évolution organisationnelle par rapport aux nouvelles tâches que la situation économique, sociale et politique générale posent au parti de classe; le renforcement de sa centralisation.

Ces problèmes étaient présents dans l'activité du parti depuis déjà au moins une décennie; leur apparition concrète comme **problèmes quotidiens** dans une organisation ramifiée internationalement mais néanmoins très petite et, pour ce qui regarde les expériences pratiques de luttes, presque néophyte, a obligé à un examen du degré de l'assimilation théorique réelle que le parti a mené de façon constante, et à une vérification sur le plan subjectif de l'expérience pratique accumulée par le parti tant directement à travers ses propres militants, qu'indirectement par les positions et les attitudes pratiques des autres organisations politiques qui se disent prolétariennes.

La distance, puis la coupure entre ces 2 niveaux (le niveau de l'assimilation théorique qui intègre, oriente et dimensionne l'activité pratique du parti et celui des expériences réellement faites et utilisées dans le développement de l'activité quotidienne du parti) ont provoqué la plupart des divergences internes et les principales scissions depuis les années soixante jusqu'à la dernière et la plus destructive en 1982.

Au cours de ces mêmes années le parti a connu un certain développement international, non seulement dans l'aire européenne, mais aussi dans les aires d'Afrique du Nord, du Moyen-Orient et d'Amérique du Sud. Dans ces dernières s'entrecroisaient étroitement les problèmes de la connaissance et de la diffusion du marxisme orthodoxe et donc du bilan historique de la contre-révolution Stalinienne avec les problèmes de l'activité et de l'intervention sur le terrain immédiat non seulement de type syndical ou trade-unioniste mais aussi politique avec la question des "droits démocratiques" (de la question féminine à celle des minorités ethniques, de la question religieuse à celle "nationale", de la question des "dictatures militaires" aux droits d'organisation, de parole et de presse, etc.). La pression de ces problèmes qui se présentaient avec la force caractéristique des mouvements et des pays qui n'ont pas été asphyxiés par des décennies de démocratie et d'amortisseurs sociaux, a été à l'origine de graves tensions à l'intérieur du parti. Cette pression des "aires périphériques" de l'impérialisme et du capitalisme s'est combinée avec l'at-

tente, qui s'est révélée fautive, d'un développement rapide dans un sens classiste et révolutionnaire du mouvement prolétarien des pays impérialistes en raison de la détérioration de la situation économique et sociale dans tous les pays développés après la crise économique de 1974-1975.

Cette crise, en effet, faisait crouler les mythes du bien-être, du progrès, du réformisme généralisé, etc, avec lesquels le réformisme traditionnel avait accompagné ses propres succès. La force de résistance du parti s'est alors révélée insuffisante pour les tâches que lui posait son propre développement international; et cette faiblesse ouvrait la voie à une série de fractures qui ne pouvaient manquer d'affaiblir sa tenue théorique et politique de fond et l'exposait à une des luttes politiques internes parmi les plus destructives de son histoire.

Les réactions les plus négatives devant cette situation de faiblesse politique créée dans l'organisation prirent la forme de ce que nous avons appelé le **liquidationnisme**, c'est-à-dire une tendance à fond démocratique et individualiste qui ne se définit pas par un programme alternatif et une organisation différente, mais simplement par le fait de vouloir éliminer, liquider, le parti actuel; une tendance donc, qui se justifie par le seul objectif **négatif** de démolir le parti existant dont les positions politiques générales et l'organisation militante sont vues comme un obstacle au développement du mouvement social carrément comme un obstacle à la révolution.

Ce liquidationnisme ne s'est pas en fait présenté de façon uniforme, mais sous diverses variantes dont les principales ont été le "nationalisme", le mouvementisme. Cette tendance trouvait d'autre part un aliment dans la persistance à l'intérieur du parti, de l'attentisme par ailleurs combattu depuis des années, mais qui contribuait à constituer un mélange explosif sur le plan politique, comme sur le plan organisationnel.

La lutte contre le liquidationnisme et ses diverses variantes et l'attentisme a regroupé dans cette période des groupes de camarades organisés dans différents pays et a servi de base pour reprendre un travail commun tant par rapport au bilan politique de la crise que par rapport à la reconquête du patrimoine théorico-politico-tactico-organisationnel et militant du parti et que, enfin, par rapport aux conditions de la reconstitution du Parti Communiste International.

Dans cette perspective, les camarades organisés actuellement autour des journaux "Le Prolétaire" et "Il Comunista", après une phase préliminaire de vérification réciproque sur le plan de l'orientation générale de l'activité dans les pays respectifs et sur la question de l'évaluation de la crise interne et du chemin à suivre pour reconstituer les bases de la formation du parti à l'échelle internatio-

nale, estiment que la reprise de la publication de la revue "Programme Communiste" est aujourd'hui possible et nécessaire.

Les raisons principales sont au nombre de deux : 1) redonner à l'activité générale du parti un organe théorique spécifique qui soit le lieu pour traiter les questions qui intéressent le mouvement communiste en général et la reconstitution d'un réseau effectivement international du parti de classe en particulier; 2) remettre au premier plan le niveau théorique des questions politiques, tactiques et organisationnelles caractéristiques du parti révolutionnaire de classe, en continuité avec la restauration théorique réalisée par notre parti depuis sa reconstitution en 1952, et en lien étroit avec le "fil du temps" marxiste qui va de Marx à Lénine, à l'Internationale Communiste et à la Gauche Communiste de Bordiga.

La revue sera donc en même temps un résultat de l'activité à caractère de parti en voie de réorganisation en France, en Suisse et en Italie, et un instrument pour continuer le travail à caractère théorique et politique général que les camarades du "Prolétaire" et de "Il Comunista" ont repris en commun.

Avec d'autres groupes de camarades de l'ancien réseau international du parti, il n'a pas été possible, en raison de divergences persistantes, d'arriver à une homogénéité politique suffisante pour permettre un travail en commun et donc pour des liens organisationnels communs.

Certains groupes (par exemple en Grèce) se considèrent comme des groupes politiques pas très bien définis qui se consacrent quasi-exclusivement aux questions se rapportant à leur activité contingente et aux problèmes de leur pays; de façon générale, ils expriment l'exigence de donner un caractère politique plus marqué à leur activité concrète et à leur intervention immédiate.

L'actuel Programma Comunista, qui se définit comme "organe du P.C. International" dans une continuité formelle avec l'ancien organe du parti en Italie, pense que le travail pour un bilan politique de la crise et du parti lui-même est superflu, voire dangereux, et qu'il suffit simplement de "reprenre le chemin" à partir de là où la crise l'a interrompu. Il se considère donc implicitement comme le fragment du parti qui représente actuellement la continuité théorique, politique et organisationnelle avec l'organisation d'hier et il pense l'avoir démontré par le fait de n'avoir remis en discussion aucun élément de la trajectoire du parti jusqu'à la crise, et pour avoir repris après la crise, avec des forces minimales, la défense idéologique du patrimoine théorique et programmatique de celui-ci.

Dans les limites de la nécessaire polémique politique pour une clarification approfondie des différentes positions, nous nous efforcerons de préciser ce qui nous distingue, ce qui nous a uni et ce qui nous divise des autres groupes de camarades qui se sont référés,

ou se réfèrent encore, au vieux Parti Communiste International. Et cela, non dans le but de tracer une carte plus ou moins à jour des divers groupes "Bordiguistes" qui se réclament de la Gauche Italienne de 1921, mais pour comprendre et définir sans ombre d'ambiguïté la continuité effective avec la Gauche Communiste sur les plans théorique, politique et organisationnel.

La rupture survenue avec le groupe italien "Combat", qui s'était formé dans le parti au cours de la crise sur des positions liquidatrices floues -et donc d'autant plus insidieuses-, est définitive et sans possibilité de retour en arrière. Ces gens-là sont perdus non seulement pour le parti révolutionnaire, mais aussi pour le mouvement prolétarien.

Nous sommes conscients par ailleurs que notre activité à caractère théorique-politique ne peut et, pendant un certain temps, ne pourra s'appuyer que sur des forces ultra-modestes. Ces forces représentent actuellement plus la volonté de se fixer des tâches que le parti révolutionnaire ne pourrait pas ne pas assumer à différents niveaux, que la réalité d'un parti déjà formé, implanté dans la classe ouvrière, solidement organisé à l'échelle internationale et influent sur des secteurs petits mais significatifs du prolétariat. Mais ce parti est notre objectif et il serait criminel d'attendre la pleine reprise de la lutte de classe et donc "la situation favorable" pour travailler à sa constitution.

Dans un premier temps l'activité du parti ne pourra que se développer principalement vers la reconquête des bases théorique-politiques et de la propagande politique des positions du parti de classe sur tout l'arc des problèmes qui intéressent le développement de la lutte de classe et le développement du parti révolutionnaire lui-même; activité liée à l'analyse des situations et de l'évolution des rapports sociaux et des rapports de force entre les classes et liée à l'action d'intervention dans les situations immédiates et partielles selon les forces disponibles pour tendre à retisser les contacts et les liens avec la classe et sa vie quotidienne. Quelle que soit la réduction des forces du parti due à la crise, par principe nous ne renonçons pas à l'effort de toujours maintenir un lien étroit entre l'activité théorique et d'analyse générale et l'activité politique et pratique sur le terrain immédiat. Et nous pensons qu'en raison même de la crise qui a secoué le parti sur ces questions, le champ des problèmes inhérents à l'activité sur le terrain immédiat est destiné à prendre une importance plus grande que dans le passé, en rapport avec la future reprise classiste du mouvement prolétarien.

Le niveau théorique, d'autre part, ne pourra pas ne pas avoir le primat sur les autres, non dans le sens d'une opposition ou d'une coupure avec les autres niveaux, mais en tant qu'il représente le niveau de synthèse dialectique maximum de l'activité générale et multiforme du parti. Cette activité devra suivre des lignes politiques générales et partielles cohérentes avec l'orientation programmatique générale, issues directement du patrimoine politique du parti et que nous rappellerons dans les colonnes de la revue et des journaux. Ces lignes politiques et tactiques générales et partielles proviennent en partie des leçons que le parti a tirées dans le cours de son activité dans ce second après-guerre mais elles devront en partie aussi découler des leçons qui seront tirées du bilan de la crise et de la trajectoire du parti, bilan d'autant plus nécessaire que les contradictions ont mûri depuis une quinzaine d'années avant de donner naissance aux tendances qui se sont opposées dans l'organisation. Ces lignes politiques et tactiques devront être le résultat d'un double travail de bilan et d'analyse des situations sans lequel il n'est pas possible d'être en cohérence avec la perspective générale. Une partie non accessoire de la revue sera consacrée à ce genre de problèmes.

La lutte contre l'attentisme, le mouvementisme, le contingentisme, tendances qui ne sont pas propres à notre organisation, mais qui ont traversé tous les regroupements politiques qui se réclament du marxisme et de la révolution communiste, devra se développer sur tous les plans de l'activité du parti de classe et ne pourra pas ne pas concerner le niveau théorique.

Programme Communiste fournira une contribution décisive à cette lutte et c'est le sens de l'effort que nous accomplissons pour reprendre sa publication : en faire non pas un lieu de débats ou, pire encore, de confrontations d'opinions, mais un des instruments fondamentaux de la lutte politique permise aujourd'hui par la coordination de l'activité internationale du parti.

* * * * *

NOUS AURONS LES LENDEMAINS QUE NOUS AURONS SU PREPARER

La phrase du titre a servi à caractériser la Fraction de Gauche à l'étranger depuis sa constitution à la fin des années 20. A cette époque, surtout en raison du fait que l'opposition russe anti-stalinienne se battait encore courageusement et, quoi qu'il en soit, avec une vision de la situation internationale rien moins qu'optimiste, la Fraction italienne à l'étranger se tenait sur le terrain de la lutte militante qui affronte une période de nette défaite à grande échelle -et non seulement de la révolution communiste, mais aussi du mouvement ouvrier international- dans l'esprit d'une organisation de bataille qui, malgré des conditions tout à fait défavorables, décide de reconquérir l'énorme patrimoine de la lutte révolutionnaire sur un double plan: sur le plan de la **confirmation** et de l'**approfondissement théorique** et sur le plan de l'intervention active dans les situations concrètes. Le but: travailler pour le rétablissement des conditions théoriques, programmatiques, politiques, tactiques et organisationnelles nécessaires à la reconstruction du parti communiste révolutionnaire à l'échelle internationale en reprenant le fil de la bataille dans la tradition de la gauche communiste.

En se battant contre une tendance, présente en son sein, qui revenait à se résigner sur le plan de l'activité militante, face à la puissance de la contre-révolution, et à attendre essentiellement de l'évolution des faits externes, objectifs, l'éventualité de la réapparition du parti révolutionnaire, la fraction souligna vigoureusement le rôle de premier plan d'un facteur essentiel pour la construction du parti de classe: **la volonté militante** de s'organiser en parti et d'agir en conséquence en relevant sur le plan de l'organisation le défi lancé par la contre-révolution, volonté militante étroitement unie à la conscience révolutionnaire qu'il s'agissait de reconquérir dans sa pleine cohérence contre les dévastations que le stalinisme (la forme alors la plus achevée et la plus concentrée de la contre-révolution bourgeoise) avait commis sur **tous les plans**: théorique et organisationnel, politique et programmatique, tactique et de principe.

Il serait stupide de croire comparables, les périodes, les forces, les expériences, les potentialités d'alors et d'aujourd'hui. La situation générale a changé substantiellement et surtout en raison de la 2ème guerre impérialiste mondiale et de la participation du prolé-

tariat mondial à celle-ci sous le drapeau de sa bourgeoisie, participation que la défaite de la révolution dans les années 20 avait indéniablement facilité et dont le stalinisme, à travers ses mille variantes nationales, se fit l'agent enrôlant les masses prolétariennes "contre le totalitarisme fasciste" et en défense de la "patrie du socialisme".

Il serait stupide de croire comparable, les périodes, les forces, les expériences, les potentialités d'alors et d'aujourd'hui. La situation générale a changé substantiellement et surtout en raison de la 2ème guerre impérialiste mondiale et de la participation du prolétariat à celle-ci sous le drapeau de sa bourgeoisie, participation que la défaite de la révolution dans les années 20 avait indéniablement facilité et dont le stalinisme, à travers ses milles variantes nationales, se fit l'agent en enrôlant les masses prolétariennes "contre le totalitarisme fasciste" et en défendant la "patrie du socialisme", et qui déboucha sur la reconstruction d'après-guerre au nom de la "défense de la démocratie".

Le bilan historique que notre parti a tiré de la contre-révolution et de la situation générale du monde capitaliste est le produit d'un travail qui n'aurait pu avoir lieu s'il n'avait pu s'appuyer solidement sur deux piliers fondamentaux: d'une part, **l'école de militantisme communiste** et sa tenace continuité représentée par la fraction de gauche à l'étranger pendant toutes les années qui vont de sa constitution en 1928 au déclenchement de la guerre, et d'autre part, **la tradition théorique, programmatique, politique, tactique et organisationnelle** que la Gauche Communiste italienne a représenté depuis ses premières batailles dans le PSI des années précédant la première guerre qui passe par la préparation et la construction du Parti Communiste d'Italie, sa direction jusqu'en 1923 et la continuité de la lutte politique dans le PC d'I et dans l'Internationale Communiste qui s'est poursuivie ensuite, après la scission de 1926, à l'étranger, en particulier dans la Fraction de Gauche. C'est une tradition irremplaçable, historiquement déterminée, qui ne peut se résumer à quelques actes de volonté exemplaires ou qui ne peut être effacée en décrétant la fin de telle ou telle organisation formelle. C'est une tradition fondamentalement internationaliste et internationale, comme le démontrent toute la bataille et toutes les thèses de la Gauche Communiste.

Ce bilan historique, que nous jugeons **indispensable** pour la formation du parti de classe, a dépassé de façon à la fois critique et positive les positions erronées que la Fraction avait exprimées plus particulièrement durant ses dernières années d'organisation et qui se perpétuèrent dans les groupes de camarades qui de 1945 à 1951 s'organisèrent dans le "Partito Comunista Internazionale / Battaglia Comunista". Notre parti naît par une scission décisive en 1952, et il naît sur la vague d'une longue bataille politique et physique

contre le stalinisme et tout autre forme de révision du marxisme. Il fût possible de **retracer la route sûre** vers le futur révolutionnaire à travers ce bilan, dont fait partie cet enseignement essentiel de la Fraction (et auparavant du PC d'I): **le parti révolutionnaire doit se préparer de longue main, dans la période contre-révolutionnaire, pour qu'il soit capable de profiter de l'ouverture de la période révolutionnaire dont il est par ailleurs lui-même facteur**, avec l'inévitable corollaire que le parti doit adapter sa structure formelle aux situations qui se modifient.

Nous avons dit que la situation d'hier, où de vastes couches prolétariennes gardaient encore vivants les effets de la lutte révolutionnaire et opposaient une résistance entêtée aux pressions bourgeoises, ne peut être mécaniquement transposée aujourd'hui. Ceci vaut tant pour la période de l'immédiat après-guerre que pour la période qui suit la victoire du fascisme et la victoire contemporaine du stalinisme et de sa théorie du "socialisme dans un seul pays".

Cependant, du point de vue de l'attitude militante par rapport au problème de la formation du parti communiste révolutionnaire à l'échelle internationale, l'enseignement conserve inchangée toute sa valeur: **nous aurons les lendemains que nous aurons su préparer!**

Il ne serait toute fois pas difficile, si nous séparions le facteur **volonté** de toutes les autres conditions nécessaires pour travailler de façon cohérente à la préparation révolutionnaire du parti, de tomber dans une erreur de type activiste ou volontariste. Et c'est là une erreur constante dans laquelle tombent les révolutionnaires et les partis révolutionnaires surtout lorsque, sous le choc de quelque événement partiel mais impressionnant de la lutte prolétarienne où devant les difficultés dans lesquelles se débattent les forces bourgeoises dans les crises cycliques du capitalisme, ils croient pouvoir accélérer le processus de maturation des conditions favorables au développement de la lutte de classe et le processus de formation du parti de classe en sautant les phases nécessaires historiquement déterminées.

L'évaluation de la situation générale et de ses développements, du point de vue économique, politique, social et militaire et l'évaluation des rapports de force entre les classes deviennent donc fondamentales pour établir la perspective réelle de la reprise de la lutte de classe et de la lutte révolutionnaire et donc la possibilité d'influence, d'organisation et de direction de la part du parti dans le but de pousser les forces prolétariennes sur le terrain révolutionnaire.

Il est donc évident que la situation objective exerce une influence énorme sur la formation du parti de classe au sens de l'organisation militante qui agit dans le présent. **Mais il serait désastreux pour**

le parti et donc aussi pour le mouvement prolétarien de faire dépendre le cours du développement du parti de facteurs essentiellement externes et objectifs. C'est là une vision qui conduit inévitablement à réduire les tâches du parti au pur enregistrement des phénomènes sociaux (plus ou moins prévus) en attendant du mouvement prolétarien et de son développement spontané les tâches politiques d'orientation, d'organisation, de direction qui sont au contraire spécifiques du parti de classe. Le parti perdrait ainsi sa caractéristique de **facteur** de l'histoire, régressant au niveau d'un des innombrables produits inefficaces de ce monde bourgeois.

Sans trop s'attarder sur des concepts souvent traités dans notre presse de parti et repris ces derniers temps dans nos journaux actuels ("Il comunista", "Le prolétaire"), rappelons au moins quelques traits essentiels des conditions nécessaires pour la constitution du parti de classe et son développement.

Le parti de classe se construit par en haut, c'est-à-dire que son organisation formelle adopte comme programme politique général ce programme communiste qui dérive du bilan historique du mouvement prolétarien international et du mouvement communiste international; aujourd'hui nous nous référons -sans avoir à "ré-écrire" le programme sous le prétexte d'événements historiques nouveaux et imprévisibles- au programme qui a été à la base du Parti Communiste International en 1952, et qui descend à son tour du programme du Parti Communiste d'Italie de Livourne en 1921 défini sur la base des thèses de l'Internationale Communiste et donc sur la base d'une expérience historique internationale. Sa définition plus précise est le résultat de la bataille politique de la Gauche communiste et passe donc par les thèses des trois premiers congrès de l'Internationale Communiste et les thèses de la gauche communiste italienne de 1921 à 1926, piliers fondamentaux des bases programmatiques réaffirmées par la suite par le parti dans la longue lutte pour sa reconstitution après la guerre, depuis 1945.

Sur cette base, invariante pour toute la période historique qui va jusqu'à la situation de "guerre ou révolution", le parti définit sa ligne politique et tactique pour agir dans le présent en suivant rigoureusement la perspective révolutionnaire définie programmatiquement. Sur cette base le parti s'organise, organise les forces militantes qu'il dirige centralement selon des indications, des directives et des orientations que l'expérience directe et indirecte provenant de l'activité au contact de la classe ouvrière contribue à préciser de façon toujours plus efficace.

Le parti se développe donc nécessairement à travers des phases diverses qui correspondent en général aux diverses phases du cours économique et politique du mouvement prolétarien et de sa lutte contre

la bourgeoisie. Et dans toutes les phases le parti "anticipe" les phases suivantes, non au sens d'une transposition du "futur" dans le "présent", mais à travers la prise de conscience des tâches qui reviennent au parti dans le développement des situations que le parti est appelé à prévoir: c'est une préparation permanente aux situations futures, ce qui ne doit pas être confondu avec la vision selon laquelle cette préparation est conçue comme un rapprochement graduel et progressif de la phase finale où sonnera l'heure de l'assaut révolutionnaire. En fait cette préparation subit des contrecoups, des reflux, des développements accélérés et des ruptures suivant les modifications des rapports de force entre les classes et suivant la capacité du parti à s'insérer dans la réalité sociale pour influencer sur ces modifications.

Le parti se construit par en haut, se dirige par en haut, de façon centralisée; et ceci vaut non seulement pour la période où le parti sera "compact et puissant", mais aussi dès le **début**, depuis sa constitution, même si, pour des raisons matérielles qui découlent de la situation objective et des forces militantes qui peuvent se regrouper, sa force est très réduite et ses liens avec le prolétariat très faibles.

Certains peuvent sans doute considérer que se revendiquer de caractéristiques invariantes sur la conception du parti et sa formation, n'est qu'une déclaration d'intention qui ne suffit pas à déterminer dans l'immédiat si une organisation politique sera effectivement capable de devenir le parti compact et puissant de la révolution communiste et de la dictature du prolétariat. Pour d'autres, cette revendication peut paraître le maximum possible dans le quotidien grisâtre et encore arriéré par rapport aux lendemains révolutionnaires. Mais c'est précisément pour que cela ne reste pas une déclaration d'intention qu'il est nécessaire de passer aux actes concrets, politiques et organisationnels dans le sens d'une activité à caractère de parti; et cette activité ne peut être réduite à un cadre national ou, pire, sectoriel ou provincial de l'existence quotidienne, mais doit se concevoir dès le départ dans une optique internationale et se caractériser constamment par son internationalisme et par son effort tenace de s'insérer dans la réalité sociale et dans le mouvement prolétarien avec pour but de développer la lutte de classe dans un sens révolutionnaire.

**En liaison avec les acquisitions du parti,
en dehors du volontarisme et de la résignation**

Nous avons rappelé plus haut la phrase de la fraction de gauche parce que notre décision politique de réorganiser notre activité

militante en tant qu'activité de parti en continuité programmatique, politique et organisationnelle avec le Parti Communiste International, face à la crise liquidationniste de 1982, se relie précisément à cette attitude militante correspondante à la conscience de n'avoir pas à repartir de zéro (restaurer la théorie marxiste et le programme révolutionnaire pour l'époque de l'impérialisme, tirer le bilan historique du parti révolutionnaire précédent et de la contre-révolution pour ce qui regarde les aspects fondamentaux de la lutte révolutionnaire) mais au contraire de pouvoir appuyer notre activité sur des bases théoriques, programmatiques et politiques solides déjà réaffirmées par la Gauche communiste et notre parti après la guerre. Mieux, notre décision se fonde sur l'évaluation que, en dépit du redimensionnement drastique mais temporaire des forces du parti à la suite de la crise interne, toutes les acquisitions de celui-ci au cours de plus de 30 ans d'activité forment sur les plans politiques, tactiques et organisationnels un patrimoine formidable à la condition de le faire vivre dans une activité militante à caractère de parti destinée à dépasser, **en les résolvant**, les problèmes qui furent à la base de cette crise; à la condition, donc, de les **reconquérir**, en dehors de toutes positions de prédication littéraires, d'expédients contingentistes et d'impatience de "désespoir révolutionnaire".

Lors de la crise de 1982, le parti accusé de dégénérescence attentiste depuis 1965-66 (époque des thèses de Naples et de Milan sur les tâches historiques, l'action et la structure du parti communiste mondial, écrites pour répondre alors à une crise interne fût déclaré incapable de pouvoir sérieusement développer une activité et une action cohérente avec la perspective du parti compact et puissant de demain. Il fût même accusé d'avoir travaillé **contre** la reprise et le développement de la lutte de classe et donc contre la révolution.

La dégénérescence aurait consisté dans le fait qu'après avoir été le seul à l'échelle mondiale à avoir interprété correctement le caractère capitaliste et non socialiste de la Russie et de ses satellites, après avoir restauré la théorie et le programme communiste et avoir oeuvré à leur diffusion à l'échelle internationale, le parti serait tombé dans une espèce de piège mortel: l'arrogance théorique, qui l'aurait rendu aveugle et incapable d'agir dans la situation réelle, qui avec la crise capitaliste mondiale de 1974-75 commençait à laisser apparaître les premières failles de type classiste dans la lutte ouvrière, failles qui auraient requis un parti politiquement et pratiquement agile et expérimenté pour en profiter. Cette "arrogance théorique" aurait au contraire conduit notre parti à faire ce que n'a jamais fait aucun parti révolutionnaire, même beaucoup plus influent et puissant que le nôtre, utiliser le marxisme contre le mouvement social.

De cette prémisse les liquidateurs de 1982, dits "mouvementistes" en raison de l'accent obsessionnel qu'ils mettaient sur le terme "mouvement" par rapport au terme "parti", concluaient que ce parti devait être détruit et ne laissaient comme alternative que le "chacun pour soi" et la fusion dans le tant célébré mais jamais bien défini "mouvement", comme pour expier de terribles fautes en remplaçant la vision mythique qu'ils avaient eu du parti par une vision non moins mythique du mouvement. Leur démobilisation a été l'acte de capitulation devant les difficultés pratiques et politiques rencontrées dans l'activité du parti et a constitué un suicide politique.

En même temps que la pression de la tendance activiste, s'exerçait la pression des tendances attentistes et indifférentistes, représentants sans doute de l'arrogance théorique, qui accusaient le parti d'avoir trahi les préceptes de ses propres thèses fondamentales dans un sens activiste et volontariste, qui l'accusaient d'avoir modifié son programme dans l'illusion de pouvoir modifier la situation, jugée encore profondément contre-révolutionnaire, par des actions subjectives dans les situations spécifiques inévitablement limitées et qui risquaient de conduire à des erreurs et à se laisser influencer par les forces de l'opportunisme.

De ce point de vue les critiques attentistes, qui pouvaient compter sur une certaine tradition indifférentiste présente et constamment renouvelée dans le parti en raison du grand isolement dans lequel il s'est formé et de ses très faibles liens avec une classe encore soumise au réformisme, opposaient aux tentatives d'adéquation organisationnelle et tactique du parti aux nouvelles tâches requises par la situation objective, une attitude fataliste consistant à l'attente à long terme d'importants changements de la situation et d'émergence de la reprise de classe, à la manière de l'observateur de sismographes avec lesquels il est possible d'établir avec précision les durées et les degrés des tremblements de terre, leur épicerie, les dommages qu'ils causent et qui illustrent l'incapacité congénitale de la société bourgeoise de faire face aux tremblements de terre sinon pour constater les dégâts et en tirer des sources de profit par rapport aux besoins du cycle de production et de reproduction du capital. Avec cette attitude, les critiques attentistes regardaient la réalité sociale et s'estimaient satisfaits quand ils pouvaient "confirmer" la vision catastrophique du marxisme, l'inévitabilité des désastres provoqués par le mode de production capitaliste.

Les critiques attentistes considéraient comme la tâche décisive du parti, jusqu'à ce que le tremblement social décisif mette à l'ordre du jour la révolution, ce travail de "confirmation" de la validité de l'interprétation des phénomènes sociaux par la méthode scientifique du marxisme, un travail d'observation et d'enregistrement tenu jalouse-

ment éloigné de l'activité dans la réalité sociale pour éviter de perturber les données objectives de la situation. En somme interpréter le monde au lieu d'organiser les conditions subjectives de son changement, comme si le monde au fond changera tout seul.

Cette tendance, qui a toujours été combattue à l'intérieur du parti depuis sa constitution en 1952 sans jamais être définitivement vaincue, a agi en conjonction avec la tendance opposée, activiste, pour effriter la structure du parti et ses efforts d'adaptation tactiques et organisatifs; parti qui était jugé comme dégénéré là aussi depuis 1966 et les thèses de Milan écrites par Amadeo Bordiga avant la maladie qui le conduira à sa mort en 1970; ce qui confirme que les deux tendances partageaient une vision mythique du parti et de la personne de Bordiga comme si les thèses étaient suffisantes pour résoudre les problèmes de l'action du parti.

Ces deux tendances se sont présentées avec le même objectif de fond explicite chez l'une et implicite chez l'autre: détruire ce parti qui ne répondait pas de façon satisfaisante à leurs différentes positions, et toutes les deux auraient dû être combattues en même temps. La faiblesse intrinsèque de ces deux tendances, qui ne se donnaient en fait qu'un objectif négatif, ne leur a pas permis de se présenter dans la lutte politique interne avec un projet de parti différent autour duquel elles puissent organiser le maximum de forces possible. Et d'un projet de parti différent il y avait en effet besoin et c'était une exigence ressentie profondément par une grande partie des camarades impliqués dans l'activité quotidienne tant externe qu'interne.

Différent au sens d'être capable de se hisser à la hauteur des tâches tactiques et organisatives (donc aussi théoriques) que le développement international lui-même du parti mettait de façon urgente à l'ordre du jour:

- des tâches d'élaboration de lignes politiques et tactiques partielles qui règlent l'action du parti dans les situations spécifiques et diverses en concordance avec les lignes politiques générales,
- des tâches de coordination et de centralisation internationale des forces du parti dans le double effort de plus grande intégration des diverses forces à l'oeuvre dans des situations très différentes et de centralisation efficace de toute l'activité du parti,
- des tâches de bilan des expériences sur le terrain immédiat tant sur le plan syndical et trade-unioniste que sur celui plus précisément politique.

Mettre l'accent sur les problèmes de l'action du parti

La cause de la rupture à l'échelle internationale de 1982 doit être trouvée dans la non prise de conscience de cette exigence précise d'adapter le parti à une phase objective différente, ce qui avait pourtant été prévu depuis longtemps, et en particulier depuis 1975 en liaison avec la crise capitaliste, prévue scientifiquement par le parti dès 1955, et donc attendue, et avec le retard de la reprise de classe et donc du cours politique de la classe prolétarienne. La cause de la rupture doit être cherchée dans la faiblesse politique et pratique du parti à assumer à fond ces tâches, faiblesse provoquée par le retard subjectif parallèle à la maturation des éléments d'expérience réelle, articulée, vaste et consolidée dans l'activité externe au contact de la classe ouvrière et de la réalité sociale. Cette expérience ne peut pas être accélérée par des expériences de laboratoire et encore moins inventée. Elle demande un temps assez long pour s'accomplir et s'enraciner de façon positive et cohérente avec l'orientation générale du parti qui s'était efforcé de la réaliser malgré nombre d'hésitations ou d'erreurs d'évaluations et d'indications tactiques.

Sur cette **ligne de tension** le parti a cédé en 82 et il est impossible de songer travailler sérieusement pour sa reconstruction sans réfléchir au problème général du type de parti que requiert la phase historique nouvelle ouverte avec la crise capitaliste et la période que nous avons appelée "d'avant-guerre".

C'est pour cela que nous replaçons l'accent non seulement sur les bases théoriques et programmatiques indispensables à la formation du parti de classe, mais aussi sur les conditions politiques, tactiques et organisatives que notre crise interne a mis dramatiquement à l'ordre du jour.

C'est pour cela qu'il n'est plus suffisant, et ce serait même une erreur politique, de simplement reproposez aujourd'hui le programme d'action que le parti s'était donné en 52 et dont nous ne rejetons aucun mot d'ordre, mais qui doit être adapté, en cohérence rigoureuse avec le programme général, à la phase actuelle et à la nouvelle période historique.

Il était dit alors que "l'activité principale aujourd'hui est le rétablissement de la théorie du communisme marxiste" et que "le parti accomplit aujourd'hui un travail d'enregistrement scientifique des phénomènes sociaux afin de confirmer les thèses fondamentales du marxisme" et que "tout ce travail de démolition de l'opportunisme

et du déviationnisme est à la base aujourd'hui de l'activité du parti".

Mais il serait erroné de réduire au seul travail théorique l'activité du parti, étant donné que ce travail théorique trouvait un aliment dans l'activité pratique d'intervention, si faible était-elle nécessairement. Et ce n'est pas par hasard, si une fois définie "l'activité principale", après avoir affirmé que "les événements et non la volonté ou la décision des hommes déterminent ainsi l'angle de pénétration dans les grandes masses en le limitant à une petite fraction de l'activité générale du parti", on affirme avec force dans les Thèses de 52, dites Thèses caractéristiques de notre parti: "toutefois le parti ne perd aucune occasion pour entrer dans toute fracture, dans toute brèche, en sachant bien qu'il n'y aura pas de reprise sinon après que ce secteur se soit grandement développé et soit devenu dominant".

Et c'est bien précisément ce point, sur lequel le parti depuis plus d'une décennie tendait ses forces pour **commencer** à **entrer** dans les brèches ouvertes par la crise capitaliste et qui offraient un terrain tendanciellement fertile du point de vue des **expériences de signe classiste** que ce soit de la part de couches prolétariennes qui se posaient directement le problème de la défense de leurs intérêts immédiats en échappant aux mailles du réformisme ou de la part du parti qui, à travers ses militants participait aux poussées et aux tentatives organisatives de type classiste, c'est ce point qui a revêtu dans les faits, et non par la décision des hommes, une importance qu'il n'avait ni ne pouvait avoir dans toute la période précédente. C'est ce petit saut qualitatif objectif qui a posé le problème d'un saut qualitatif subjectif du parti.

Après la crise ce problème reste entier; aucune des tendances liquidatrices qui se sont déployées dans et contre le parti n'ont été capables d'offrir un "programme alternatif", une ligne politique et une organisation différentes qui puissent organiser effectivement des forces militantes pour la résolution de la crise et donc pour le renforcement du parti même s'il était destiné à perdre pas mal d'adhérents. Les tendances liquidatrices n'ont en effet donné aucune réponse, sinon négative, aux problèmes qu'elles-mêmes avaient par ailleurs contribué à soulever. Elles ont préféré sauter à pieds joints par dessus la crise et éviter d'en tirer un bilan: certaines en se repliant dans leur coin et rejetant toute responsabilité politique sur le plan des tâches du parti (comme "Combat" par exemple), d'autres en se retranchant dans les contreforts de la théorie pour "restaurer à nouveau les principes" mis à mal dans la crise (comme pour les attentistes les plus conséquents), d'autres encore en opérant une retraite stratégique sur les bastions de la défense de l'honneur

du parti indéniablement foulé aux pieds par les "mouvementistes" (comme pour l'actuel "Il programa comunista").

Nous, de notre côté, comme nous l'avons dit et répété, nous n'avons aucune raison pour remplacer le programme politique qui a caractérisé le Parti Communiste International depuis sa fondation. Mais en revanche nous entendons relever le défi lancé par notre crise interne et assumer la tâche de travailler aux conditions politiques et organisatives nécessaires non seulement à la reconstitution du PCInternational mais aussi au dépassement des erreurs dans lesquelles le parti est tombé; erreurs qu'il est banal de faire remonter à un soi-disant "vice d'origine" de la Gauche italienne, qu'il est restrictif de rendre responsable la maladie activiste qui s'est diffusée dans le parti à une vitesse imprévisible et qu'il est faux d'attribuer à un prétendu "manque de ligne politique". Erreurs qui sont sans doute dérivées de la sectorialisation de l'activité du parti et des espoirs démesurés mis dans la situation objective et dans les forces du parti lui-même; erreurs qui ont eu, également des aspects théoriques importants sur le plan de la conception du parti et sur celui du rapport entre crise capitaliste et cours social et politique du mouvement prolétarien.

Mais sur la base du programme politique du parti -précisé de façon exhaustive dans les bases d'Adhésion de 1952- il est nécessaire de préciser de façon plus adéquate le programme d'action en 1987 (ce à quoi nous travaillons internationalement) qui doit contenir un plan tactique capable d'orienter l'activité pratique militante dans la période historique actuelle; plan tactique qui ne doit pas être confondu ni avec le grand plan tactique du parti compact et puissant de demain, ni avec le plan tactique du parti fortement implanté dans la classe et influent sur la réalité grâce à la possibilité de concentrer des forces sur des objectifs déterminés et grâce à une situation plus favorable au développement du mouvement prolétarien. Ce plan tactique sera nécessairement partiel, inspiré surtout par les expériences faites auparavant par le parti et par la perspective d'agir dans la réalité selon un plan central, même avec des forces ultra limitées. Il s'agit donc de commencer à définir **comment**, **quand** le parti doit agir, dans quelles conditions et avec quels objectifs, après avoir défini **pourquoi** dans le programme d'action général, dans la ligne tactique générale que possède déjà le parti; comment participer aux luttes prolétariennes partielles et aux tentatives de les organiser et de les défendre, comment contribuer à ces tentatives d'organisation de classe et sur quelles forces s'appuyer pour ces tentatives afin de les rendre plus efficaces et les plus durables possibles.

Il s'agit de passer à l'application, si limitée et partielle qu'elle puisse être actuellement, des règles politiques et tactiques en s'ap-

puyant sur les expériences non seulement historiques mais aussi sur les expériences récentes déjà faites par le mouvement prolétarien et le parti lui-même pour arriver à un plan tactique solidement relié au programme général, partiel mais non sectorialisé, partiel ayant une valeur plus qualitative que quantitative et donc tendanciellement destiné à orienter l'action spécifique du point de vue de l'activité et des tâches complètes du parti et dépendant de celles-ci.

L'extrême faiblesse des forces que nous représentons aujourd'hui ne doit pas être un motif pour qu'elles soient abandonnées à leur spontanéité sur le plan de l'intervention immédiate; par une séparation des orientations et des indications générales et de l'activité sur le terrain immédiat sous ce prétexte de la faiblesse de nos forces, on contribuerait à la reformation des conditions favorables à la renaissance de déviations de diverses natures. Il est par ailleurs clair qu'il peut y avoir le danger de se présenter comme une force qui en réalité n'existe pas, et avec un poids que n'avons pas en réalité, en tombant ainsi dans une déviation volontariste et triomphaliste qui doit toujours être combattue.

L'expérience du parti sur le terrain de la lutte prolétarienne, si modeste soit-elle, ne doit pas être sous-évaluée. Le parti à travers ses militants n'a pas dirigé de grandes luttes ou de grèves importantes et n'a pas, en mobilisant des forces sur un terrain de classe, poussé à un changement de tendance contre le réformisme et le collaborationnisme; d'ailleurs le parti ne se fixait pas cet objectif, étant donné la situation général du mouvement prolétarien et de ses propres forces. Mais il a contribué -en participant, en orientant, en organisant et parfois en dirigeant- à la définition de lignes de lutte de classe sur le plan des objectifs immédiats, sur le plan des méthodes et des moyens de lutte et sur le plan des organismes indépendants du collaborationnisme.

Cette expérience multiforme faite selon le principe général d'entrer en contact avec la classe ouvrière dans chaque brèche ouverte dans la réalité sociale peut constituer un patrimoine très précieux à la condition d'en faire un bilan politique et utilisable pour l'activité militante actuelle.

Le redimensionnement des forces et le manque forcé de liens avec la classe ne sont pas un motif pour ne pas se poser le problème de l'intervention dans les situations concrètes. En agissant ainsi le parti se prépare en anticipant dans un certain sens le moment où il pourra agir avec plus de force; mais il ne peut se placer sur ce plan de façon cohérente sinon en tant que parti et donc avec le maximum d'intégration et de centralisation possibles de ses forces: ce qui veut dire pour l'activité sur le terrain immédiat se donner un plan tactique qui lie et engage tous les membres du parti. Sans

celà il est impossible d'agir de façon cohérente avec les règles politiques et programmatiques.

Préparer le lendemain de façon non abstraite signifie partir des problèmes qui ont mis le parti en difficulté jusqu'à le faire exploser en particulier les problèmes dérivés de l'activité orientée pour entrer en contact avec la classe. De ce point de vue la crise de 82 représente phénoménologiquement un point de maturation des contradictions à l'oeuvre sous l'apparence formelle et les habitudes "d'assiégés" qui s'étaient enracinées dans le parti. C'est pourquoi nous pensons qu'il est profondément erroné de traiter la crise interne comme s'il s'agissait tout simplement de renouer un fil coupé par la pression de la situation objective; c'est pourquoi nous reparlons de **reconstitution** du Parti Communiste International, Pour laquelle nous revendiquons une continuité y compris organisationnelle de façon non formaliste mais liée à un bilan complet de sa trajectoire politique.

Selon toute vraisemblance la crise de 82, précisément parce qu'elle fût causée par la pression des problèmes qui agitaient depuis longtemps le parti, aurait éclaté avant si la lutte politique interne contre la récurrence attentiste n'avait pas absorbé tant d'énergie et duré tant de temps. La surprise que son éclatement a provoqué dans tout le parti et jusque chez ses "protagonistes" liquidateurs est en partie due à ce fait qui a contribué à ne pas faire voir à temps le développement des tendances activistes rendues plus violentes et virulentes par la résistance de l'attentisme. Et cette faiblesse politique met en évidence le poids des causes objectives qui l'ont déterminée, mais doit aussi faire réfléchir sérieusement sur les causes subjectives sur lesquelles il est possible d'intervenir non avec l'illusion de modeler le parti que l'on désire, mais pour commencer à construire les conditions subjectives pour la reprise d'une **activité de parti** dans la continuité programmatique et politique du parti de hier.

Reste d'autre part au premier plan la tâche d'attirer de nouvelles et jeunes énergies à la lutte politique du communisme révolutionnaire afin que soit possible la formation d'un fort et homogène groupe dirigeant qui assure la continuité du parti et donc de l'activité révolutionnaire parmi les masses. L'activité à caractère de parti que nous avons entreprise dans le but de reconstituer internationalement le parti de classe constitue la base pour la formation d'un **pôle communiste révolutionnaire** qui réclame une activité de propagande, de prosélytisme et d'intervention dans la réalité sociale et dans le mouvement ouvrier en particulier. Une activité qui doit être redéfinie en relation avec le développement de la situation et de la lutte de classe, et en relation avec le développement du parti, développement que nous ne voulons pas abandonner à la spontanéité et à la bonne fortune.

RAPPORT DU CENTRE INTERNATIONAL A LA REUNION GENERALE

(JUILLET 1982)

INTRODUCTION

Publier la transcription du rapport central de la réunion générale (RG) du parti en juillet 82, peu de temps avant l'éclatement de la crise la plus destructive qu'ait connu le parti depuis sa constitution en 1952 revêt aujourd'hui une importance pour les motifs suivants :

- ce rapport constitue la première analyse critique de l'état du parti au cours de son développement international de ces dernières années,
- il exprime le plus haut degré d'homogénéité atteint au niveau international par les organes dirigeants du parti,
- il fait une critique ouverte d'une série de carences politiques et organisatives par rapport aux tâches que le parti s'est donné,
- il représente l'état de la conscience de lui-même et de sa perspective de développement, atteint alors par le parti.

Rien de tout cela ne pouvait faire penser que peu après le parti allait exploser. Le sentiment général au contraire était que les problèmes les plus difficiles que le parti avait dû affronter dans les derniers temps étaient finalement mis sur le tapis pour qu'il soit possible de les résoudre. D'autre part, une partie au moins du parti avait la sensation que l'urgence avec laquelle on devait surmonter la situation critique créée par les nouvelles tâches organisatives et tactiques posées au parti par son propre développement international, étaient plus de nature politique qu'organisative.

Le rapport que nous publions, et qui a une valeur, y compris pour un bilan de la crise, souffre cependant d'insuffisances qu'il serait erroné d'expliquer en invoquant les faiblesses des capacités personnelles des dirigeants d'alors ou l'inévitabilité des insuffisances. Il s'agit en fait de les reconnaître pour pouvoir les surmonter.

La préoccupation de combattre ce que nous pourrions appeler la

récidive attentiste et de mettre fortement l'accent sur les problèmes issus du travail dans les aires périphériques du capitalisme laisse dans l'ombre la perspective de travail et de développement du parti dans l'aire du vieux capitalisme européen putréfié, où les événements historiques ont par ailleurs favorisé la reconstitution et le renforcement du parti depuis sa formation dans le second après-guerre. Et cette carence ne fut pas réellement comblée par les rapports des "sections nationales" qui devaient compléter le rapport du centre international.

On tend à donner pour établi que dans le vieux monde capitaliste il ne pourra plus y avoir de reprise classiste sinon grâce à l'apport décisif du prolétariat des jeunes et turbulents pays de la périphérie capitaliste, en attendant de ce prolétariat ce qu'il ne pourra en réalité donner à lui seul, à savoir le coup d'envoi de la reprise généralisée de la lutte de classe. Cette vision conduit à surévaluer dans le vieux monde les mouvements sociaux qui semblent être des "signes du temps" -les mouvements écologistes et anti-nucléaires, par exemple- alors que la classe ouvrière au sens traditionnel du terme semble incapable de revenir sur le devant de la scène, si l'on excepte quelques sursauts comme août 80 en Pologne et octobre 80 à la FIAT en Italie, sursauts voués à être récupérés par l'opportunisme ou l'Eglise.

Cette surévaluation tend à justifier une recherche fébrile de l'engagement "dans le mouvement" pour en être reconnu comme "partie prenante", et tend à transformer la juste attitude d'attention et d'ouverture vers les problèmes des mouvements réels que provoquent les contradictions sociales, en une recherche d'expédients pratiques et politiques pour accélérer la marche du parti dans la perspective immédiate d'influencer et diriger ces mouvements.

Une autre préoccupation, tout à fait justifiée, celle de vouloir faire dépasser au parti les habitudes organisatives internes inadaptées et qui étaient devenues un obstacle à l'accomplissement effectif de tâches imposées non seulement par l'évolution de la situation, mais par le développement international même du parti, en venait à laisser dans l'ombre le problème politique vital du travail d'acquisition théorique et politique et de sa vérification à la lumière de l'activité plus générale et articulée du parti.

Une sorte d'impatience, voire d'obsession, organisationnelle prend pied dans le parti au point qu'à un certain moment l'activité des sections est pratiquement mesurée à travers la quantité de réunions faites ou de tracts distribués, le rythme du travail pratique et le nombre d'interventions dans les divers "mouvements".

Le cadre politique général dans lequel s'inscrit l'activité pratique en vient ainsi à se diluer alors que le parti est soumis à une

cure intensive de "militantisme" par laquelle on croit pouvoir rattraper le retard effectivement accumulé, et se lier de façon stable à des mouvements réels et à la classe elle-même.

A cette déformation de signe activiste s'opposait une déformation symétrique, attentiste et académiste, contre laquelle d'ailleurs le parti avait conduit une lutte politique interne depuis plusieurs années.

La déformation attentiste, s'appuyant sur la traditionnelle rigueur théorique et programmatique du parti, voyait dans les difficultés réelles de la situation objective, l'extrême faiblesse du prolétariat à assumer un cours classiste, et la force ultra-réduite du parti, autant d'obstacles contre lesquels il n'existait pas de recettes et qui imposaient au parti d'utiliser son temps et son énergie à étudier, analyser les situations pour enregistrer les phénomènes sociaux et historiques "à la lumière du marxisme" en attendant d'observer le moment fatidique de la reprise générale de la lutte de classe révolutionnaire.

La frénésie organisationnelle d'un côté, et le fatalisme paralysant de l'autre, contribuaient tous deux à transformer les efforts du parti pour s'adapter aux tâches présentes, en ce que nous dénonçons alors comme une centralisation fictive. Cela n'apparut clairement à tous que lors de l'explosion de la crise, au cours de laquelle les organes dirigeants du parti, en commençant par le centre international à peine créé, exprimèrent de façon concentrée non seulement l'inadéquation de l'ensemble du parti pour ce qui est de la résistance politique et théorique, mais aussi l'extrême tension interne provoquée par des attentes disproportionnées et tout à fait erronées sur ce que pouvait donner la situation réelle et sur les possibilités de succès immédiat du parti.

Alors qu'il avait saisi les carences et les erreurs de type attentiste, le rapport central à la RG de juillet 82 ne réussit pas à faire preuve de la même précision et de la même lucidité vis-à-vis des erreurs de type activiste ou, comme on le dira plus tard, de type mouvementiste. Et cette incompréhension contribua inévitablement à renforcer à l'extrême la surprise et le désarroi que provoquera la crise d'octobre.

Les réflexions que ce rapport nous inspirent montrent la nécessité d'un travail de bilan approfondi non seulement de la crise interne -dont, le calendrier à la main, on peut précisément dater l'explosion en octobre 82, mais qui, pour ce qui concerne les problèmes politiques, tactiques et organisationnels de base, doit être liée à une période de développement international du parti postérieure à 1975-, mais également du cours politique du parti dans ses 30 années de vie dans ce second après-guerre.

La dernière crise et la période qui a suivi dans l'organisation ont été caractérisés par la lutte politique contre ce que nous avons alors appelé le **liquidationnisme**, une tendance qui se donnait l'objectif exclusif et immédiat de liquider l'organisation du parti actuel sans autre perspective ultérieure que l'abandon de chaque camarade au sort que pouvait lui réserver la situation objective. Mais n'était pas moins liquidatrice la tendance opposée et symétrique, que nous avons appelée **attentiste**, et pour qui la seule perspective était la conservation du programme révolutionnaire et la préservation du parti pour le futur rendez-vous historique avec la révolution.

Les problèmes sous-jacents à cette crise réclament en réalité un approfondissement spécifique sans lequel il sera, pensons-nous, impossible de reconquérir une véritable continuité politique et organisationnelle avec le parti, impossible de surmonter effectivement les erreurs et les carences de celui-ci et impossible de contribuer positivement à la formation du parti révolutionnaire de demain. Ces problèmes sont les problèmes relatifs à la définition de lignes politiques et tactiques partielles et aux tâches organisationnelles, en pleine cohérence avec l'orientation programmatique et politique générale, qui permettent de diriger l'action du parti dans des situations données. Ces problèmes sont d'une importance vitale et permanente pour le parti qui entend effectivement être un parti d'action révolutionnaire, capable d'agir avec continuité et cohérence politique dans toutes les situations.

Les liquidateurs d'octobre 82 accusaient le parti de ne pas avoir su se mettre à la hauteur des nouvelles tâches en raison d'une carence tout à la fois organisationnelle et de volonté politique et à cause d'une espèce d'allergie congénitale envers l'expérience pratique.

Les liquidateurs suivants, tel "Combat" en Italie, arrivèrent à accuser notre courant et la Gauche Communiste Italienne en particulier d'un "vice d'origine" qui empêchait définitivement que le parti puisse se forger comme parti révolutionnaire. Mais au-delà de ces accusations qui n'avaient d'autre but que de justifier leur manque total d'alternative, les problèmes posés avec une extrême tension dans la période précédant la crise de 82 étaient des problèmes réels que le parti avait commencé à se poser sérieusement.

* * * * *

RAPPORT DU CENTRE INTERNATIONAL A LA REUNION GENERALE (JUILLET 1982)

Le rapport central sera divisé en deux parties. La première sera consacrée à dégager certaines caractéristiques de la vague sociale déclenchée par la crise de 75 ainsi que de la courbe politique qui l'accompagne. Le rapport va essayer de mettre en évidence, en liaison avec les courbes politiques et sociales, les tâches qui reviennent au parti lui-même. Il s'agit d'analyser les problèmes de l'action du parti avec les deux courbes (la courbe économique et la courbe politique) et de mettre en évidence les facteurs positifs et les facteurs négatifs qui conditionnent le développement du parti lui-même. C'est un fait que nous commençons à entrevoir plus précisément aujourd'hui les problèmes de l'existence des facteurs subjectifs et objectifs, positifs ou négatifs, du développement du parti.

Avec la correction de route qui a suivi la crise "florentine"(1) nous nous sommes donnés les moyens de notre armement pour affronter notre intervention dans la vague suivante (celle de 75). Aujourd'hui nous nous penchons sur l'analyse de la dernière vague sociale et sur les exigences de la lutte de classe imposées au parti, et nous nous préparons pour mieux affronter les tâches dans la situation actuelle et dans le futur. C'est pour cela que dans la deuxième partie du rapport nous ferons un état dynamique du travail du parti et des pas à faire pour être à la hauteur des tâches que le développement de la situation historique, et donc le développement du parti, nous impose.

Concrètement dans cette deuxième partie nous verrons les problèmes du travail théorique et politique, de l'agitation, et de l'organisation des luttes sociales, la question de l'analyse des situations de l'organisation et de la centralisation du parti, des malaises dans le parti et des problèmes de la direction. Ensuite auront lieu les rapports nationaux afin de donner un tableau des problèmes soulevés dans le rapport général.

Ainsi le but de la réunion est de mieux expliciter l'analyse de la reprise de la lutte des classes et des facteurs qui conditionnent le développement du parti lui-même. Il s'agit pour nous de poser une série de problèmes dont le parti commence à avoir une meilleure

conscience et qui ont été à la base des interrogations dans le parti ces derniers temps. Qu'est-ce qu'on peut attendre de ce rapport et de la réunion générale et qu'est-ce-qu'il ne faut pas attendre ?

Il serait illusoire d'en attendre des solutions toutes faites à tous les problèmes du parti, et pour l'action révolutionnaire. Ce ne sont pas les réunions en elles-mêmes qui résoudre ces problèmes; par contre on peut en attendre une orientation politique.

Un dernier point en ce qui concerne le déroulement de la réunion. Comme dans toutes les réunions générales le rapport ne donne et ne donnera lieu à des débats contradictoires ou démocratiques. Tous les camarades doivent prendre comme matériel d'études et de réflexions. Il pourra être sujet de correspondance, d'éclaircissement et de discussions avec le centre à travers les canaux normaux du parti.

En 1951, lors de la crise avec Damen(2) et avec l'apparition de nos Thèses Caractéristiques, on a fait une prévision en ce qui concerne les cycles historiques. On a dit que les prochaines décennies ne seraient pas des décennies révolutionnaires mais au contraire de profonde contre-révolution. En particulier nous avons dégagé les facteurs objectifs et subjectifs qui pesaient sur la reprise du mouvement prolétarien.

Puis en 1957(3), pour la première fois, sur la base d'études d'économistes américains, le parti a fait une prévision en disant que vingt ans plus tard, vers 77, il y aurait une crise générale de la société capitaliste. Lors des thèses sur la question russe (1957)(4) on a aussi parlé d'une vague révolutionnaire 20 ans plus tard. On confirme cette vision là en 1965(5), lors des thèses sur l'activité du parti dans des conditions historiquement défavorables. On prévoyait une vague révolutionnaire dans les 10 ans à venir.

On prévoyait donc une crise révolutionnaire; et en fait la crise de 75 arriva, mais elle ne fût pas révolutionnaire. Ce fût une crise économique qui a donné lieu seulement à une crise sociale, politique de la société bourgeoise.

En 1975, nous avons approfondi la question, car nous avons prévu quelque chose qui n'était pas vraiment arrivé, la crise révolutionnaire. Ce qui montre bien qu'il s'agit pour le parti de préciser des notions qui sont à la base de toute sa doctrine, en particulier notre conception de la crise. En même temps nous avons revendiqué hautement le besoin de la prévision. Pourquoi ?. Le parti révolutionnaire, en tant qu'armée combattante doit se fixer des délais de combat. Il s'agit bien sûr de ne pas se fixer n'importe quel délai pour n'importe quelle considération. On a du donc préciser notre conception de la crise en nous rattachant aux discussions qui ont eu lieu dans

l'Internationale Communiste en 1921 en particulier lors du 3ème Congrès. On a montré les liens dialectiques et non pas mécaniques qui existaient entre la crise économique, la crise sociale et politique de la société bourgeoise en expliquant que la crise de la société bourgeoise est en fait un chevauchement de ces courbes qui peuvent s'accélérer ou se ralentir mutuellement. Tout en signalant à ce moment-là (75-76) l'état de la courbe sociale, par rapport à la courbe économique, on essayait de suivre l'action réciproque des courbes économiques, sociales et politiques. En particulier dans la dernière période on a fait une analyse de la situation internationale qui a été précisée dans ses grandes lignes dans la circulaire d'octobre 81(6). On peut dire, pour compléter celle-ci, que les derniers développements internationaux confirment largement cette prévision:

- La guerre des Malouines où l'on voit de façon limpide comment les crises économiques et sociales dans un pays se répercutent en tant que crise politique. Dans la politique comme dans la nature l'énergie ne se perd pas, mais se transforme. Réciproquement la liquidation de cette guerre aura à son tour des contrecoups indubitables dans toute la région, en particulier à cause du délabrement de l'alliance occidentale avec les USA.

- Au Moyen-Orient on voit comment l'impérialisme essaie de boucher les trous, par exemple lors de Camp David.

- En économie, on voit comment les impérialismes essaient tant bien que mal de reboucher les failles dans les structures financières et commerciales internationales, dans les différentes alliances...il y a à peine un mois c'était la conférence de Versailles, et trois semaines après les ministres français lancent de véritables déclarations de guerre aux USA à cause de leur politique économique, commerciale et financière.

Les ébranlements dans le bloc occidental ont aussi leur pendant dans le bloc russe. En effet ce bloc a essayé de resserrer la vis en Pologne, dans une certaine mesure, mais l'URSS retrouve les problèmes immédiatement ailleurs. Ainsi la Hongrie vient d'entrer au FMI, ce qui montre bien qu'elle se trouve économiquement aux abois. Il en va de même avec la Roumanie et la Yougoslavie qui ont une situation économique et sociale très peu différente de celle de la Pologne avant les événements d'août 80.

Donc on voit les difficultés qu'ont les USA pour tenir le monde occidental d'une part, les difficultés grandissantes de la Russie d'autre part.

Il devient de plus en plus évident qu'un pluralisme se manifeste dans la situation internationale. Cela se traduit par une plus grande instabilité de tous les rapports économiques, financiers, politiques et diplomatiques.

Nous avons la tâche d'étudier ces contradictions et de les suivre. C'est pour cela qu'en particulier il va falloir reprendre les "Cours de l'impérialisme" aussi bien du point de vue de la courbe économique que des rapports sociaux. En reprenant la réunion générale de 77(7) où on a essayé de suivre les rapports interimpérialistes, il faudra approfondir ces questions du point de vue de la course aux armements, des questions militaires.

En ce qui concerne les rapports entre les classes, la crise économique a alimenté la crise sociale et ceci a eu à son tour des répercussions en ce qui concerne la crise politique de nombreux pays comme en Amérique Latine. La crise économique en Amérique Latine a été extrêmement profonde et a eu des répercussions évidentes sur le terrain social à partir de l'Argentine en 75-76 avec les événements que l'on connaît. C'est un avant poste des crises sociales qui vont se développer dans le monde entier depuis cette année. On a vu des répercussions de la crise au Brésil, au Pérou et en particulier en Amérique Centrale où avec un certain retard nous avons mis en évidence que ces guerres civiles se sont rattachées vraiment à une vague prolétarienne internationale et non pas au cycle des luttes anticoloniales.

On a vu aussi cette crise économique et politique en Espagne dans les années de la démocratisation et ses répercussions sur le plan social. Nous avons aussi montré cela en Turquie, au Maghreb.

Puis nous avons observé comment les crises politiques alimentaient à leur tour la crise économique. C'était évident dans de nombreux pays comme l'Argentine, la Pologne où les courbes économiques et sociales se sont entrecroisées s'alimentant les unes aux autres. La preuve, à contrario, de cette conception de la crise capitaliste, non pas comme crise d'une seule courbe mais de l'entrecroisement de toutes les courbes, est donnée par les pays impérialistes où il y a eu une crise économique, mais le retard de la courbe sociale fait que le capitalisme continue son cycle: 75, la crise, 77: grosso modo la reprise, maintenant 81-82 à nouveau une nouvelle crise.

En 75-76 nous avons mis en évidence le retard de la courbe sociale par rapport à la courbe économique. Mais depuis l'histoire a avancé. La crise économique de la société bourgeoise a déclenché une vague sociale d'une grande ampleur qui partait de la périphérie pour arriver aux portes même de l'Europe en touchant des régions non négligeables du vieux monde, comme ce fut le cas pour l'Espagne, le Portugal.

Aujourd'hui nous pouvons parler d'un temps d'arrêt de cette vague sociale, et dans certains endroits de véritables reculs. Cette vague sociale a eu ses caractéristiques locales et générales déterminées par le cours de l'histoire antérieure. Il s'agit donc pour nous de nous arrêter un peu afin d'étudier, d'analyser les caractéristiques de cette vague.

Il faut faire un commentaire à part; on est en droit de parler de vague, il y a des forces sociales motrices, dans certains endroits, déclenchées par des conditions économiques internationales relativement homogènes. On peut suivre cette homogénéité aussi bien dans l'Amérique Latine (Argentine, Brésil, Pérou), Amérique Centrale, la Pologne. On trouve partout le même tableau qui a été dessiné dans la réunion de novembre 79, dans l'analyse de la crise du cours de l'impérialisme(8).

Les camarades montraient qu'il fallait s'attendre à de grosses secousses dans certains pays. On donnait même le cas de la Pologne. Dans d'autres pays ce n'est pas absolument homogène, comme c'est le cas en Iran. Là les choses se sont posées un peu autrement. Mais de toutes façons il y a une caractéristique générale: ces secousses ont été déclenchées par la crise sous des formes plus ou moins diverses, et il y a le fait aussi que la composante prolétarienne de cette vague ne fait pas de doute, malgré le fait qu'elle charrie de nombreux antagonismes propres aux classes intermédiaires et aux franges périphériques du prolétariat qui dans certains endroits peuvent avoir une importance massive dans la société comme c'est le cas des chômeurs, des masses marginalisées qui font partie de l'armée industrielle de réserve et donc du prolétariat, les bidonvilles...

On peut remarquer aussi dans l'étude qu'a fait le parti pendant les années 75-76 qu'on se rattachait avant tout à l'exemple donné par le premier après-guerre, en se reportant directement aux discussions qui eurent lieu dans l'I.C.. Il faut dire que nous devons avancer dans l'analyse du problème de la crise dans la mesure où aujourd'hui il y a des conditions objectives et subjectives qui n'existaient pas en 1921. On peut donner des exemples: le poids du nationalisme, le poids de l'église dans certains endroits, dans le fait qu'il y a eu une industrialisation énorme dans les deux tiers de l'humanité, qui a fait naître un prolétariat jeune dans les pays périphériques, dans le fait qu'il y ait eu une participation aux luttes dans les pays périphériques de masses marginalisées par le développement du capitalisme, du fait même de la pénétration de ces pays là dans le marché international. Il y a aussi une différence par l'absence aujourd'hui des facteurs objectifs et subjectifs qui existaient à l'époque. Il s'agit de la constitution d'un prolétariat agissant avec l'I.C., luttant avec les traditions de classe.

En ce qui concerne le fait que la vague sociale ait provoqué des antagonismes de façon massive, non pure, et entraîné des masses marginalisées, non directement prolétariennes, il ne suffit pas de dire que le marxisme prévoit un tel développement. Pourquoi? Parce que nous avons cherché les raisons de la tradition d'une vague sociale sous

les formes données; il faut étudier expérimentalement les problèmes. C'est le cas de l'Iran où il y a eu une vague prolétarienne qui a entraîné des soubresauts fantastiques d'autres antagonismes de classes, des antagonismes nationaux, religieux... C'est le cas de l'Algérie où l'on peut étudier pourquoi cette vague se traduit sous certaines formes où sont avancés des questions culturelles. C'est le cas de la Pologne où cette vague prolétarienne s'est traduite par des revendications à caractères démocratiques, religieux, nationaux, etc. C'est le cas du Salvador où la vague prolétarienne se traduit sous des formes politiques, idéologiques complètement absurdes.

La vague sociale a fait apparaître le prolétariat dans un magma social très complexe. Pour cela il y a des conditions matérielles déterminantes. Il y a par exemple le fait que le prolétariat dans une bonne partie du monde vient de naître, de se dégager d'un magma informe, il y aussi des conditions subjectives déterminées, comme 60 années de contre-révolution.

En effet, comment le prolétariat pourrait apparaître avec son visage exclusif là où non seulement il ne fait que sortir d'une vague nationale-populaire dans la périphérie mais encore sans un minimum d'organisation de classe préalable ou sans de longues années de lutte préalable? Ce qui explique d'autre part le fait que dans certains pays, cette vague a eu un caractère indubitablement prolétarien, comme en Pologne où le prolétariat s'est donné des organisations immédiates de lutte purement prolétariennes, mais ici il faut tenir compte que le prolétariat polonais a pratiquement 30 années de lutte et d'expériences (56, 70, 76, 80). De même en Bolivie où la bourgeoisie n'a pas réussi à effacer les limites sociales et même politiques sous certains aspects avec le prolétariat.

Quand on parle de 50 ans de contre-révolution avec la disparition du prolétariat en tant que classe, l'étonnant n'est pas qu'il apparaisse plus ou moins mélangé dans des luttes avec des classes intermédiaires. L'étonnant serait qu'il puisse apparaître avec son visage propre à la tête des luttes sociales qui, nous le savons, ne peuvent pas ne pas entraîner d'autres couches paupérisées intermédiaires. Il ne faut donc pas s'étonner de la forme prise par cette vague sociale.

Aujourd'hui le prolétariat ne peut pas être continuellement mis à la traîne des vagues sociales qu'il a lui-même provoquées. C'est le cas de l'Iran, du Salvador, du Nicaragua... Il serait faux de comparer cette situation avec d'autres situations historiques que nous avons connues, comme par exemple en Espagne en 36 où l'on voit des soubresauts prolétariens canalisés par d'autres classes, d'autres forces politiques. Pourquoi? Parce qu'en 36, dans le cas de l'Espagne, c'est la fin d'une vague prolétarienne internationale commencée avec la révolution russe. C'était la fin d'une vague vaincue.

Aujourd'hui il s'agit du début inévitable d'une vague prolétarienne qui doit encore trouver sa propre voie. Alors que la classe ouvrière venait de faire trembler le monde avec sa physionomie propre, il s'agissait de l'ensevelir dans les magmas populaires. Aujourd'hui il s'agit de **donner une configuration propre au prolétariat en le différenciant du magma populaire.**

Nous venons de parler des pays périphériques; dans les pays capitalistes plus anciens, et dans les métropoles impérialistes, les luttes sociales ont d'énormes difficultés pour exprimer d'emblée leur physionomie prolétarienne. En Italie en 1920 la classe ouvrière avait ses organisations de classe, sa physionomie propre, il y avait des Bourses du Travail qui étaient les centres d'une vie de classe. Aujourd'hui les premiers efforts pour s'affronter à l'ordre ne peuvent pas passer par l'extérieur des structures actuelles.

A cette époque les usines, dans la mesure où il y avait une vie de classe, étaient les points forts, dans certaines limites, de la classe ouvrière. Aujourd'hui les usines sont ceux de la... bourgeoisie et de la bureaucratie syndicale. Il faut ajouter aussi qu'une des énergies fondamentales de la révolution, la jeunesse prolétarienne, pour une bonne partie, ne se trouve pas dans les usines. Aujourd'hui plus de la moitié des chômeurs sont des jeunes. C'est ce qui explique que les premiers soubresauts prolétariens dans les centres impérialistes ont lieu précisément non pas tellement dans les entreprises, mais dans les quartiers ouvriers (France, Angleterre), comme la lutte des foyers SONACOTRA. Pourquoi? Parce que cela explose là où il y a des failles, là où l'ennemi est le plus faible. On peut dire à juste titre, qu'en Pologne cela s'est passé différemment. Mais rappelons encore une fois qu'il y a en Pologne 30 années d'expérience prolétarienne.

En 1920, on parlait d'un mouvement de classe qui entraînait les masses prolétarisées. Aujourd'hui on part de la **désagrégation totale du mouvement ouvrier**, et il s'agit d'aller dans le sens de la reconstruction du mouvement, en partant des antagonismes tels qu'ils se présentent dans la réalité, ce qui est entièrement différent.

Il serait entièrement faux de croire que le mouvement prolétarien se reconstitue d'emblée autour de nouvelles organisations ouvrières de masses ou dans les anciennes plus ou moins purgées de leurs péchés et autour, surtout, d'un secteur politique révolutionnaire. Au contraire les poussées ouvrières doivent chercher leur chemin suivant les voies tortueuses, partout où les failles sociales et politiques permettent de décompresser l'énorme pression que le capitalisme exerce sur les masses exploitées. Cela dit la contre-révolution n'a pas supprimé les antagonismes sociaux. Au contraire ces antagonismes sociaux se

sont exprimés de façon différentes: carrément par des insurrections comme c'est le cas pour l'Iran, le Nicaragua, la lutte armée au Salvador et au Guatemala, contre la répression sociale et culturelle en Algérie, contre la répression sociale et nationale au pays Basque, contre la répression des masses marginalisées, comme en Angleterre, contre la guerre dans toute l'Europe par la lutte des jeunes qui constituent l'écrasante majorité des chômeurs. Nous devons voir dans toutes ces manifestations hétérogènes des conflits sociaux même sous des formes interclassistes. C'est le difficile cheminement des masses ouvrières et exploitées qui ne sont pas reliées par un fil conducteur comme dans les années 20. A cette époque il y avait un fil conducteur immédiat: la lutte contre la guerre, contre les effets de la crise capitaliste, ces luttes étant livrées par une classe socialement et politiquement définie.

En d'autres mots, ce que nous essayons de démontrer c'est que l'on ne peut pas attendre une reprise qui soit la copie conforme de la vague 17-20. Nous devons étudier partout, concrètement les formes complexes de cette reprise pour pouvoir introduire nos efforts de parti afin d'aider le prolétariat à s'organiser, à s'orienter et à se purifier des scories interclassistes, religieuses, démocratiques et autres... Il serait fou d'attendre que de tels mouvements se purifient d'eux-mêmes sous prétexte qu'ils ne se présentent pas d'emblée comme purement prolétariens mais sous des formes confuses et contradictoires, cela en opposant les mouvements actuels à un mouvement de classe mythique. Car c'est précisément la tâche des avant-gardes de la classe de leur donner une physionomie propre qu'elles n'ont pas, qu'elles ne peuvent pas avoir d'elles-mêmes.

On peut dire aussi, par rapport à cela, qu'il n'existe pas de révolution pure; la révolution dite pure (prolétarienne), entraîne des antagonismes sociaux qui ne sont pas purement prolétariens. Reprenons la fameuse citation de Lénine dans les critiques contre Boukharine lorsque celui-ci critiquait les révoltes irlandaises, en disant que cela était petit-bourgeois: Lénine fait alors une considération générale de principe en expliquant que la révolution prolétarienne en Europe (à l'époque) sera le déclenchement d'antagonismes sociaux de toutes natures, où des gens participeront avec la confusion la plus extraordinaire dans leur tête et qu'il devra y avoir une avant-garde capable d'amener là où il faut les masses exploitées afin qu'elles ne suivent pas les idées réactionnaires ou les orientations confuses.

En 1972-1974, nous avons corrigé notre erreur "florentine"(9) et nous avons affirmé que la lutte syndicale ne pouvait que partir d'un niveau très bas et que nous devons regarder le mouvement syndical tel qu'il est et non pas tel qu'on aurait voulu qu'il soit, pour contribuer précisément, même avec nos faibles forces, à ce que le

mouvement prolétarien aille de l'avant. Aujourd'hui nous devons dire exactement la même chose, par rapport à tout mouvement social, qu'il soit sous une forme ou une autre, essaie d'exprimer des poussées de révolte contre le capitalisme. Pour nous il s'agit de le purifier de ses scories et la tâche des communistes est d'y participer avec les principes classistes révolutionnaires afin que ce soit la composante ouvrière qui les mettent à son service, et au service de la lutte de classe.

Les luttes qui naissent aujourd'hui en Europe restent pour la plupart sans grande continuité, mais c'est à travers toutes ces luttes que se dégagent des avant-gardes qui expriment la continuité du mouvement social et que les communistes doivent influencer. Nous ne voyons pas la reprise comme la lutte du prolétariat qui renouerait ipso facto avec la tradition des années 20.

Nous pouvons reprendre la fameuse phrase de Marx que l'on peut trouver dans une lettre adressée à Arnold Ruge de septembre 1843 où il disait:

" Nous ne nous présentons pas au monde en doctrinaires avec un principe nouveau: voici la vérité, à genoux devant elle! Nous apportons au monde des principes que le monde a lui-même développés dans son sein. Nous ne disons pas: laisse là tes combats, ce sont des fadaïses, nous allons te crier le vrai mot d'ordre de combat. Nous lui montrons seulement **pourquoi** il combat exactement et la conscience de lui-même est une chose qu'il **devra** acquérir qu'il le veuille ou non." (Correspondance Marx-Engels, éd. Sociales, T 1, p. 299-300). C'est cela la tâche des communistes et nous pourrons la remplir grâce, non seulement à un travail de propagande et de prosélytisme des orientations classistes, mais encore grâce à un travail de participation et d'organisation des luttes sociales sur tous les terrains: syndical, jeunesse, anti-militarisme...partout où le mouvement social se manifeste de façon plus ou moins confuse, de façon plus ou moins nette contre l'oppression capitaliste.

Disons encore un mot concernant cette vague sociale. Dans une circulaire de mai 77, on pouvait lire:

" La situation actuelle démontre non seulement l'importance des contradictions internes qui se sont progressivement accumulées dans le monde capitaliste, mais annonce aussi l'accumulation d'autres contradictions encore plus graves et leurs explosions. Nous soulignons le mot explosion précisément parce que ce cycle est susceptible de connaître de brusques tournants dans un sens ou dans un autre soit celui de la maturation rapide des conditions révolutionnaires soit celui de maturation précipitée de situations réactionnaires.

" Nous croyons inutile de confirmer ce point par des exemples historiques qui ne sont que trop nombreux et qui doivent nous inciter à nous préparer en sachant que beaucoup dépend, dans un sens positif ou négatif, de nous".

Aujourd'hui, 7 ans plus tard, il n'est que trop évident que la vague sociale ne s'est pas transformée en une vague révolutionnaire. Nous y reviendrons plus tard.

C'est l'éventualité des virages réactionnaires qui s'est réalisée ou bien la vague s'est transformée en guerre ouverte, comme c'est le cas en Iran où la société se débat au milieu de contradictions terribles. C'est le cas aussi de la Turquie, cela risque aussi d'arriver dans bien d'autres endroits, si le prolétariat n'arrive pas à dégager sa propre force pour faire face aux solutions réactionnaires.

Cette vague a déferlé plutôt à la périphérie, précisément là où la classe capitaliste a beaucoup moins d'amortisseurs que dans les métropoles capitalistes, et il s'agit des contre-coups directs de la crise mondiale. C'est le cas en particulier de l'Amérique Latine qui, pour la première fois de son histoire, est entrée en phase avec toute la structure du capitalisme mondial.

En effet, l'industrialisation capitaliste en Amérique Latine a eu lieu après les années 30 comme contre-coup de la première crise internationale. Le manque de devises, l'incapacité d'importer a fait que la bourgeoisie a dû développer une industrie propre, alors qu'aujourd'hui, 50 ans plus tard, la crise économique internationale entraîne la crise non seulement au niveau de la production de matières premières mais même la crise industrielle de ces pays-là, aussi bien les plus ou moins industrialisés que fortement industrialisés comme le Brésil ou le Mexique.

En Amérique Latine cette vague a été canalisée, comme en Espagne, dans la voie de la réforme, mais il faut ajouter aussi que le problème n'est pas fini, bien au contraire.

Bien entendu la crise n'a pas d'effets uniques et linéaires sur la classe ouvrière et la lutte de classe. Au contraire cela a des effets hautement contradictoires. Ainsi par exemple l'évolution politique en Espagne a eu des répercussions très importantes vis-à-vis des capacités des luttes du prolétariat espagnol. Pourquoi ? Parce que les avant-gardes secrétées avaient été créées par la démocratie et donc prises dans ses structures. On peut dire la même chose au Pérou, où actuellement il y a un recul.

Actuellement nous entrevoyons beaucoup mieux l'existence des facteurs positifs ou négatifs du développement du parti. Des facteurs positifs ou négatifs qui ne sont pas seulement des facteurs sociaux mais des facteurs d'ordre politique. Il faut étudier ces facteurs

avec l'évolution de la courbe politique de la société bourgeoise. En 75-75, nous avons parlé du décalage de la courbe sociale par rapport à la courbe économique. Aujourd'hui, en 82, nous avons un décalage de la courbe politique par rapport à la courbe sociale. C'est un décalage international. On a eu une vague prolétarienne, certes, mais pas une vague révolutionnaire dans la mesure où manquent toutes les conditions subjectives d'une lutte révolutionnaire, c'est-à-dire de l'intervention d'une avant-garde prolétarienne sur le terrain politique révolutionnaire et qui soit capable de transformer la classe ouvrière en classe pour soi. Ainsi il ne suffit pas d'énoncer des vérités générales qui sont justes, telles : aucune classe n'est capable de passer du jour au lendemain de la situation d'esclavage dans laquelle elle se trouve à la lutte pour son émancipation. C'est vrai, mais lorsque Trotsky dit cela dans son histoire de la révolution russe, il suit pas à pas cette évolution, ses mûrissements.

Donc face à cette situation de décalage, nous devons aussi suivre cette évolution pas à pas, et donc les efforts de mûrissement, pour comprendre par quelles voies tortueuses le mouvement social cherche sa voie.

Nous n'avons pas une vision simpliste : une crise économique puis des luttes économiques d'où sort une lutte politique avec un dégagement d'avant-garde révolutionnaire. L'évolution de cette période montre des conditions objectives et subjectives. Aujourd'hui, après avoir vu de tels bouleversements à l'échelle mondiale, il faut dire qu'en plus des conditions objectives, on aurait besoin aussi de bouleversements volcaniques des antagonismes sociaux et politiques.

La courbe sociale et politique de ces dernières décennies montrent que ce serait une erreur monumentale d'imaginer la reprise politique de la classe ouvrière, c'est-à-dire sa constitution en parti révolutionnaire, comme une répétition du premier après-guerre, épurée des mauvaises méthodes de l'I.C., car les conditions subjectives sont entièrement différentes.

A l'époque, en 1920, qu'avait-on comme facteurs subjectifs de la constitution du prolétariat en classe ? On avait énormément de facteurs subjectifs sur lesquels on pouvait s'appuyer : la victoire de la révolution russe, l'existence de l'I.C., il y avait malgré la débâcle de la deuxième Internationale, des noyaux un peu partout dans le monde qui avaient mené des luttes contre l'opportunisme, il y avait des traditions de classe dans le prolétariat.

Aujourd'hui il n'y a rien de tout cela. Nous-mêmes nous ne sommes pas un pôle d'attraction pour le prolétariat international et même pas un pôle politique pour les avant-gardes prolétariennes. On reviendra sur ce point pour montrer les tâches qui incombent au parti à ce niveau.

Mais si le mouvement révolutionnaire n'existe pas aujourd'hui, les besoins de donner des réponses programmatiques et politiques n'en demeurent pas moins pour autant. Ces besoins ne dépendent pas du parti, mais du mouvement social. Pourquoi ? Parce que le mouvement social est un mouvement politique et le mouvement politique a essayé de répondre aux exigences de la lutte sociale et de se frayer une voie en partant des conditions politiques existantes. Comment aurait-il pu faire autrement ? C'est le cas pour la Pologne : le prolétariat avait les forces de l'Eglise, de la démocratie comme appui politique. Dans le cas de l'Amérique Latine, comme au Brésil, le prolétariat s'appuie sur l'Eglise et sur les courants liés à la social-démocratie internationale. Dans d'autres endroits, comme au Pérou, il s'appuiera sur des traditions staliniennes, maoïstes, trotskystes. Dans le cas de l'Amérique Centrale, nous avons démontré que les groupes qui venaient du "tiers mondisme", de la lutte armée, étaient aux abois mais la vague sociale a fait la jonction avec ce mouvement politique, car il n'y avait rien d'autre, malheureusement. C'est le cas de l'Espagne où le prolétariat s'est appuyé sur des courants dégagés, grosso modo, dans les années 60, d'une part le stalinisme et d'autre part le maoïsme et le trotskysme.

Il faut dire aussi que la préparation de la 2e vague sociale est aussi menée activement par d'autres forces qui cherchent de nouvelles voies dans la mesure où le mouvement social a déjà fait, pour certaines franges du prolétariat, l'expérience de ces courants-là. Cela veut dire que le prolétariat dans son ensemble a tiré des leçons de ces expériences. En particulier nous avons démontré que "l'Autonomie" et le terrorisme avaient été des tentatives politiques non marxistes pour réagir contre la politique de collaboration de classe des partis démocratiques et d'extrême-gauche soixante-huitards. Et nous voyons aujourd'hui un peu partout dans le monde des forces politiques, même marginales, qui essaient de trouver de nouvelles solutions pour les exigences de la lutte de classes.

Il serait absolument faux de voir dans ces tentatives, même très minoritaires, des manœuvres obscures de l'ennemi de classe pour entraver la marche en avant du communisme révolutionnaire. Cela, c'est une vision "florentine" pour qui tout groupe qui naissait était considéré comme une entrave que la société bourgeoise mettait volontairement, machiavéliquement, entre les masses et le parti.

On ne peut pas comparer ici non plus la situation de 1920 à celle d'aujourd'hui, alors que les courants centristes étaient les tentatives extrêmes pour entraver la convergence de l'avant-garde ouvrière vers l'I.C. Aujourd'hui où cette I.C. n'existe pas et où nous ne constituons pas un pôle d'attraction internationale, on ne peut pas les qualifier de la même façon. Il faut dire qu'à ce niveau-là, 1920 est un point

de départ pour qui ? Pour le parti ! Mais pour le mouvement social, du point de vue de la constitution du prolétariat en classe, 1920 c'est un point d'arrivée. On ne peut donc pas confondre le point de départ pour le parti et le point d'arrivée pour le mouvement social. C'est pour cela qu'il y a des tentatives de petits groupes et même d'avant-gardes qui représentent des efforts pour se dégager de l'emprise des forces bourgeoises et opportunistes. Ici nous allons prendre des exemples : au Pérou et au Vénézuéla.

Il y a 2 ans, nous avons reçu une lettre du Pérou d'un groupe politique accompagnée d'un programme horrible. Nous nous sommes dits "ce sont des trotskystes". Les termes employés étaient très contradictoires puisque dans la lettre ils disaient ceci : "Nous sommes surpris" par votre défense acharnée des principes du programme du communisme " et nous voudrions avoir une correspondance avec vous" et en même temps ils nous envoyaient un programme démentiel. Alors nous avons fait la critique de ce programme en le massacrant. 2 mois plus tard, on reçoit une 2e lettre où il n'y avait aucune affirmation mais seulement des questions. Alors nous avons envoyé une lettre tout aussi massacrante en disant pratiquement que ce n'était plus la peine de discuter. Puis nous avons eu la possibilité de passer par cette ville-là et nous nous sommes rendus compte que c'était un groupe d'ouvriers avec un intellectuel. C'étaient des dirigeants des bidonvilles et des chefs reconnus du mouvement des masses marginalisées du prolétariat agricole de la région qui avaient rompu avec le trotskysme et qui cherchaient. Après, nous avons commencé à recevoir des publications sous leur nom, où ils publiaient les articles d'**El Proletario** et pas des articles secondaires.

On ne peut donc pas considérer que tout est exactement identique. Un groupe comme celui-là que nous aurions rencontré en Amérique Latine il y a 20 ans, nous aurions dit "c'est de la merde". Aujourd'hui nous ne pouvons pas dire la même chose. Cela ne veut pas dire qu'ils viendront vers nous, mais il faut les regarder pour ce qu'ils sont, pas à travers un moule préconçu. Cela est d'autant plus vrai que d'une part nous n'existons pas au Pérou, ce n'est pas une entrave machiavélique pour les empêcher de venir vers le parti de classe, d'autre part il faut bien voir qu'au Pérou il y a 50 groupes politiques; c'est un pays de 10 millions d'habitants avec un prolétariat plus faible qu'ici.

L'autre exemple se situe au Vénézuéla où il n'y a pas eu de luttes importantes ces dernières années. Nous avons pu constituer une section en nous appuyant sur des éléments qui n'étaient pas politiquement vierges bien au contraire, c'étaient des groupes d'action contre la démocratie et qui n'ont pas capitulé avec le courant général.

Nous pouvons regarder l'Amérique Latine pour expliquer un peu

les problèmes. En Amérique Latine il y a eu une vague populaire qui était plébéienne, capitalisée par le castrisme. Cette vague-là a suivi son cours et comme vague a fini dans les années 69-70, lorsque tous les courants castristes, guérilléristes ont donné leur appui au régime militaire péruvien, et au gouvernement Allende au Chili. Ce n'était pas un mouvement classiste mais pluri-classiste, ce qui fait que les composantes plébéiennes, prolétarisées n'ont pas capitulé, ont résisté. Et cette composante s'est dit un beau jour que continuer à faire de la guérilla dans les montagnes est archi-faux (on fait du tourisme armé dans les montagnes) alors que le prolétariat est dans les villes. Ils ont donc commencé à chercher autre chose que le castrisme. Et cet autre chose c'est quoi ? Ou bien c'est le stalinisme, ou le trotskysme. Et c'est là que nous intervenons, c'est là que nous avons une réponse à apporter.

Donc il faut étudier l'évolution objective et subjective des vagues pour savoir comment on peut y intervenir. Et il faut dire que dans ces pays-là nous ne sommes pas les seuls à donner des réponses, il y a le conseillisme, la gauche infantile.

Nous pouvons regarder l'Amérique Latine pour expliquer un peu les problèmes. En Amérique Latine, il y a eu une vague populaire qui était plébéienne, capitalisée par le castrisme. Cette vague-là a suivi son cours et comme vague a fini dans les années 69-70, lorsque tous les courants castristes, guérilléristes ont donné leur appui au régime militaire péruvien, et au gouvernement Allende au Chili. Ce n'était pas un mouvement classiste mais pluri-classiste, ce qui fait que les composantes plébéiennes, prolétarisées n'ont pas capitulé, ont résisté. Et cette composante s'est dit un beau jour que continuer à faire de la guérilla dans les montagnes est archi-faux (on fait du tourisme armé dans les montagnes) alors que le prolétariat est dans les villes. Ils ont donc commencé à chercher autre chose que le castrisme. Et cet autre chose c'est quoi ? Ou bien c'est le stalinisme, ou le trotskysme. Et c'est là que nous intervenons, c'est là que nous avons une réponse à apporter.

Donc il faut étudier l'évolution objective et subjective des vagues pour savoir comment on peut y intervenir. Et il faut dire que dans ces pays-là nous ne sommes pas les seuls à donner des réponses, il y a le conseillisme, la gauche infantile.

Le parti a donc des responsabilités très précises pour apporter ses solutions programmatiques, politiques. Les avant-gardes qui cherchent ont besoin de notre apport spécifique pour donner toute leur potentialité dans la recherche d'une voie vraiment révolutionnaire. La condition même de la possibilité de donner ces réponses réside dans la compréhension par le parti des exigences concrètes de la lutte des classes et de l'apport de notre réponse qui n'est pas seule-

ment une réponse propagandiste mais encore de participation et d'organisation des luttes dans tous les terrains de la guerre des classes. En particulier, nous devons nous efforcer d'occuper le terrain et ne pas le livrer aux autres forces : anti-militarisme, lutte contre la répression, la lutte pour une solidarité avec les masses palestiniennes, etc. Nous devons avoir la conscience que si nous n'occupons pas le terrain et si nous ne tendons pas à l'occuper (la politique comme la nature a horreur du vide), il sera occupé par d'autres forces.

C'est dire que nous avons à suivre de près le processus complexe de la reprise aussi bien du point de vue politique que social pour apporter notre contribution active capable de féconder les efforts de ces avant-gardes pour la lutte révolutionnaire.

Nous ne devons pas avoir une vision générale mécanique et végétative du développement du parti, basée sur la seule propagande générale des principes et du programme. Le développement international du parti dépend de notre capacité à attirer vers nous les militants d'avant-garde propulsés par la lutte sociale, c'est-à-dire, concrètement, de notre capacité à apporter au mouvement social une orientation correspondant à ses exigences immédiates et historiques. Il ne s'agit pas en effet seulement de propagande et de prosélytisme, mais aussi d'intervention dans toutes les luttes sociales et donc politiques en démontrant concrètement aux éléments d'avant-garde qu'ils peuvent trouver dans le parti l'organisation capable de leur apporter non seulement des réponses programmatiques, mais aussi des réponses politiques, organisatives et matérielles dont ils ont besoin pour mener la lutte. De ce point de vue, le parti pourra influencer une avant-garde dans la mesure où il pourra apporter toutes les réponses dont elle a besoin.

Il y a une différence entre la situation historique actuelle où l'on voit le processus de maturation sociale et politique avec la situation telle qu'elle était en 66 (par exemple). A cette époque, on venait au parti sur la base de petites brèches, surtout d'ordre idéologique. On venait au parti parce qu'il revendiquait la dictature du prolétariat, qu'il démontrait que la Russie était capitaliste. Pour se convaincre que le parti disait vrai, quels points de référence y avait-il ? Eh bien les seuls à avoir fait leur preuve, c'est-à-dire Lénine et la révolution russe, et le parti était le seul à maintenir cette continuité idéologique. Aujourd'hui les choses commencent à changer de ce point de vue, parce qu'on commence à déceler des tendances qui sont faibles.

Mais il ne faut pas regarder ce processus d'une façon linéaire.

Nous avons vu les côtés positifs des facteurs subjectifs, il faut aussi voir les côtés négatifs sans que ceci constitue une entrave au développement du parti. Quelles sont donc les entraves qui empê-

chent la venue d'avant-gardes vers le parti de classe ?

En Pologne, par exemple, les avant-gardes ont tendance à aller vers la démocratie. En Italie de même qu'en Espagne, les tendances objectives qui se transforment aussi en tendances subjectives sont des tendances anti-parti, l'indifférentisme ... C'est quelque chose que l'on a toujours connu dans le mouvement ouvrier. Ainsi au XIXe siècle, l'anarchisme, caractérisé par son indifférentisme politique, était le résultat d'un développement social. Depuis le XXe siècle, l'anarchisme, l'apolitisme est une réaction face à une dégénérescence du mouvement ouvrier. C'est le cas du syndicalisme révolutionnaire, de l'infantilisme de gauche dans l'I.C. Aujourd'hui même, on observe ces tendances en Italie, en Espagne, où l'on voit des petites avant-gardes qui ont échappé à la débâcle générale de la démocratisation et l'intégration dans les structures politiques et étatiques de la démocratie, mais malheureusement sur la base d'un apolitisme. C'est un phénomène mécanique et négatif.

De même, on peut voir une renaissance d'un certain néo-stalinisme.

De même au pays Basque il y a une réaction violente contre l'ordre établi qui est capitalisée par le nationalisme. Cela découle du fait que la seule force politique qui s'est opposée à la démocratisation c'est l'ETA ... Ce qui fait que le prolétariat qui voulait mener le combat matériel contre l'Etat bourgeois n'a pu s'appuyer que sur l'ETA. 20 ou 30 % des militants de l'ETA du pays Basque sont des fils des enfants du prolétariat espagnol immigré en pays Basque. Ce ne sont pas des Basques. Le nationalisme fait aussi partie des phénomènes négatifs.

Un autre facteur négatif tourne autour de la question de l'internationalisme. Celui-ci a été tellement prostitué par le stalinisme, et aussi par les maoïstes, les trotskystes, que dire en Amérique Latine qu'on est des internationalistes attire la méfiance. Pour eux c'est de la magouille. Par exemple, nous arrivons en Amérique Latine avec **El Proletario** : positions politiques, programmatiques, de principes, etc., impeccables, qui frappent dans certaines couches; mais ensuite pour aller vers un parti internationaliste il y a un saut à faire qui n'est pas seulement politique; il faut montrer concrètement que l'internationalisme tel que nous le comprenons est une **nécessité** de la vie révolutionnaire.

Ainsi, dans une des réponses adressées au Pérou, nous expliquions du point de vue des principes que leur attitude, même s'ils ne le voulaient pas, était une attitude fédéraliste vis-à-vis du mouvement ouvrier international. Ils n'ont pas répondu à la question parce qu'ils n'ont rien à répondre d'un point de vue théorique.

Tous ces facteurs négatifs (et il y en a d'autres), sont des facteurs dont le parti doit tenir compte pour pouvoir étendre son in-

fluence. On ne peut en faire l'abstraction, même pour engager une action ou faire une agitation susceptible d'arracher des ouvriers à de fausses visions.

Il faut voir que les problèmes auxquels essaient de répondre concrètement les forces politiques qui s'opposent à la politique de collaboration de classe, sont des problèmes auxquels nous n'avons peut-être pas apporté des réponses politiques.

Il serait donc suicidaire d'avoir une attitude indifférentiste à l'égard de l'effort de certaines avant-gardes du mouvement social, de les placer sur le même terrain que la bourgeoisie. Cette attitude n'a jamais été celle de la Gauche. Ainsi on peut rappeler son attitude vis-à-vis de l'infantilisme de gauche en Allemagne (KAPD) où l'on saluait son élan révolutionnaire. Quand on critiquait les orientations de principes programmatiques vis-à-vis desquels on devait avoir une tactique spécifique c'était pour les arracher à l'influence infantile pour les amener à nous. Il faut rappeler que dans la tactique abstentionniste de la Gauche, il y a un point important. On explique dans les thèses que la tactique abstentionniste sera aussi un moyen pour empêcher que les avant-gardes ouvrières tombent dans l'infantilisme, en réaction à la dégénérescence parlementaire, électoraliste de la social-démocratie, et, pour les gagner à nous.

Il ne s'agit pas de passer de la position où l'on rejette tout en bloc, en considérant que ce qui n'est pas dans le parti est notre ennemi au même titre que la bourgeoisie, à une position contraire où l'on répandrait des illusions sur une possible convergence avec d'autres forces politiques vers le parti sur la base d'une analyse impressionniste ou superficielle. Lorsqu'on parle des forces politiques on ne parle pas des partis politiques. Le potentiel d'une mouvance politique dépend de sa trajectoire historique dans des conditions précises. Et là aussi la Gauche, tout en critiquant certaines solutions organisatives de l'I.C. pour la constitution du parti qu'elle considérait trop à droite, dit très clairement dans le texte "Parti et action de classe" qu'il faut, pour décider la constitution du parti, analyser la trajectoire des militants ou des groupes, c'est-à-dire avoir une approche historique concrète.

Donc le potentiel d'une mouvance dépend de sa trajectoire historique dans des conditions précises et de l'action politique aussi spécifique du parti non pas pour se marier avec qui que ce soit, mais pour gagner à notre programme et à nos principes, à nos orientations de lutte et donc au parti lui-même des forces susceptibles de se situer sur le terrain du communisme révolutionnaire.

Pour cela, il faut une connaissance poussée non seulement de leurs écrits politiques, mais encore de leur trajectoire, de leur action et de leur "psychologie politique".

Ce n'est qu'en affrontant le mouvement social et politique sous cet angle que nous pourrions capitaliser les possibilités d'influer sur lui et donc de développer le parti lui-même.

Nous devons dire aussi que lorsque le parti parle de brèches (Thèses Caractéristiques, de 51), il ne s'agit pas simplement des brèches dans les luttes immédiates, syndicales, mais de toutes les brèches de la société.

C'est un fait que, consciemment ou non, nous réduisons la portée des luttes sociales aux luttes syndicales alors qu'elles ont une portée beaucoup plus large, politique et même idéologique.

Nous pouvons donner des exemples. Boukharine, lorsqu'il était à Vienne, allait au cours de l'Université pour la bataille idéologique contre des grands bonzes de l'idéologie bourgeoise. A ce moment-là, il y avait des brèches sous cet angle-là, ce n'est pas dit que demain il en sera ainsi.

On peut parler aussi du problème des étudiants. Personne n'imagine diriger un mouvement étudiant en Europe. La question ne se pose pas dans ces termes. Aujourd'hui il n'existe pas de mouvement étudiant; cela étant dit, le milieu étudiant a toujours été un terrain privilégié d'une lutte politique et idéologique, ce milieu a été même le laboratoire de courants politiques. Par exemple en Argentine pendant les années 66, 68, 72, la lutte politique passait par le milieu étudiant et cela a donné les bataillons de militants pour les différents groupes politiques.

Pour nous, les brèches ne sont pas uniquement les luttes d'entreprises. Il serait faux de tomber dans l'économisme et d'avoir une vision mécanique selon laquelle il y aurait un mouvement économique, syndical de la classe ouvrière et après le mouvement politique. Ce sont 2 courbes différentes qui s'entrecroisent mais qui ont leur propre logique, bien qu'elles soient reliées. Nous devons étudier et l'une et l'autre pour essayer de les influencer toutes les 2.

Si nous avons énormément à apporter au mouvement social, nous avons aussi énormément à apprendre de lui. Ce sont des choses qui ont été dites dans beaucoup de circulaires internes. Nous avons à apporter le programme, les principes et même les noyaux du parti compact et puissant de demain, nous avons à apporter une expérience de la lutte révolutionnaire qui est celle des années 17-26 et même l'expérience faite depuis par le parti surtout après 1951, nous avons aussi à apporter des enseignements négatifs du mouvement social, de la lutte révolutionnaire du prolétariat et du parti lui-même pour éviter qu'il ne répète ces mêmes erreurs.

Et nous avons aussi à transmettre au prolétariat des métropoles les expériences militantes de ces véritables guerres sociales que l'Europe, aujourd'hui, ne livre pas.

Ces expériences sont des éléments précieux pour aider la maturation politique du prolétariat révolutionnaire et la capacité révolutionnaire du parti lui-même.

Aujourd'hui, le parti a aussi ses propres expériences. En particulier depuis 74, il est intervenu dans le domaine syndical. Cela est important et pour orienter notre activité et pour aider à la maturation de nouvelles sections. De nouvelles sections et d'un prolétariat dont nous avons beaucoup à apprendre du point de vue des expériences militantes. On peut prendre l'exemple du Venezuela, pour voir comment s'est posé le problème de l'auto-défense ouvrière ... Ce sont, aujourd'hui, des expériences irréalisables en Europe.

C'est dans ce contexte historique que nous avons dressé un tableau sans complaisance de notre activité, de ses potentialités et de ses carences. C'est dans ce contexte aussi que nous pourrions aborder nos difficultés actuelles et nos polémiques internationales.

ETAT DE L'ACTIVITE ACTUELLE DU PARTI

Cette dernière période coïncide avec nos premiers pas systématiques visant l'extension géographique de notre parti au-delà du cercle de vieille implantation (Italie, France, Suisse, RFA). Les efforts du parti pour aller dans ce sens-là ont commencé en 76 en Espagne, en 78 au Maghreb, au Moyen-Orient et en Amérique Latine, en 79 vers l'Iran, ces dernières années en Grèce et en Turquie et puis il y a aussi un effort depuis de nombreuses années, sans véritable résultat, aux USA. Cela coïncide avec le développement de notre presse internationale, avec le développement des contacts internationaux et puis avec un travail théorique et politique spécifique.

Il faut mesurer l'importance historique de ces premiers pas. Les camarades se rappellent sans doute l'intervention d'Amadéo Bordiga au VI^e Exécutif Elargi lorsqu'il disait que les italiens sont comme le peuple juif dans le sens d'une présence internationale au travers d'une diaspora.

Le trotskysme a réussi très rapidement à s'étendre internationalement et dans les années 30, il avait déjà une très large implantation internationale, alors que la Gauche, par l'émigration, s'est étendue en France et en Belgique. La greffe en Belgique n'a pas pris, malgré l'implantation des camarades, avec la direction de la Fraction à Bruxelles; pendant les années 50, après la mort de Vercesi, la section a disparu. Ce n'est que ces dernières années que nous avons essayé de nous implanter en Belgique. Cela montre le long cheminement de

cette extension internationale d'un courant qui était par nature et par définition international. Ce n'est que ces dernières années que l'on a réussi cet élargissement.

Cette dernière période coïncide aussi avec notre participation moins occasionnelle aux luttes sociales en France (le mouvement des soldats, PTT, Hôpitaux, chômeurs), en Italie (les luttes locales, chômeurs, logement, CNCIL), en Allemagne et en Espagne (chômeurs). Il y a eu une préparation subjective dans le parti avec la correction de route en 72-74 et puis il y a la situation historique qui a permis de pénétrer dans quelques brèches. Il faut dire que notre implantation découle aussi du fait qu'on a réussi à pénétrer dans ces brèches.

Cette dernière période coïncide en outre avec les premières tentatives de se donner des structures organisatives à l'échelle nationale et internationale.

Aujourd'hui nous devons reconnaître que nous avons abordé cette nouvelle phase historique avec un certain simplisme et nous devons reconnaître que notre activité s'est développée à différents niveaux avant même que nous ayons une conscience claire des problèmes, du cadre général de notre travail en fonction des exigences concrètes de cette phase historique, donc avant d'avoir perçu la complexité des problèmes que nous avons dû et que nous devons aborder. Ces dernières années nous avons pas mal tâtonné dans beaucoup de domaines, mais cela correspondait à l'exigence de notre développement et de l'effort pour nous lier à la vague sociale internationale. Ainsi nous avons fait un effort dans le travail théorique et politique pour pouvoir apporter des réponses programmatiques, historiques, et politiques nécessaires au prolétariat révolutionnaire dans les aires de la périphérie (Amérique Latine, Iran, Maghreb) et donc en même temps pour le développement du parti dans ces aires-là.

On n'a pas toujours une claire conscience des problèmes. En Italie, le parti a une continuité politique depuis 45-51. En France, il y a une continuité politique depuis grosso-modo 1950, avec des hauts et des bas. Les camarades qui arrivent, les sections qui se constituent se font sur une trajectoire, sur une orientation qui existent au préalable. Le problème de la constitution du parti dans les nouvelles aires se posent d'une façon largement différente. Nous devons apporter des réponses politiques qui correspondent aux autres aires. Par exemple, nous avons constitué en Amérique Latine une section il y a 10 ans; pendant des années ce fut une section du parti européen. Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas une activité politique, une intervention dans le mouvement social. Cela signifie que nous devons constituer dans les nouvelles aires une tradition, une continuité politique qui manque. Nous avons commencé un travail en Espagne en 76. Il y avait des camarades espagnols, tout le monde était d'accord

avec le programme du communisme, avec les expériences de la Gauche Italienne, mais faire que tout cela puisse développer un travail politique avec ces seules armes, qui sont énormes, est impossible. Les camarades n'avaient pas tous la même appréciation de la guerre civile, du cours du capitalisme espagnol, des phénomènes politiques qui se développaient en Espagne ... Alors comment réalise-t'on cela ? Par une activité politique que l'on essayait de constituer en Espagne. Le journal a déjà 6 ans, et c'est cela qui donne une continuité sur laquelle on peut greffer l'activité de nouvelles sections.

Le même problème se pose au Maghreb, et va se poser pour le Moyen-Orient parce qu'il est impossible d'envisager et d'entreprendre le développement de l'organisation sans le travail théorique et politique qui concerne les aires et qui donne les vecteurs de travail du parti indispensables pour orienter les camarades. Il ne suffit pas d'avoir 10 camarades pour constituer une force d'intervention.

Cela présuppose toute une continuité de travail réalisée ici alors que ce travail, dans les nouvelles aires, est à faire par le parti.

Nous avons continué et élargi le travail sur le Cours de l'impérialisme qu'il faut actualiser en fonction des rapports inter-impérialistes pour suivre le problème des alignements et les rapports entre les métropoles impérialistes et les pays de capitalismes périphériques. On a dû étudier la fin du cycle bourgeois dans le "Tiers-Monde" en fonction d'un nouvel alignement des forces de classe dans ces régions. Et nous avons touché du doigt la signification de l'affirmation selon laquelle le parti a reconstruit les bases doctrinales du marxisme, mais que reste le problème de l'application complexe de notre théorie, c'est-à-dire l'étude théorique des problèmes économiques, sociaux et politiques de la société bourgeoise à l'échelle du monde entier. Il faut dire que nous sommes aujourd'hui au-dessous des besoins déjà actuels qui nous viennent de demandes pressantes de l'extérieur. Nous devons donner des réponses théoriques et politiques à un cercle même restreint d'éléments touchés un peu partout dans le monde par la justesse de nos positions programmatiques.

Nous pouvons donner des exemples pour l'Amérique Latine, où il y a mille problèmes pour lesquels il est très difficile de développer une activité politique du parti. Parlons de la question agraire : Qu'est-ce que nous avons comme matériel sur la question agraire ? Nous avons les écrits de Marx, de Lénine, de Bordiga, qui donnent un cadre théorique général pour l'application du marxisme dans les différentes aires. Mais lorsque nous recevons une brochure sur la question agraire de militants du Pérou, même proches de nous, nous sommes incapables de dire quoique ce soit parce que nous ne connaissons pas la question agraire au Pérou. Malgré tout, nous devons leur dire

quelque chose; il nous faut donc étudier le problème et l'histoire du mouvement ouvrier.

L'étude du mouvement ouvrier est nécessaire pour pouvoir intervenir, pour pouvoir faire levier sur des tendances, sur des facteurs positifs ou négatifs, pour permettre au parti de taper juste. Car on peut dire des choses justes, mais qui ne correspondent pas à la réalité. Ne parlons pas déjà des problèmes du travail théorique et politique visant les USA et les pays de l'Est, sans lequel il n'est pas concevable d'imaginer une implantation de parti. Pour les pays de l'Est, nous avons fait un travail qui est énorme, c'est la question russe, mais cela ne suffit pas. Ce n'est pas seulement avec des documents que l'on pourra s'implanter, il faut pouvoir donner des réponses programmatiques, théoriques, politiques ... que le mouvement social se pose depuis 30 ans.

Donc nous devons nous garder de l'indifférentisme théorique et de l'auto-satisfaction vis-à-vis du travail théorique réalisé dans le passé en s'imaginant que ce travail par lui-même satisfait aux exigences du travail actuel et futur.

Lorsque l'histoire commence à mettre à l'ordre du jour nos solutions programmatiques, politiques, et commence à dégager tendanciellement les forces qui seront demain leurs protagonistes, alors apparaît l'actualité de nos orientations politiques, de notre action de parti et de nos réponses théoriques et programmatiques. C'est le cas de l'Amérique Latine. Nous avons envoyé du matériel en Amérique Latine pendant des années et nous n'avons pas eu pratiquement de réponses. Aujourd'hui la situation a changé parce que d'une part le parti a commencé à faire un travail spécifique en essayant de donner des réponses et d'autre part parce que la situation historique de l'Amérique Latine a changé, parce que se dégagent des forces qui seront les protagonistes des solutions programmatiques, politiques, que nous avançons.

On peut parler des événements de la Palestine où l'on voit la faillite de toutes les trajectoires politiques, dont celle de l'OLP, qui posera matériellement les problèmes d'une autre solution, la solution du communisme.

Donc nous avons la possibilité toujours plus grande de surmonter la situation anormale qui a déterminé le développement de notre activité entre la propagande des principes d'une part et l'activité syndicale de l'autre. Cette activité de parti s'est orientée principalement vers les luttes syndicales de la classe surtout à cause du déclenchement de la crise économique et de la vague sociale qu'elle a suscitée. A la RG de 77(10), le parti montra les besoins de relier toujours plus les luttes syndicales aux exigences de la lutte politique, dans

une situation qui posera toujours plus le problème des guerres ou des révolutions. Or ce problème-là, lié toujours plus les luttes à des perspectives et des orientations politiques, est vrai non seulement en ce qui concerne les luttes syndicales, mais pour toutes les luttes de la classe, et même les luttes interclassistes qui concernent le prolétariat lui-même et qu'il faut débarrasser de leur composante bourgeoise. C'est le problème de la lutte contre la guerre, contre l'oppression de la femme ... et de tous les antagonismes qui poussent les masses prolétariennes à la lutte contre l'ordre établi. C'est pour cela que nous avons besoin d'aborder politiquement les problèmes du mouvement social en fonction de nos principes, de nos orientations tactiques propres, mais cela signifie aussi entrer dans le vif du problème tel qu'il se pose et non pas tel qu'on aurait voulu qu'il se pose en fonction d'un mouvement ouvrier mythique qui aujourd'hui n'existe pas. Il faut que nous œuvrions pour que ce mouvement social fasse des pas en avant en partant des conditions existantes aujourd'hui. Il s'agit donc d'aborder le mouvement politique et social tel qu'il est et non pas avec l'objectif de déverser sur lui nos vérités générales.

C'est de ce point de vue que nous devons aborder le problème de la propagande et du prosélytisme, de l'agitation et de l'organisation des luttes sociales, de l'organisation du parti, des problèmes de la direction et des malaises dans le parti.

PROBLEMES DE LA PROPAGANDE ET DU PROSELYTISME

Le problème fondamental de la propagande n'est pas la pédagogie ou la banalisation de nos positions programmatiques et de principes. Il est bien plutôt celui de donner des réponses précises aux problèmes qui se posent aux luttes de la classe et à ses protagonistes.

Nous avons bien entendu à les donner au parti lui-même en tant que protagoniste de la lutte de classe, mais il n'y a pas que lui : Si nous voulons influencer des ouvriers et des militants pour les gagner à terme, il faut pouvoir donner des réponses théoriques, politiques et pratiques à tous les problèmes du mouvement social lui-même.

Nous avons déjà dit que notre propagande se ressentait énormément des inerties de notre période historique. Entre 1951 et 1966 le parti n'a parlé qu'à des militants déjà convaincus des positions du marxisme ou même déjà convaincus de la justesse des positions de la Gauche.

Les possibilités d'alors étaient réduites au minimum parce que la situation historique ne mettait pas à l'ordre du jour nos solutions dans ce sens qu'elle ne dégageait pas les forces historiques qui pouvaient être les protagonistes de nos solutions. Malgré le changement de période historique, il nous est toujours très difficile de changer d'angle d'attaque des problèmes. Matériellement, le cours de la société bourgeoise nous offre un terrain fertile pour apporter des réponses qui ne sont pas une simple répétition formelle et mécanique de nos textes mais des réponses qui sont celles dont le mouvement du prolétariat a besoin et qui sont une application de ces vérités générales.

Nous avons aujourd'hui la possibilité de nous adresser à des couches d'ouvriers et de militants qui ne sont pas dans le parti, qui ne sont pas convaincus à priori de nos vérités à nous, mais qui, malgré tout, ont besoin de nos réponses. Mais pour apporter les bonnes réponses, il faut partir de leurs problèmes à eux, tels qu'ils les posent d'après leur propre trajectoire historique, leur psychologie.

Nous avons fait quelques pas en avant : le "Manifeste de 81"(11), certains efforts dans la presse du parti; mais nous avons presque tout à faire sur ce terrain. Des pas en avant ont été faits avec la réunion internationale sur la presse qui a été une première interrogation collective à propos de l'accomplissement de nos tâches politiques et de propagande dans nos organes de presse; il y a une certaine "désacralisation" dans ce sens. Il y a eu un effort de coordination internationale. La presse doit rester le vecteur politique par excellence de l'activité générale du parti; c'est pour cela que nous devons approfondir les problèmes du rôle du journal dans l'effort politique du parti que nous avons essayé de dessiner dans ce rapport.

Nous ne devons pas oublier que le style de propagande de 1952 correspondait à un besoin très précis lui aussi, qui était de donner des réponses théoriques et politiques à une couche de militants qui avaient leur propre trajectoire historique. On peut rappeler ce que disent nos "Elements d'Orientation Marxiste" de 1946:

" Avant de convaincre un interlocuteur, il faut lui faire bien comprendre la position qu'on lui expose. La persuasion, la propagande, le prosélytisme viennent après". (Brochure No 4, page 7)(12).

Pourquoi ? Parce qu'il fallait donner des bases claires, nettes, pour le parti lui-même. Ensuite on pouvait développer une activité de propagande pour essayer de convaincre les autres.

Aujourd'hui nous nous trouvons dans cette situation : nous devons avec ces armes convaincre un mouvement social qui à priori n'est pas convaincu. Mais il serait faux de généraliser cette situation, à moins de croire que les traditions historiques se constituent non pas à la chaleur des luttes sociales mais grâce à un travail de simple propagande de re proposition théorique. La propagande est fonction

de la victoire, mais la victoire est aussi fonction de sa propre histoire.

Ici aussi nous devons regarder la réalité telle qu'elle est et non pas telle que nous voudrions qu'elle soit. Dans un des textes classiques de Lénine que nous citons souvent, il parle des 3 couches d'ouvriers auxquelles il faut s'adresser. Il faut d'abord s'adresser au parti lui-même puis s'adresser à une couche d'ouvriers influencée ou influençable par le parti, et puis il parle aussi d'une large couche d'ouvriers qui constitue la masse et qui devrait trouver aussi dans le journal des réponses à certains problèmes qui les préoccupent. Aujourd'hui nous devons toucher un peu plus de monde dans ce sens et dire que nous avons même à nous adresser, sous la forme adéquate, à des masses d'ouvriers réformistes et conservateurs pour apporter des réponses dont ils ont besoin.

Il faut s'interroger aussi sur l'influence grandissante de l'Eglise. Nous avons montré qu'elle occupe un vide, parce qu'elle a les moyens matériels. Mais n'importe qui avec des moyens matériels ne peut pas forcément l'occuper : il faut apporter des réponses, et la religion est une réponse, mystifiée certes, mais une réponse face à l'austérité, à l'insécurité... Là aussi nous devons apporter notre réponse parce que l'Eglise occupe un terrain qui est à nous. L'Eglise promet le paradis au ciel, nous sur la terre.

Disons tout de suite que l'erreur consiste à substituer à cet effort la répétition mécanique de nos textes classiques. C'est de la banalisation. C'est une erreur parce que la répétition mécanique ne part pas des conditions réelles et des contradictions sociales. L'erreur consiste à partir d'une re proposition théorique en soi, et plus ou moins bien faite. Le problème fondamental n'est pas là, il est d'une autre nature, celle des problèmes auxquels il faut répondre en partant des déterminations matérielles de la lutte de classes et des antagonismes sociaux. Reprenons l'exemple du Pérou avec des ouvriers agricoles. Un jour on reçoit une lettre avec un en-tête : fédération agricole de "XXX". Le plus petit village français c'est de l'aristocratie à côté. Dans cette lettre ils disaient : "On vous " écrit parce qu'on a acheté la revue, on a trouvé "la question agraire", on l'a lu aux paysans et ils ont voté pour qu'on entre en " rapport avec vous et demander du matériel". On répond donc à des problèmes réels. Il ne suffit pas d'avoir une bonne position programmatique générale, encore faut-il le dire en tant qu'organisation de lutte, quelles sont les médiations, les objectifs qu'ils peuvent fixer, quel rapport des classes peut s'établir dans les campagnes, en fonction d'une situation réelle qui n'est pas celle de l'Italie en 1920. Donc, il faut partir des déterminations matérielles, de la lutte des classes et des antagonismes sociaux pour apporter des

réponses. Il ne suffit pas de faire une re proposition théorique et programmatique comme celle sur la question agraire de Bordiga qui ne fait que donner un cadre théorique général. La preuve en est que nous avons le sentiment que celui qui dirige le groupe en a tiré des conclusions fausses.

Donc c'est dans la mesure où le journal remplit ce rôle qu'il devient un organisateur collectif, non seulement pour donner une cohésion interne à l'organe combattant qu'est le parti, mais pour organiser autour du parti et dans le parti les militants de la lutte des classes gagnés à notre cause.

En ce qui concerne la question de la propagande, il faut encore ajouter qu'elle ne se résume pas aux journaux et aux tracts. Les camarades disent que nous avons la "tractomanie", nous avons hésité ces dernières années, en ce qui concerne les réunions publiques, sans parler des choses qu'on ne fait pas comme les diapositives sonorisées, la radio ... Il existe aussi ce qu'on appelle la propagande par l'action. De ce point de vue on peut dire que la meilleure propagande pour la solution révolutionnaire en 19-20 c'était la révolution russe, c'était la meilleure action démonstrative que l'on pouvait faire. Le problème c'est que la révolution n'est pas la seule action démonstrative. Il y a les manifestations de rue et d'autres formes d'agitation, il n'y a pas de recettes. Cela dépend, bien entendu, des conditions objectives et subjectives du parti.

LE PROBLEME DE L'AGITATION ET DE L'ORGANISATION DES LUTTES

Notre action politique de parti vis-à-vis du mouvement social ne pose pas seulement le problème de la propagande, mais aussi de l'agitation et de l'organisation. Il s'agit de 2 problèmes spécifiques qui sont étroitement liés à notre programme, à notre propagande, à nos analyses des situations et qui constituent tout de même des aspects différents et différenciés de notre activité.

Le problème de l'activité et de l'organisation des luttes sociales est inséparable de nos tâches politiques. Ce n'est pas une invention actuelle, les thèses de Lyon les donnent comme 3e point en tant que tâches permanentes du parti de classe : lorsque nous agitons les besoins de l'organisation et de la mobilisation sur le terrain syndical ou sur celui de la lutte contre la guerre et lorsque nous prenons

ou appuyons même des initiatives et des tentatives minoritaires d'organisation (par exemple la manifestation contre la guerre lors de l'arrivée de Reagan en France ou même des initiatives sur la question palestinienne). Ce n'est pas que nous croyons que les petits embryons d'organisation qui peuvent naître aujourd'hui deviendront les organisations de masse qui demain conduiront de telles luttes à l'échelle générale. Ce n'est pas cela. De même lorsque nous prenons des initiatives dans le secteur syndical, en participant à de petits organismes, ce n'est pas en pensant que c'est cela qui va devenir l'embryon de l'organisation syndicale à l'échelle générale.

Aujourd'hui sur le terrain de l'organisation et de l'agitation nous nous fixons des buts modestes : acquérir une expérience militante de parti, étendre notre rayon d'influence et aider le mouvement de révolte sociale à faire des pas en avant, en tant qu'école de guerre de classe. On a dit que si ce n'est pas nous qui prenons ces initiatives, même prioritaires, mais non velléitaires, ce sont d'autres courants qui le feront, en canalisant des forces utiles et disponibles dans d'autres orientations et vers d'autres objectifs.

De ce point de vue nous devons nous fixer dans notre cercle d'influence, des objectifs à atteindre en fonction des situations, de nos forces et de notre influence. C'est un problème que nous avons devant nous. Nous devons savoir que notre rayon d'influence s'élargira surtout en raison de ce que nous serons capables de faire, bien entendu dans la continuité de notre pensée et de notre action historique.

Ni la continuité politique de notre propagande, ni notre capacité de prévision ne nous suffisent en elles-mêmes pour cristalliser une influence organisationnelle sur le mouvement social en général et politique en particulier. La continuité de propagande, la validité de nos positions historiques doivent être l'autre face de l'organisation de lutte. C'est cela qui cristallisera l'influence politique du parti et élargira son influence.

Ici on peut s'arrêter en prenant encore l'exemple du Pérou parce que cela a son importance. La prévision, l'analyse politique sont des choses que nous donnons dans notre presse internationale (et celle-ci donne une présentation du parti qui est énorme); nous avons une force politique indubitable qui est disproportionnée par rapport à nos capacités organisationnelles, ce qui fait que vis-à-vis des sympathisants, des contacts qui viennent vers nous il y a une disproportion évidente entre eux et nous. Ici, c'est très simple, mais ailleurs ? Nous ne pouvons pas montrer concrètement comment nous traduisons nos orientations politiques dans les faits. C'est un problème réel, parce qu'il y a une réaction, un facteur objectif qui devient un facteur subjectif, qui fait qu'on ne va pas nous croire sur parole.

C'est un problème réel car pourquoi nous croirait-on sur parole ?

Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous avez fait ? Quelle est votre capacité organisationnelle ? Quelle est votre capacité d'intervention ? Ici nous avons des éléments pour apprécier une organisation non seulement à travers ce qu'elle dit, mais aussi ce qu'elle fait. Ce n'est pas partout pareil. Nous ne pouvons pas demander à priori l'adhésion à un parti simplement parce qu'on adhère à des thèses générales.

En tous cas pour une agitation efficace et des initiatives organisationnelles appropriées nous avons à mettre toujours en relief les facteurs positifs ou négatifs qui agissent sur les situations, en favorisant ou en entravant la lutte pour des objectifs que nous pouvons avancer dans le mouvement social et pour nous-mêmes.

Si on ne montre pas très clairement les problèmes des facteurs positifs ou négatifs qui agissent, les limites de ces objectifs, on aboutit soit à la démoralisation ou la passivité si les objectifs sont disproportionnés et ne correspondent pas à la situation réelle, soit à l'écueil symétrique de l'activisme verbal.

Le premier aspect de la question, nous l'avons connu en 74 lorsque nous avons lancé la plate-forme d'orientation syndicale, sans accompagnement politique suffisant de la question; des camarades, des sections ont pris cela pour LA revendication à poser pratiquement automatiquement au mouvement social. L'agitation ne se résume pas à l'exhortation.

La mauvaise agitation résulte du sentiment aigu et justifié du besoin de la lutte pour des objectifs pressants des masses, mais est déliée des conditions matérielles. Donc pour éviter les dérapages activistes et les réactions indifférentistes, nous avons le problème de bien préciser le but de chacune de nos interventions et initiatives. Ici nous nous trouvons avec un problème que nous devons analyser, qui ne se posait pas tellement dans les périodes précédentes et qui est le suivant : pendant de nombreuses années, presque des décennies, le parti, le centre, avait l'habitude -et c'était juste de le faire- de mettre en garde le parti contre les illusions de résultats immédiats de notre activité, il n'y en avait pas et il ne pouvait pas y en avoir. Alors qu'en 51, dans les Thèses Caractéristiques, le parti a dit très précisément ce que l'on attendait de son travail dans cette période : on parlait d'un effort de travail théorique, d'un effort de propagande à faire dont l'instrument était le journal. Notre objectif était la formation de cadres.

Aujourd'hui le problème n'est plus de dire "on n'attend rien", mais de dire exactement ce que l'on attend des initiatives et de notre travail. Effectivement nous n'attendons pas des choses faramineuses. Par exemple, vis-à-vis d'un journal qu'on lance dans certains endroits on attend un certain résultat, peut-être pas un accroissement numérique du parti, mais aussi la formation de militants capables

de rédiger ce journal; ensuite ce sont les instruments, une orientation politique du parti sur lesquels on greffe le développement de l'organisation et bien entendu élargir notre cercle d'influence. Il faut préciser nos objectifs dans tous les domaines de notre activité aussi bien dans le domaine de la propagande, de l'organisation et de nos interventions dans les luttes sociales, pour éviter les dérapages dans un sens ou dans l'autre.

Du point de vue de l'agitation, nous avons souvent des difficultés pour bien distinguer différents plans de la question par rapport au mouvement social. Ce fut le cas pour la Pologne; nous avons le problème de différencier l'analyse objective de la situation et les prévisions par rapport à cette évolution; d'autre part il y a l'utilisation des éléments d'éducation du prolétariat international et du parti lui-même donnés par les situations; par exemple dans le cas de la Pologne, c'est la nature du régime des forces politiques, l'enseignement et les besoins de la lutte de classe, en montrant en particulier (c'est là un élément d'éducation du parti) quelle devrait être l'attitude et le comportement d'une avant-garde révolutionnaire dans de telles situations. Non pas pour faire de la politique-fiction, mais parce que les situations historiques, politiques, sociales telles qu'elles sont en Pologne se reproduiront ailleurs et le parti doit en tirer les enseignements pour lui et les masses.

Il y a un autre plan qui est le travail de la dénonciation, de l'agitation liées à ces événements qui ne doit pas être délié bien entendu de nos analyses et qui a lui aussi des aspects différenciés.

La bonne agitation et les bonnes initiatives d'organisation découlent de l'aptitude du parti à analyser les situations et à mesurer et à assurer la maîtrise de ses propres forces. Ce n'est pas toujours facile et on ne peut pas dire que cela a toujours été bien fait, loin de là. Mais il faut voir qu'ici les erreurs sont inévitables aussi bien dans l'appréciation de la situation, dans l'appréciation des forces que nous pouvons mobiliser, et même dans la maîtrise des forces du parti lui-même. La critique est aussi la bienvenue mais pas pour l'interdiction de l'agitation et de l'organisation des luttes sociales, au nom de la seule propagande. Nous avons besoin des contributions, des analyses des situations, des rapports de force et des besoins de l'organisation du mouvement social, par tout le parti.

La réunion générale de novembre 81(13) s'est largement arrêtée sur la question des luttes immédiates, donc ici nous ne toucherons que la multiplication des secteurs d'activité du parti.

Ces dernières années, et suivant les lignes de fractures sociales, nous avons commencé une activité dans les secteurs de la lutte concernant le logement, la répression, la révolte dans les quartiers ouvriers et parmi les chômeurs. En cela nous avons suivi les brèches

ouvertes par la situation pour aider le parti à se faire une expérience et pour aider le mouvement social à aller de l'avant, pour influencer les avant-gardes qui d'une façon ou d'une autre mènent une lutte contre les effets de l'exploitation et de l'oppression capitaliste.

Cette activité a été pour nous, aussi bien la base que la direction, une occasion pour rappeler les caractères multiformes des luttes qui concernent le prolétariat et souvent d'autres classes. C'est une occasion pour rappeler la physionomie multiple du prolétariat lui-même, y compris dans l'industrie. Ces brèches offrent des possibilités nouvelles pour pénétrer dans les grandes entreprises industrielles, même si on peut toucher le prolétariat ailleurs. Il faut rappeler que le Parti Communiste d'Italie, à la bonne époque, ne faisait pas que du travail dans les entreprises, il faisait du travail dans les clubs de foot, etc., c'est-à-dire là où il y avait une vie prolétarienne. Aujourd'hui, d'une façon générale, se pose le problème de développer une activité dans le prolétariat qui n'est pas seulement celui de l'entreprise. Nous ne construisons pas pour autant une théorie du prolétariat périphérique qui serait devenu le protagoniste par excellence de la révolution prolétarienne, soit dans la périphérie du système capitaliste international, soit dans les métropoles impérialistes. Nous savons que la force décisive de la révolution prolétarienne est le prolétariat industriel (ce qui ne veut pas dire que la révolution sera le résultat d'une lutte d'entreprise ou même des luttes des grandes entreprises). Et cela aussi bien dans la périphérie que dans les métropoles.

D'ailleurs, lorsqu'on parle du problème du prolétariat périphérique, il faut faire un peu attention. Nous avons parlé ces dernières années des grands centres capitalistes et de la périphérie. L'image n'est pas fautive en ce sens qu'elle met en évidence qu'il y a d'une part les grands monstres impérialistes et d'autre part tout le reste plus ou moins différencié du système capitaliste international. Mais dit ainsi, cela ne montre pas les aspects contradictoires de la périphérie : d'une part l'importance pour le système capitaliste international de ces pays non impérialistes et d'autre part les liens extrêmement étroits qui existent entre les pays périphériques et les métropoles impérialistes.

En 1920 il y avait les grandes métropoles et puis des aires qui attendaient la révolution bourgeoise, et même des pays qui n'allaient pas mener cette lutte nationale et coloniale, tels que les pays d'Amérique Latine, sauf certains cas plus ou moins particuliers, extrêmement arriérés, qui attendaient encore une véritable transformation bourgeoise.

Aujourd'hui cette périphérie non seulement s'est intégrée toujours plus au système capitaliste, mais elle a développé des structures

bourgeoises, et un énorme prolétariat. Dans la réunion générale sur les cycles(14) on avait dit que le prolétariat des soi-disants pays périphériques du système capitaliste est presque aussi importante que le prolétariat des métropoles capitalistes. Il faut donc relativiser la notion de périphérie bien qu'il y ait quelque chose de juste là-dedans. On ne peut pas mettre tous les pays sur le même plan du point de vue décisif de la révolution car celle-ci ne pourra vaincre que lorsque les grands monstres impérialistes tomberont; cette notion est aussi importante quand on pense à la transformation socialiste à réaliser dans les pays périphériques ... Cela étant dit, là aussi il faut se garder des clichés tout faits. Il faut se rappeler que dans les thèses de 51 lorsqu'on parle de la question nationale et coloniale on explique bien que les révoltes anti-coloniales et les révoltes d'Orient sont importantes non seulement par le fait qu'elles portaient des coups aux centres des métropoles, mais parce qu'elles donneront la possibilité de poser la revendication socialiste; or si on parle de poser la revendication socialiste, non seulement en terme politique, mais même en termes sociaux et économiques, cela implique des transformations sociales que la périphérie n'aura pas seulement à recevoir mais à apporter.

Le problème du prolétariat "périphérique" est très complexe. Dans certains pays les masses prolétariennes ne sont pas tellement des masses du prolétariat industriel mais, comme en Amérique Latine, c'est le prolétariat des bidonvilles. Ce qui pose d'ailleurs des problèmes d'organisation pour ces masses qui ne sont pas seulement un problème d'entreprise et d'usine. Le prolétariat devra se poser ce problème : la liaison de la lutte du prolétariat industriel avec la lutte du prolétariat, et ce qu'on appelle, par exemple au Chili, le cordon industriel ou même les cordons non industriels pour la révolution communiste.

Faisons tout de suite une parenthèse sur les problèmes du parti. Le parti ne se développe pas en fonction d'un travail dans une couche donnée de la population. Nous avons parlé des brèches idéologiques, sociales, politiques de la société bourgeoise or ces brèches là s'ouvrent dans toute la société bourgeoise, c'est une des affirmations de Lénine qui explique que le rôle des communistes est d'aller vers toutes les classes. Le problème c'est de déterminer ce qu'on en attend et ce que l'on pense y faire; le développement du parti, et la conquête de forces militantes n'est pas une simple question du prolétariat. Il y a une différence entre les facteurs de développement de la révolution et du développement du parti lui-même. Dans un texte formidable, la Gauche Italienne explique que le parti communiste n'est pas un parti ouvrieriste dans ce sens là, mais le parti de la révolution communiste(15).

Nous allons prendre le cas de l'Espagne pour montrer que c'est au parti d'intégrer toutes les capacités des militants que l'on peut gagner à la cause de la révolution prolétarienne. Nous avons eu l'occasion en Espagne de nous implanter directement dans le prolétariat. Tous nos militants en Espagne sont des ouvriers, ce qui est un facteur formidable. On y a suivi une évolution tout à fait différente de celle de la France où on partait d'un milieu qui n'était pas ouvrier sauf l'émigration italienne. On s'est implanté en Espagne à travers une immigration ouvrière, et on s'est développé avec des ouvriers, ce qui nous a permis tout de suite de faire un travail dans la classe ouvrière; mais cela pose d'autres types de problèmes parce qu'une organisation se constitue aussi sur d'autres terrains. Un des problèmes du parti communiste d'Italie pendant les années 20 était précisément cela. Cela posait des problèmes comme se donner des cadres organisatifs, la possibilité de rédiger un journal ...

Nous savons que c'est la lutte dans les métropoles qui tranchera le noeud gordien de la contre-révolution mondiale. Mais cette affirmation n'a rien à voir avec une espèce d'eurocentrisme, une théorie d'un prolétariat aristocratique, car nous attendons de la lutte du prolétariat de la périphérie non seulement des coups de boutoirs contre l'ordre établi, mais aussi un apport positif dans la lutte révolutionnaire consciemment communiste contre la société bourgeoise grâce à la confluence de leurs luttes avec celles du parti.

La révolution prolétarienne peut commencer n'importe où, mais elle ne peut provoquer la mort de la société bourgeoise que si elle arrive aux centres vitaux du système capitaliste international.

Nous n'élaborons donc pas une théorie du prolétariat périphérique, mais il serait absurde de tourner le dos au secteur "périphérique" du prolétariat international ou national dont on a vu qu'il n'est pas si périphérique que cela et même dans les secteurs de contact entre le prolétariat et les autres classes : jeunes, femmes ... car là aussi mûrissent les conditions d'une lutte d'une plus grande portée.

Il ne s'agit pas simplement de ne pas tourner le dos, car cette voie de la lutte sociale, c'est la voie de la lutte révolutionnaire tracée par l'histoire elle-même. Les brèches qui s'ouvrent sont dégagées par la société bourgeoise elle-même. Abandonner les aires périphériques du prolétariat serait les abandonner à la contre-révolution car elles ont besoin de notre apport. C'est une énorme responsabilité pour le parti à l'échelle internationale et même à l'échelle nationale.

Mais il ne suffit pas de dire cela. Si nous montrons l'importance énorme du travail dans le prolétariat des périphéries, il faut aussi montrer l'importance du travail dans le prolétariat des centres du capitalisme international. Pourquoi ? Parce que nous avons à éviter

que le fossé terrible qui existait lors de la vague révolutionnaire des années 17-20 puisse se reproduire dans le futur.

Nous avons vu en 17-20 un prolétariat de la périphérie (Russie) réussir la révolution prolétarienne, la tragédie de cette époque c'est que le prolétariat des métropoles n'était pas prêt, parce que manquaient les conditions subjectives. C'est à nous de les préparer et pour réussir l'extension de la révolution à l'échelle internationale et pour ne pas livrer à lui-même le prolétariat de la périphérie.

Il faut ajouter encore que cette situation n'est pas nouvelle; c'était le cas en 1920, c'était le cas aussi en 1848-1850. A cette époque, c'était la première fois où le prolétariat participait à une vague révolutionnaire. Cette vague est partie de la périphérie. Il y a eu février et juin 48 en France qui était la périphérie par rapport au centre qu'était l'Angleterre. On peut même dire que les pays de la périphérie (comme l'Allemagne) étaient plus arriérés que les pays périphériques actuels parce qu'existait le problème de la révolution bourgeoise en Allemagne.

Nous avons actuellement la question de la jeunesse qui a été traitée lors de la RG de novembre 81; il faut avancer dans ce sens-là, recueillir notre expérience et il faudra même prévoir une réunion de travail sur ce sujet.

A propos de la lutte contre la répression, les résultats seront donnés prochainement.

Le travail parmi les chômeurs a été l'objet d'une réunion internationale dont les résultats seront donnés. Il faut ajouter que la question des chômeurs est un secteur qui peut devenir d'une énorme importance pour la lutte prolétarienne et la révolution elle-même. Dans le projet de thèses de la Gauche en 22 cela était dit et demain c'est quelque chose qui peut se reproduire. Nous devons impliquer beaucoup plus les sections et les camarades dans la préparation de cette réunion pour synthétiser tous les efforts de l'organisation. Pour les chômeurs nous devons aussi rappeler que dans le premier après-guerre le mouvement des chômeurs était fondamental pour le mouvement ouvrier non seulement par la force qu'ils apportent au mouvement révolutionnaire mais aussi parce que c'est une couche sociale qui était susceptible d'être capturée par les forces réactionnaires. Tout le mouvement fasciste, nazi, s'est appuyé sur ces couches qui avaient été abandonnées par le parti révolutionnaire.

LE PROBLEME DE L'ANALYSE DE LA SITUATION

L'analyse de la situation et de nos forces (qui est un des éléments de la situation) est une exigence pour pouvoir fixer au parti des

objectifs et des plans d'action. Mais c'est aussi nécessaire pour pouvoir tirer de l'action du parti les bilans de notre activité.

Aujourd'hui notre activité de parti est trop spontanée, livrée à elle-même, pour pouvoir la conduire d'une façon claire et systématique. Nous avons à étudier concrètement comment a lieu la reprise des luttes sociales dans le monde entier et dans des différents pays et quels doivent être les liens entre le développement de situation et le développement de l'action du parti pour pouvoir exercer son influence politique. C'est un problème très difficile. Nous l'avons vu dans la question de la Pologne, on le voit dans la question de la Palestine, on a analysé le problème des Malouines, des rapports entre les USA et l'Europe. Il s'agit d'analyses générales. Il faudra analyser de façon plus précise l'évolution possible de la situation internationale, le cours de l'impérialisme.

Dans ce cadre général qui est donné par le développement de la situation internationale, nous avons le problème de faire des analyses plus précises pour éclairer les objectifs de notre action pratique dans les différents secteurs de notre activité. Il s'agit évidemment d'une tâche politique car elle nous permet de dépasser une certaine spontanéité, sinon parfois un empirisme dans le développement du parti. Il est clair que nous n'avons pas à nous attendre à des miracles, parce que faire des analyses est un art qu'il nous reste à acquérir, auquel nous arrivons par des approximations successives y compris parce que pouvoir faire une analyse de situation très précise dépend des tendances sociales, politiques, économiques manifestes. Quand on discutait avec des camarades, on arrivait à des situations qui semblent absurdes : il est plus facile d'analyser la situation politique au Pérou depuis Paris que d'étudier l'évolution de la situation en France. Et pourquoi ? Parce que dans certains endroits les tendances politiques, sociales et économiques sont très manifestes, il s'agit de constater une courbe qui saute aux yeux (bien que cela soit autre chose de faire des analyses très précises), alors que dans les pays où les tendances sont plus floues, l'analyse est plus difficile. Il faut des moyens d'information, d'appréciation ... que nous n'avons pas toujours. C'est pour cela d'ailleurs que la pénétration du parti dans les différents secteurs de la société et pas seulement dans le prolétariat est un facteur de l'analyse.

De toute façon nous devons dépasser une vision un peu "plate" de notre activité, qui se résume à "on fait ce que l'on a toujours fait, on commence à travailler à une heure donnée, on sort une revue ou un journal, que l'on va publier ...". Ce n'est pas de cette manière là que l'on peut satisfaire les exigences et les objectifs qu'on se fixe pour le développement du parti en fonction des situations.

Il y a certains dangers d'impatience et d'impressionnisme dans

l'analyse des situations qui sont dus en partie aux décalages entre les exigences ressenties et des difficultés d'analyses. Mais un antidote, un des moyens pour surmonter cette faiblesse est l'organisation centralisée du parti qui doit jouer un rôle essentiel en tant que facteur et produit de la lutte de classe, pour éviter ce danger. Nous avons déjà à recueillir l'expérience politique et sociale du parti lui-même, ne serait-ce que pour affiner les analyses des situations.

Abordons maintenant les problèmes d'organisation dans le parti. Nous devons dire que les tiraillements organisationnels dérivent des problèmes d'adaptation du parti aux exigences pressantes de la situation qui se répercutent dans le parti lui-même.

Internationalement nous devons transmettre un faisceau de stimulations toujours plus complexes qui résultent de la situation internationale et de notre propre action de parti. En essayant de donner notre rapport théorique et politique dans de nouvelles aires, nous entrons en contact avec les nouveaux éléments, nous formons de nouvelles sections. Il y a là 2 problèmes différents : entrer en contact avec de nouveaux éléments et former de nouvelles sections.

Former de nouvelles sections c'est très difficile à faire. Ici en France, constituer une nouvelle section exige un effort organisationnel non négligeable. D'abord il y a le cas où le nouveau militant s'intègre dans un travail existant, avec l'expérience politique, théorique du parti. Mais lorsque ce n'est pas le cas, ce n'est pas simple de faire travailler des éléments qui viennent vers nous uniquement parce qu'ils sont convaincus que nos positions sont justes. Le simple fait de tenir une réunion de section n'est pas simple, pour ceux qui ne l'ont jamais fait. Il y a des bases politiques, organisationnelles, il faut savoir répondre aux exigences du travail extérieur et du parti. Cela ne vient pas tout seul. C'est tellement vrai que roder une section peut nous prendre des années, en France comme à l'échelle internationale.

C'est un problème organisationnel : nous avons besoin de cadres de l'organisation, nous avons besoin d'un appareil international de parti qui soit capable d'utiliser les forces pour son développement international.

Nous essayons de développer une activité générale là où nous avons une vieille implantation, sur le terrain de la propagande, l'agitation et de la participation dans les luttes et nous recevons des sections des demandes pressantes de directives effectives pour leurs activités. Ce problème de direction nous ne l'avons pas il y a 20 ans, aujourd'hui nous l'avons parce que l'activité extérieure du parti le pose. Plus étoffée devient la gamme de nos activités et notre implantation géographique et plus pressantes deviennent les exigences des secteurs

organisationnels, administratifs et logistiques. Mais il faut dire très clairement que notre activité, qui s'est développée de façon exponentielle depuis 74, avait et a encore comme base une organisation structurée en fonction d'un travail de publication et de propagande programmatique et théorique avec une centralisation qui répondait aux besoins d'une direction idéologique du parti. A l'époque, il y avait des sections qui travaillaient autour des RG, de la presse du parti, parfois il y avait une petite activité externe, c'était relativement simple de diriger l'organisation. Le problème c'est que dans la mesure où le parti commence à marcher, à étoffer ses activités, cette centralisation ne suffit pas.

Nous avons à surmonter collectivement une **certaine vision fautive de l'organisation comme étant un résultat spontané de la propagande générale et de notre participation aux luttes immédiates**. Dans cette vision, nous n'aurions qu'à faire de la propagande et participer aux luttes immédiates et l'organisation s'en suivra. Or ceci est absolument faux.

Nous n'avons pas à interpréter de façon mécanique la phrase de Lénine sur le rôle d'organisateur collectif du journal. Le journal est effectivement un organisateur collectif, mais dans quel sens ? Dans le sens d'une part qu'il recueille et permet de recueillir vers le parti les forces qui se trouvent sur ses positions programmatiques, politiques ... et d'autre part qu'il maintient la cohésion politique de l'organisation et la dirige. Cela a aussi des aspects contradictoires, que mettait en lumière Lénine, en ce sens que l'activité d'édition et de distribution exigeait aussi une certaine organisation. Mais l'accent ne peut pas être mis là-dessus aujourd'hui.

Il y a le danger de concevoir la lutte comme une lutte idéologique, c'est-à-dire comme une question de propagande et non pas comme une lutte matérielle qui a aussi son expression dans le domaine des idées et de la lutte idéologique. Le travail d'organisation est un des aspects non secondaire de l'action du parti. C'est tellement vrai que les thèses de Lyon les placent à la 2e place des tâches permanentes de l'organisation ...

On parle de la défense de la doctrine, des principes, de la lutte politique de façon générale, des tâches organisationnelles (assurer la continuité et l'efficacité de l'organisation et la participation aux luttes sociales); lorsque nous avons lu tout cela dans les années 60-70, nous disions : "c'est vrai", mais nous n'avons pas donné une forme organisationnelle adéquate, car on ne pouvait pas le faire, cela aurait été du volontarisme organisationnel.

Aujourd'hui se pose le problème de l'organisation, non pas parce qu'on a des lubies organisationnelles, mais parce que la réalité nous montre sa nécessité, parce que la société bourgeoise nous donne des

coups tous les jours; les militants révolutionnaires viendront vers nous parce que nous saurons leur fournir de l'aide sur tous les terrains; sur le terrain de la théorie, de la propagande, de l'aide matérielle et organisationnelle. Ici aussi on peut donner l'exemple de l'Amérique Latine. Comment peut-on gagner des éléments qui n'ont pas encore confiance en nous ? Il faut exiger du parti déjà un travail qui ne soit pas seulement un travail de propagande générale ... mais il faut leur montrer qu'ils pourraient trouver dans le parti une organisation dans laquelle ils pourront s'appuyer effectivement. Bien entendu tout cela exige une organisation adaptée.

Aujourd'hui l'organisation constitue un des blocages essentiels de notre travail de parti (problème de centralisation aussi bien nationale qu'internationale, problème de l'extension internationale du parti).

Nous ne sommes même pas à la hauteur du seul travail de propagande. Par exemple, internationalement nous n'avons pas donné de directives internationales pour homogénéiser le travail de propagande sur la Palestine. Il en est de même pour la guerre, les camarades italiens sont en train de préparer actuellement des textes là-dessus(16).

Aujourd'hui notre organisation est largement inadaptée pour une centralisation et une direction effective; une direction qui ne se borne pas à discuter, à convaincre et à conseiller, mais une direction qui donne une direction politique pour le parti aussi bien dans le domaine de la propagande et l'agitation, des interventions immédiates, la maîtrise de nos propres forces, la fourniture de moyens logistiques et de sécurité à l'ensemble du parti. Aujourd'hui notre organisation est largement inadaptée pour le développement international. Nous avons besoin déjà d'un appareil international disposant de cadres et de moyens matériels, financiers, pour capitaliser les fruits de notre propagande vers de nouvelles aires.

Il y a un danger très réel que nous soyons confondus, internationalement, à l'égard des nouvelles aires, comme une espèce de grand trust international marxiste, c'est-à-dire une équipe de grands penseurs marxistes avec siège en Europe, qui distribuent leur lumière dans le monde entier. C'est un danger véritable; il y a des groupes en Algérie, autour de notre presse, et qui ne prennent pas contact avec nous. Nous avons des contacts en Amérique Latine que nous connaissons, qui se réunissent régulièrement autour de notre presse. Lorsqu'on va les voir, ils sont disposés à faire tout ce que l'on veut avec nous, mais concrètement, lorsque les camarades repartent, on n'a plus aucune nouvelle. Et ce sont des groupes d'ouvriers qui régulièrement travaillent sur notre presse. Il y a des militants ouvriers sous des courants maoïstes, des ouvriers agricoles qui sont entièrement sur nos positions.

L'organisation est aussi inadaptée par la centralisation internationale. Nous avons à surmonter le passif parce qu'il n'y a pas que le passif aujourd'hui. Nous devons montrer surtout les côtés passifs d'un développement spontané et anarchique du parti et affronter collectivement et homogénéiser politiquement notre activité et l'ensemble d'un travail collectif.

Seule une volonté politique internationale du parti pourra contre-carrer les tendances historiques et presque mécaniques vers le **localisme** et le **fédéralisme** à l'échelle internationale. L'organisation centralisée est la base matérielle en tant que condition nécessaire bien que non suffisante de "l'organicité" de notre centralisme. Pourquoi ? Parce que, tout simplement, pour homogénéiser le parti il faut la centralisation. Notre "organicité" ne résulte pas simplement d'une adhésion collective à un programme, à des principes. Il faut homogénéiser l'activité du parti sur des bases théoriques, programmatiques, politiques, tactiques communes, parce que la réalité elle-même pose 1000 problèmes vis-à-vis desquels nous devons avoir des réponses homogènes bien que différenciées. Cela suppose la possibilité de faire des bilans positifs ou négatifs de notre activité.

Ces difficultés ne peuvent pas être surmontées par la seule direction idéologique : les journaux, les circulaires, et les analyses générales de la situation ne peuvent être suffisantes pour la direction effective de l'action du parti. Nous devons nous poser les problèmes d'une action centrale pour surmonter les difficultés actuelles. Les rapports d'activité sont fondamentaux, mais sont insuffisants. Les renforcements des organes centraux passent aussi par la mise sur pied de ce réseau d'agents dont parle Lénine dans "Lettre à un camarade" qui relie le centre à toute la périphérie. Cela existait dans le parti bolchévique et cela existait dans l'IC. En Allemagne, on les appelait les Tartares qui venaient de la Russie pour CONTROLER (le PCA voyait cela comme un contrôle autoritaire). Le problème est beaucoup plus complexe, ce n'est pas pour surveiller, voir ce que disent les camarades. Toute organisation centralisée sait que la correspondance ne suffit pas. Suivre l'activité, pouvoir en tirer les leçons, pouvoir assurer une direction effective suppose des forces qui s'occupent de cela et le parti en a besoin.

Il va de soi qu'une telle organisation avec des tâches toujours plus complexes et différenciées, ne peut pas être basée sur l'amateurisme organisationnel; elle exige que les piliers organisationnels du parti soient fondés sur le professionnalisme et la professionnalisation des cadres politiques et organisationnels du parti. Ce ne sont pas des lubies organisationnelles, c'est une condition pour pouvoir intégrer, utiliser toutes les forces du parti, celles à temps plein, et celles à temps partiel. On ne peut pas demander les mêmes efforts du point

de vue du temps, à tous les camarades, c'est impossible. Mais la possibilité que ce temps limité soit bien utilisé pour l'ensemble de l'organisation suppose déjà un préalable organisatif qui est la professionnalisation et le professionnalisme des piliers du parti.

Nous avons un très grand retard sur ce terrain, tant à l'échelle internationale, qu'à l'échelle nationale. En Italie en particulier, le retard de la centralisation politique et organisationnelle va jusqu'à empêcher que les sections italiennes donnent une contribution significative au travail international. C'est une situation anormale, d'autant plus que les sections italiennes sont relativement plus anciennes qu'en France, qu'il y a une continuité théorique, politique du parti énorme; pourtant les faiblesses de la centralisation font que le parti international peut à peine utiliser ces forces pour son développement international. En particulier, par exemple, les bilans d'activité des sections italiennes décèlent des trésors d'expérience dans le travail, en particulier syndical; or, ces apports non pas d'un point de vue général, mais concret, sont à peine capitalisés par le parti et il en résulte une faiblesse de centralisation.

Il y a un manque de cadres pour le travail international, ce qui est tout à fait anormal, d'autant plus qu'il s'agit de sections de vieilles implantations et il manque aussi un travail ad hoc pour les différentes aires. On peut dire qu'un petit effort a été fait, aux USA on a commencé à faire un travail, mais il reste beaucoup à faire. Et nous attendons toujours des propositions de travail.

Dans le domaine de la sécurité, notre retard est énorme, il n'y a pas d'homogénéité sur ce problème; nous devons mettre sur pied une façon de poser le problème et des directives centrales et différenciées sur cette question. Le problème de sécurité se pose non seulement dans les pays de la périphérie où la question est un obstacle énorme pour le parti, mais même ici en Europe pour la situation actuelle et pour préparer la situation future.

Il nous faut tirer de notre passé immédiat, sur le terrain de l'organisation, la leçon qu'il ne suffit pas de faire face à nos tâches organisationnelles immédiates, parce que c'est dans une période donnée qu'il faut préparer le futur. Nous devons dire que nous n'avons pas préparé des cadres politiques et organisationnels. Nous n'avons pas donné des responsabilités à des camarades qui ont démontré pourtant certaines capacités dans le milieu dans lequel ils travaillaient; nous avons des énormes retards pour nous mettre aux tâches actuelles et préparer le futur. Cela relève surtout de la volonté politique de la direction qui doit jouer un rôle déterminant.

LE BUREAU CENTRAL INTERNATIONAL

Le besoin d'un BCI s'est dégagé de tout le travail antérieur de l'organisation. Il ne s'agit pas de dire "chaque section nationale" allait de son côté". Le problème n'est pas là. La question est beaucoup plus complexe. On peut dire que, historiquement, on a réussi une centralisation internationale puissante, **en tant que direction idéologique**. Il faut le dire aussi pour montrer les limites de la situation, vers les années 72-74 après la crise "florentine". A cette époque il y avait un lien très étroit entre les aires et les pays où il y avait une implantation de parti. Depuis lors, l'activité s'est développée avec un centre unique. Il y a l'Allemagne qui a commencé à développer un travail avec de nouvelles forces, avec un lien direct avec l'Italie. Il y a eu un début de travail vers l'Amérique Latine qui avait un lien direct avec l'Italie. Il y avait un début de travail plus tard avec l'Espagne qui avait un lien direct avec l'Italie. Il y a le Maghreb, avec un lien direct avec la France, le travail vers la Turquie avec un lien direct avec l'Allemagne. Au fur et à mesure que l'organisation se développait, de nouvelles tâches se remplissaient, de nouveaux secteurs se développaient et on s'est trouvé avec une direction éclatée, mais pas autonome. Il y a quelques années nous en avons tiré les conséquences, nous avons mis tous les camarades ensemble afin qu'ils discutent du problème et travaillent. Quels ont été les pas faits dans ce sens? Les premiers pas ont été des réunions (2 à 3 fois par an) pour discuter les questions du parti; on s'habituaient à discuter ensemble de tous les problèmes de l'organisation. Ce n'est pas suffisant, car il ne suffit pas pour diriger centralement une organisation internationale de se réunir de temps en temps, mais il faut se donner les moyens de suivre l'activité générale, pour donner aux camarades une orientation, de faire des analyses générales ...

Actuellement, quelle est la situation? Profitant de la concentration, d'un certain nombre de camarades du BCI, on se réunit régulièrement jusqu'ici tous les 15 jours, pour discuter des affaires courantes et urgentes. Maintenant on a décidé de faire 2 réunions par semaine. C'est cet effort de travail qui a rendu possible la préparation de cette RG.

Ce travail est insuffisant dans la mesure où les camarades manquent de disponibilité pour suivre le travail international, et d'autre part il y a des inerties dans les sections nationales. Ce ne sont pas des inerties politiques mais mécaniques: le problème est que les responsables nationaux sont des camarades qui appartiennent aussi

au BCI. Le manque de centralisation dans les différents secteurs nationaux fait qu'ils sont portés vers des tâches strictement nationales. Si on laisse l'inertie jouer, les forces centrifuges travaillent contre la centralisation.

Nous n'attendons pas des miracles à court terme. Le renforcement du BCI passe par le travail des organes nationaux en fonction des exigences internationales de l'organisation d'une part, et il passe aussi par le renforcement d'un secrétariat international pour aider à rompre les inerties localistes, la routine et la spontanéité dont nous venons de parler et pour mettre le BCI en condition de fonctionner, de diriger et de capitaliser les expériences des différents secteurs de l'organisation internationale.

Le manque de circulation de l'information dans le parti est un problème réel. Il y a quelques années les choses étaient simples : on faisait des RG, on bavardait, les camarades étaient, grosso modo, au courant des nouvelles de l'organisation.

Aujourd'hui il serait impossible de se conduire ainsi, d'autant plus que l'important n'est pas d'être au courant de ce que l'on fait ici ou là, mais de connaître les leçons que l'on tire d'une activité de parti, même locale. On peut donner un exemple pour montrer que la circulation dans le parti se fait mal. Après la réunion du BCI, en février 82, on a demandé aux différentes sections nationales des bilans d'activité. Jusqu'à présent, le BCI n'a rien reçu. Il faut dire cependant qu'il y a une volonté pour dépasser cela et il faut rappeler les camarades à leur responsabilité de sections nationales.

Nous devons étoffer les centres nationaux parce que si les camarades qui remplissent des fonctions centrales au niveau national sont absorbés par des questions nationales, effectivement ils ne pourront pas donner leur apport au travail international.

Nous avons besoin aussi d'un appareil, ne fût-ce au minimum qu'un secrétariat international. Quels sont les pas concrets à faire à ce niveau ? On peut étoffer et rendre plus périodiques les rapports d'activité des différentes sections nationales, faire des réunions beaucoup plus fréquentes du BCI, étoffer le secrétariat. Tout cela pour aller vers la discussion, non seulement de l'activité déjà faite et des questions courantes, mais de l'analyse des situations, des plans d'activité des sections nationales, et donc de la direction effective du parti. Ce rapport est lui-même le fruit d'un travail collectif.

En ce qui concerne le malaise, il est plus correct de parler des malaises dans le parti. Nous considérons que dans ces malaises actuels s'entrecroisent des questions politiques fort différentes. D'une part le fossé qui existe entre les exigences ressenties internationalement dans les différents secteurs de notre activité et les difficul-

tés du parti pour y faire face; il y a des réactions dans le parti contre les pas mal assurés ou les erreurs commises sur la voie pour surmonter les difficultés rencontrées sur le terrain de la propagande et de l'agitation, à cause des erreurs de direction, à cause de l'insuffisance des analyses de la situation. Les erreurs dans le parti ou les pas mal assurés suscitent des réactions et c'est un facteur de malaise. Mais il ne faut pas tirer prétexte des faux pas, pour tirer le parti en arrière et fuir les responsabilités qui nous reviennent. Les difficultés pour faire face aux tâches déjà actuelles ne peuvent que susciter des interrogations dans le parti.

Un autre facteur du malaise actuel découle des divergences non explicitées sur l'analyse de la reprise internationale, et des tâches politiques du parti qui en résultent et que nous avons essayé de préciser dans le rapport.

Il y a un autre facteur du malaise qui suit la scission d'avec Turin et Ivrea (sections ouvrières) en 1981(17).

LES PROBLEMES DE DIRECTION DANS LE PARTI

De tout ce long rapport se dégage le besoin toujours plus pressant d'une direction de parti qui doit remplir non seulement le rôle essentiel de direction idéologique mais qui élargit son champ pour assurer une direction politique au sens large de l'organisation. Nous ne devons pas tout concevoir à travers le journal, à travers la propagande; c'est la direction qui doit déterminer les occasions et les sujets politiques de notre intervention; c'est à elle de tester les possibilités externes ou internes pour introduire notre levier dans la lutte des classes, de faire le point des situations historiques, politiques, et tirer les conséquences pour l'action du parti. C'est quelque chose que nous faisons aujourd'hui de façon trop anarchique, spontanée et livrée à elle-même. C'est dans la mesure où la direction pourra préparer le parti à temps utile, en lui montrant les exigences et l'urgence de nos tâches, l'actualité de notre politique, de nos orientations et de nos initiatives, les liens dialectiques qui existent entre notre action présente et l'ensemble de nos positions programmatiques et de notre trajectoire politique, que l'on pourra réduire au maximum les crises et les malaises.

Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra surmonter "l'exhortationnisme", qui n'est que l'autre face de la désarticulation organisationnelle et

politique dans le parti, où la direction sent les besoins mais où le parti est dans l'incapacité collective de les assumer.

Aujourd'hui la direction se heurte, comme le parti lui-même, à de véritables goulots d'étranglement à tous les niveaux : théoriques, politiques et organisatifs, de la propagande et de la participation aux luttes, de notre extension, de l'analyse des situations. Comment allons-nous les aborder ? Il faut, comme le dit Lénine en 1903, les aborder par tous les côtés à la fois, en évaluant le poids et l'importance des différentes questions et paramètres dans le travail général du parti; nous nous trouvons, aujourd'hui, face au problème de distribuer nos forces et nos moyens en sachant que "mieux vaut moins mais mieux". Dans tous les domaines nous avons à faire un travail solide: théorique, politique, de participation aux luttes et organisatif. Il faut faire des choix, et évaluer l'importance des différents secteurs et terrains d'activité du parti. Il faut ajouter que le parti a des réserves de forces qu'il faut tester et utiliser en distribuant les responsabilités centralisées à tous les niveaux. Mais pour cela il faut déjà étoffer les organes centraux et les rendre capables de suivre l'activité de l'organisation dans son ensemble. Il faut ajouter encore qu'il ne faut pas penser seulement à la base et la direction comme si le problème se posait entre la base et la direction. Le parti a besoin d'une structuration organisationnelle et politique, il a besoin de chaînons intermédiaires.

Il serait démagogique de dire au parti : il suffit de vouloir pour surmonter à court terme tous les problèmes abordés dans ce rapport. Il serait démagogique de dire au parti : "du jour au lendemain "notre propagande sera tout à fait adaptée à la situation actuelle", parce qu'il faut répondre aussi à d'autres exigences. Il serait démagogique de dire que dans l'analyse des situations aussi il suffit de vouloir pour pouvoir. Sur la base des analyses et orientations politiques claires, il s'agit pour nous de fixer des objectifs modestes et réalistes, et travailler en fonction de ces objectifs en impliquant tout le parti. Cela permettra de tirer régulièrement et collectivement des bilans de notre propre activité, en fonction des objectifs choisis, dans tous les domaines de notre activité et dans les différentes aires.

Nous avons besoin de directives différenciées suivant les situations, alors que l'activité générale du parti était faite jusqu'ici au moyen de circulaires. Les circulaires centrales doivent donner

des analyses internationales des situations et des orientations générales, que les différentes sections doivent préciser dans leurs aspects contingents. Pour la Pologne, il y a eu des protestations parce qu'il n'y a pas eu de tract central du parti, mais cela aurait été une erreur. Les camarades italiens expliquaient très bien que les problèmes politiques importants en Italie, dans cette question, portent sur l'Eglise alors qu'en France, l'Eglise n'a pas cette même force et importance. En France un des problèmes centraux de cette campagne, à l'époque, était le problème d'une mobilisation idéologique pour la guerre.

Le parti sera patient vis-à-vis de son retard s'il sait que la direction du parti reconnaît clairement et franchement tous les problèmes qui se posent à lui pour être déjà à la hauteur des exigences actuelles qui naissent de notre propre activité, même s'il ne peut pas donner des réponses adéquates tout de suite. Le parti saura attendre sans impatience s'il reconnaît une volonté politique pour surmonter tous les obstacles de la routine et pour faire les pas en avant qui sont possibles dans cette direction, sans triomphalisme et sans auto-satisfaction mais aussi sans acte irréaliste.

Ces questions sont surtout du ressort de la direction, mais aussi de tout le parti. La direction a besoin d'être épaulée par toute l'organisation dans ses efforts de centralisation. La base du parti a aussi la responsabilité de la discipline malgré les divergences qui peuvent exister dans le parti. Nous devons vivre avec des divergences qui ne sont pas des divergences théoriques, ni programmatiques mais des divergences d'analyse et d'implications tactiques. Parce que ce n'est que dans la mesure où existe une application disciplinée, des directives centrales que l'on pourra tirer collectivement des bilans positifs ou négatifs de ces mêmes analyses et orientations qui sont à la base des directives. "L'organicité" de notre centralisme ne se fonde pas sur l'acceptation "à la carte" de la discipline. Ce n'est pas parce que nous sommes tous des militants qui revendiquent le programme communiste que l'organicité est automatique. Celle-ci nécessite l'homogénéité sur la base de bilans collectifs de l'activité du parti lui-même.

C'est là quelque chose qui concerne tout le parti. La question se complique encore dès que nous commençons une activité politique dans de nouvelles aires. Nous avons parlé, tout à l'heure, du fait qu'il y a une différence importante dans la situation des pays comme

la France ou l'Italie où le parti a déjà une continuité de travail et avec des pays comme ceux d'Amérique Latine, le Maghreb, l'Espagne ou le Moyen-Orient lorsqu'au départ il n'y a pas de continuité politique et où l'on rencontre des problèmes auxquels le parti ne pouvait pas être confronté.

Il manque par définition une tradition et une continuité politique. Mais cela n'excuse pas le manque de discipline. A notre avis cela exige comme antidote nécessaire un suivi central plus étroit dans les nouveaux champs d'activité. Ce suivi central signifie que, dans les nouvelles aires sont jetées les bases de la continuité, et que c'est au parti de prendre forme.

(1) Il s'agit ici de la crise interne qui déboucha ensuite sur la scission de la plus grande partie des camarades des sections de Florence et de la Toscane; les divergences portaient sur la question syndicale, sur la question de l'organisation interne du parti et, en définitive, sur la conception générale du parti et sur l'application de son programme. Comme les représentants les plus cohérents de cette scission étaient membres de la section de Florence (où était alors située la rédaction de la feuille syndicale du parti "Il sindacato rosso"), cette crise fut dite "crise florentine".

(2) Il s'agit de la crise à travers de laquelle le regroupement politique organisé à la fin de la seconde guerre mondiale et avec le retour d'exil de nombreux militants de la gauche "italienne", qui s'appelaient "Partito Comunista Internazionalista" se divise en deux organisations différentes : une se regroupe autour du vieil organe du parti "Battaglia Comunista", l'autre, dont nous nous revendiquons, s'organise autour du nouveau journal "Programma Comunista".

(3) En vérité, "la première fois" où le parti ose une prévision de ce genre date de 1955, dans la partie finale de l'étude "La Russie dans l'histoire mondiale, dans la Grande Révolution et dans la société contemporaine" (cf "Il Programma Comunista No 16, 9-23/9/55) où on commente la phrase fameuse de Trotsky en 1926 sur la limite des "50 ans" pendant lesquels le pouvoir révolutionnaire en Russie, perdu en raison de la victoire de la contre-révolution, pouvait être reconquis. Le texte dit : "Dans l'exposition résumée ici, le rapporteur a développé ce fait, en illustrant le point difficile de la prévision historique. Il osa dire que la troisième vague contre-

" révolutionnaire était alors correctement prévue, que trente années " sont passées depuis ce débat, et que plusieurs de nos conclusions, " que peut-être beaucoup estiment qu'il ne faut pas les risquer, " se concentrent sur la date de 1975 pour une troisième guerre universelle et pour un nouveau cours révolutionnaire prolétarien. Cela " concorde avec le long demi-siècle du discours de Trotsky".

Cette étude a été reprise dans le volume "Struttura economica e sociale della Russia d'oggi", qui constitue un véritable bilan historique et politiques suivant les lignes de forces de la restauration théorique du marxisme réalisée par le parti. (Cet ouvrage est disponible en italien, dans l'édition de 1976, au prix de 18000 L.I. (90 FF) à commander à notre adresse. Une version tronquée, avec une traduction mutilée et une longue préface qui cherche à en dénaturer le sens, a été publiée en français récemment par les éditions Spartacus, qui, en outre, ont jugé bon de mettre en garde le lecteur et de prendre leurs distances par rapport à ce texte au travers d'un avertissement sur les pages de couverture...)

La prévision d'une crise économique générale du capitalisme fut ensuite reprise en 1957 dans divers articles et études, notamment dans "Struttura economica e corso storico della società capitalistica" (Programma comunista, No 3, 4, 5 de 1957).

(4) cf le texte "Quarante ans d'évaluation organique des événements de Russie dans le dramatique développement social et historique international (Programma Comunista No 21, 8-25/11/57), publié en français sous le titre "Le Marxisme et la Russie".

(5) cf "Considérations sur l'activité organique du Parti dans une situation générale historique défavorable", dans "Défense de la continuité du programme communiste", brochure de la série "Textes du parti Communiste International".

(6) cf "Le cours du capitalisme mondial et les axes fondamentaux d'intervention du parti", dans "Le Prolétaire" No 348, 27/11/81.

(7) cf "Sotto la sferza della crisi si approfondiscono i contrasti inter-imperialistici", dans "Programma Comunista" No 23/1977, No 1 et 2/1978. En français : "Evolution des rapports inter-impérialistes depuis la dernière guerre", "Le Prolétaire" No 255, 257.

(8) cf "Il ciclo delle rivoluzioni nazionali e anticoloniali volge alla fine", dans "Programma Comunista" No 23/1979 et "La fin de la phase révolutionnaire bourgeoise dans le "Tiers Monde", dans "Programma Comunista" No 83, juillet-septembre 1980. "Premier bilan des luttes anti-coloniales", "Le Prolétaire" No 301, 30/11/79.

(9) Voir note 1.

(10) cf "Sotto la sferza della crisi ..." op. cit.

(11) Il s'agit de la brochure "De la crise de la société bourgeoise" à la révolution communiste mondiale", Manifeste du P.C. International, publié en 1981 dans plusieurs langues : arabe, français, italien, hollandais, espagnol, allemand ...

(12) cf "Tracciato d'impostazione". Ces "éléments" écrits en 1946 sont "une synthèse aussi brève que lucide -dit-on dans l'introduction" de 1974- des points cardinaux de notre doctrine, de matérialisme dialectique, et de leur correcte application non seulement à l'analyse de la succession des modes de production, et du cycle révolutionnaire, mais à la définition de la stratégie et de la tactique du mouvement communiste le long de la trajectoire plus que séculaire du mode de production capitaliste et des formes de l'impitoyable domination mondiale de la classe bourgeoise sur le prolétariat". La traduction française, "Eléments d'Orientation Marxiste" dans la série "Textes du PC int" est épuisée.

(13) L'éclatement de la crise interne d'octobre 82 a empêché la rédaction et la publication du rapport sur "le parti et l'oeuvre de définition de toute son activité" dont les axes fondamentaux étaient déjà fixés dans la circulaire d'octobre 81 citée à la note 6. Le second rapport, sur "la question de la jeunesse" a été publié dans les No 6, 7, 8 et 9 de 1982 de Programma Comunista.

(14) Il s'agit de la réunion générale de novembre 79, "la fin du cycle des révolutions nationales et anti-coloniales", citée à la note 8.

(15) cf "Parti et classe" de Amadeo Bordiga, paru dans "Rassegna Comunista", No 2, 15/4/21, disponible aujourd'hui dans la série "Textes du P.C. Int."

(16) A propos de la "question Palestinienne", mise au premier plan par l'invasion Israélienne du Liban de juin 82, des divergences importantes avaient commencé à se faire jour : elles constituèrent le détonateur immédiat de la crise interne à la fin de l'été. On peut noter dans la presse du parti de l'époque, en particulier dans "Programma Comunista", "Le Prolétaire" et "El Oumami" les diverses tentatives de clarification sur cette épineuse question, qui réclame encore aujourd'hui une conclusion sûre. Pour ce qui est de la question

de l'anti-militarisme, le produit du travail des camarades italiens est condensé dans la brochure "Non pacifismo, antimilitarismo di classe" publiée en septembre 82.

(17) Les positions de ces deux sections ouvrières d'Italie les conduisirent à des divergences internes croissantes de 1979 à 1981, jusqu'à leur scission du parti. A grands traits, ces positions exprimaient une vision mécanique, littéraire et sectaire du parti, qui dans la pratique empêchait l'intégration de l'indispensable rigueur théorique et programmatique avec l'attitude active, politique, dans l'intervention au sein des luttes sociales, ce qui conduisait à geler les forces sur des positions attentistes et propagandistes générales. Au cours de la lutte politique interne furent abordées toute une série de questions depuis celles plus spécifiquement syndicales et d'usine (refus de travailler à la constitution d'organismes prolétariens sur le terrain économique et immédiat, vus comme des accords politiques entre groupes et partis) jusqu'à des questions plus amples comme la question féminine (aplatissement de la question féminine sur la lutte ouvrière, jugée comme étant la seule à pouvoir donner des résultats positifs pour les femmes prolétaires, en niant toute caractéristique spécifique à la question), la question des jeunes (dans la division du monde entre ouvriers et non ouvriers, les jeunes n'étaient considérés que comme une masse informe qui devait s'unir aux ouvriers et se mettre au service de leur lutte, la seule qui compte); la question du logement (ceux qui ont un logement ne l'obtiennent que par beaucoup de sacrifices et donc dans la société actuelle la revendication du logement pour tous ne peut être satisfaite et il s'agit de renforcer la lutte ouvrière pour la victoire révolutionnaire qui assurera la résolution de ce problème comme des autres); la question des chômeurs (vus comme des prolétaires de seconde zone sur qui pèsent toutes les contradictions sociales et économiques de la société et qui n'ont que la possibilité de survivre grâce au travail au noir, précaire ou à d'autres formes d'emploi faisant appel à la débrouillardise individuelle, ce qui les isolerait et les placerait en dehors du développement de la lutte des classes).

* * * * *

LA RELIGION : APPUI OU OBSTACLE A LA LUTTE DE CLASSE ?

Considérations à propos de la "théologie de la libération"

PRETRES ET MARXISME

LA CRITIQUE DE LA RELIGION CONTIENT DONC EN GERME LA CRITIQUE DE LA VALLEE DE LARMES DONT LA RELIGION EST L'AUREOLE SACREE

(Marx, introduction à la critique de la
philosophie du droit de Hegel, 1843)

LE REEL ET L'IMAGINAIRE DANS LE SOCIAL-CHRISTIANISME

Loin de se réduire à une question académique, l'attitude envers la religion des partis ou des groupes qui se réclament du prolétariat et se disent communistes, constitue un des principaux tests de leur adhésion réelle à la théorie marxiste.

La religion représente en effet dans la société moderne la forme de base de l'opium idéologique bourgeois au point que les diverses idéologies qui de mille et une manières visent à maintenir le prolétariat dans ses chaînes ne sont que les variantes laïques des croyances et des superstitions propres au "citoyen".

L'attitude envers le monde fantastique et renversé de la "conscience religieuse" est donc le révélateur de l'attitude plus générale envers l'idéologie dominante et, en dernière analyse, envers la classe dominante elle-même. Dans la position envers les Grands Impos- teurs des religions révélées il est possible de lire comme dans un

miroir le comportement que des individus ou des groupes tendront à avoir par rapport à tous les cultes et à tous les autels devant lesquels, selon les apôtres de la "civilisation" du Capital, le prolétariat devrait s'agenouiller pour l'éternité.

Ce n'est pas la révérence hypocrite devant l'icône de Karl Marx qui fait du soi-disant marxiste un véritable militant de la révolution communiste, mais bien plutôt la capacité de répéter Marx, en lisant et en vérifiant le contenu authentique à travers le prisme de la réalité empirique, la capacité de retrouver parmi la multiplicité des matériaux qu'elle fournit les versets invariants de la doctrine, prémisses indispensables pour une action qui ne soit pas une sottise et illusoire "politique d'abord".

En sachant à quel point les centres de Hautes Etudes Marxistes se consacrent aux plus indécentes falsifications, même quand ils utilisent des citations formellement fidèles à nos textes classiques, et conscients du fait que le renversement de la position marxiste correcte sur la question de la religion est tout à la fois la prémisses et la conséquence de toute une série de positions déformées, aptes seulement à maintenir le prolétariat dans sa servitude, nous rappellerons à tous les marxistes imaginaires (staliniens et néo-staliniens en tête) qui ont la prétention de renouveler et d'enrichir le marxisme sur ce thème, les paroles de Dante :

"Assai bene è trascorso d'esta moneta già la lega e'l peso
"ma dimmi se tu l'hai nella tua borsa".*

C'est sur ce terrain que nous les défions ouvertement.

Les déviations sur la religion sont, avons-nous dit, tout à la fois les prémisses et les conséquences d'autres énormités. Ce n'est pas un hasard si des réformateurs du marxisme style PCI (et d'autres ensuite à leur exemple) se sont acharnés sur la question religieuse : cette révision fondamentale, réalisée par Togliatti dans le second après-guerre, mais préparée dans la période précédente par la réflexion Gramscienne sur le rapport avec les masses catholiques, qui tendait à reconnaître au christiannisme social un rôle positif pour le mouvement prolétarien et qui tendait donc à détruire l'essence même de la critique marxiste, ne fait en fait qu'un avec toute une série d'illusions profanes que le parti "prolétarien" n'a pas hésité à reprendre à son compte : du culte superstitieux de l'Etat, de la Loi et de l'Ordre à la vénération de la Sainte Démocratie "toujours martyre et jamais vierge", à la génuflexion devant le Parlement,

* L'alliage et le poids de cette monnaie est déjà bien coulé, mais tu me dois dire si tu l'as dans ta bourse.

authentique Temple érigé pour la plus grande gloire du Libre Citoyen, à la contemplation béate des urnes électorales, où se déverse la volonté souveraine de ce dernier; de la révérence à la mystique fasciste de la Nation Proletarienne et son aspiration sacrée à obtenir "une place au soleil", au respect obséquieux de la Mission Civilisatrice de l'homme blanc parmi les indigènes d'outre-mer; de la prédication de la nécessité chrétienne de plier l'échine au nom de l'éthique puritaine du travail à la très catholique célébration du caractère sacré du foyer domestique consacré solennellement par la constitution républicaine avec l'imprimatur du PC en pleine harmonie avec la législation réactionnaire sur le plan sexuel promulguée en Russie pendant la période Stalinienne (1); des exorcismes rituels organisée sur les lieux de travail ou dans les quartiers pour chasser le démon du "terrorisme" à l'adoration des idoles de l'Economie Nationale, de l'Accumulation et du Profit, au fétichisme des marchandises, le saint des saints qui renferme le coeur de tout ce monde d'ombres et de fantômes, de tous ces cadavres dont la danse appelle des sacrifices humains.

NATIONAL-COMMUNISME ET CHRISTIANNISME

Eliminons d'abord l'idée fautive selon laquelle le révisionnisme serait le résultat d'un commerce ouvert de principes entre la doctrine marxiste et le Christianisme. Rien n'est plus faux.

Dans un discours prononcé à Bergame, Togliatti affirme par exemple que le marxisme et la religion sont "deux idéologies (? NDLR) qui ont des orientations différentes "et qu'il faut donc repousser "les tentatives de prédire un rapprochement entre communistes et catholiques sur la base d'un compromis quelconque entre ces 2 idéologies".

Les philistins dits de gauche pourraient alors pousser un soupir de soulagement : les principes sont saufs ! ce sont des gens qui, comme le veut l'évangile, se contentent de peu ...

Nous, qui ne savons que faire d'une pure et simple "défense des principes", car nous sommes parfaitement conscients que ce n'est qu'une parole vide si les principes qu'on prétend défendre sont assumés comme un dogme, c'est-à-dire ne se traduisent pas en une orientation et des indications pratiques qui soient dans un rapport de rigoureuse dépendance avec eux, nous allons examiner d'un peu plus près ce que veut dire le chef du PCI et ce que sont les "nouveautés" qu'il introduit sur le thème des rapports entre communistes et catholiques.

Togliatti va en fait bien au-delà de la simple (et juste) reconnaissance de la possibilité et même de la nécessité d'une action commune entre communistes et prolétaires d'une autre "foi" politi-

que ou religieuse, nécessité que la Gauche a souligné depuis toujours contre les regurgitations d'anti-cléricalisme radical-bourgeois typiques, à l'époque, de la Droite socialiste "bloccarde" et franc-maçonne et reprises aujourd'hui par certains groupes gauchistes qui, en Italie en sont réduits à s'allier, faute de mieux, avec le Parti Radical dans divers types de cartels électoraux, et en France à servir de rabatteurs aux manoeuvres du Parti Socialiste, quand ils n'en viennent pas à réaliser une alliance avec Force Ouvrière et la Grande Loge de France pour "défendre l'école laïque".

Dans sa tentative de dépasser Marx, Togliatti finit, comme on va le voir, à retourner à des positions pré-marxistes. Il vaut la peine de faire une citation un peu longue.

"Le croyant, quand il constate cette situation (la servitude "de l'homme dans la société capitaliste -NDLR) dit que la sphère "du sacré se restreint progressivement et de plus en plus. Nous disons "nous que c'est la personne de l'homme qui devient mutilée".

En conséquence, poursuit Togliatti,

"Il n'est pas vrai que la conscience religieuse fasse obstacle à "la compréhension de ces tâches et de ces perspectives (d'avancée "vers le socialisme) et à l'adhésion à celles-ci. Au contraire. Nous "avons affirmé et nous insistons dans l'affirmation que l'aspiration "à une société socialiste non seulement peut se faire jour chez des "hommes animés d'une foi religieuse, mais que cette aspiration peut "trouver un stimulus dans la conscience religieuse elle-même, placée "face aux dramatiques problèmes du monde contemporain". (2)

Qu'écrivait de différent l'ultra-droitier Prampolini (3) dans son célèbre "Sermon de Noël" ? Sous une forme plus ingénue et sans vaines références à l'incompatibilité entre marxisme et religion, il faisait précisément appel à ces éléments constitutifs de la conscience religieuse qui, devant "les dramatiques problèmes du monde contemporain", pourraient jouer le rôle positif d'un stimulus vers la recherche d'objectifs socialistes :

"Et maintenant dites-moi, êtes-vous chrétiens ? Ressentez-vous "cette haine bénéfique envers le mal ? Ressentez-vous ce désir divin "du bien ? Que faites-vous pour combattre le mal ? Que faites-vous "pour réaliser le bien ? (...) Passées les premières années du christiannisme, beaucoup se sont dits chrétiens, mais presque personne "ne s'est souvenu des véritables principes du Christ. Et aujourd'hui, "vous le voyez, les inégalités et les misères qu'il a combattu sont "plus vivantes que jamais. Le monde est ensanglanté et dévasté par "le système capitaliste qui est le système de l'exploitation, de "la spéculation, de la concurrence, de la guerre. Et c'est pourquoi "je vous le dis à vous, hommes et femmes : soyez chrétiens - c'est-"à-dire combattez ce système économique barbare et inique". (Le Sermon

de Noël, Coopérative pour la diffusion de la Presse Socialiste, p.4-55).

Mieux vaut à coup sûr l'honnêteté intellectuelle d'un Prampolini qui défend une sorte de "vrai christiannisme" et le baptise socialiste (en réduisant le socialisme à l'éternelle et métaphysique antithèse entre le bien et le mal) au jésuitisme de l'orthodoxie apparente d'un Togliatti !

Dans les thèses du dixième congrès du PCI cette façon crypto-Prampolinienne de considérer la conscience religieuse abstraitement, en soi (4), est encore aggravée par toute une terminologie qui attribue implicitement à la sphère du sacré un travail interne, une tension et une dynamique propres.

Mais l'histoire ne s'arrête pas à Togliatti : l'énorme pression exercée par la classe dominante et ses tout-puissants appareils de contrôle social et idéologique produit et reproduit le révisionnisme à l'intérieur des partis qui se réclament du prolétariat, y compris chez ceux qui, au-delà des limites qu'on peut trouver dans leur action passée, ont plus que quiconque œuvré à faire de l'adhésion à la théorie marxiste une puissante arme de bataille politique.

SUR LA VOIE DE TOGLIATTI

Nous faisons allusion au groupe "COMBAT" (5), qui représente une expression achevée de la tendance à la liquidation du patrimoine historique de la Gauche marxiste. L'histoire, disait Marx, se répète toujours; la première fois en tragédie, la deuxième fois en farce.\$

"COMBAT" nous donne l'occasion de voir comment un marxiste peut se transformer en prêtre, tout en continuant à se réclamer formellement du marxisme, et comment, dans son vain effort de recherche de "nouvelles voies", il est condamné à suivre pas à pas le chemin parcouru par tous les liquidateurs du communisme et de la révolution.

On part comme d'habitude, de la haute théorie :

"Nous pouvons risquer une question : la religion, expression "suprême de l'asservissement de l'homme à la société actuelle et "à ses classes dominantes, "l'opium du peuple" de Marx et de Lénine, "peut-elle devenir un instrument de la libération de l'homme ? A "cette question, on ne peut que répondre par un simple non". (6)

Comme chacun peut le voir, les principes sont encore une fois triomphalement préservés ! "COMBAT", à l'exemple de Togliatti, se garde bien de les renier explicitement ...

"A la question, est-ce que la religion peut, lorsqu'elle est "observée rigoureusement, pousser le croyant à la lutte contre des "formes particulières d'oppression de cette société ?, nous répondons

"de façon matérialiste : non, c'est le sentiment de rébellion qui "pousse à la lutte et au courage et qui lance son défi au monde capitaliste". (6)

Mais voyons comment ce "non" retentissant proclamé dans la Gloire de la théorie se transforme, grâce à une concession faussettement dialectique, en un oui dans la grise sphère de la pratique où la destinée nous condamne à vivre. Les principes sont "saufs", mais seulement dans les cieux, alors que dans cette vallée de larmes, la praxis fonctionnerait selon de toutes autres règles : la séparation révisionniste élevée entre théorie et praxis est en effet le résultat d'une conception crassement bourgeoise, légaliste et notariale, qui, au "de jure", oppose le "de facto". A l'inverse, le marxisme ne reconnaît à la praxis aucune "raison" que la théorie ne soit pas capable de comprendre et de prévoir, parce que, loin de considérer la théorie comme un idéal en contraste éternel avec "l'être", il n'y voit que le résultat d'une recherche scientifique globale. Mais, évidemment, pour certains, cela est trop peu ...

"le rapport entre l'homme qui lutte et la religion est complexe "-estime en effet notre "combattiste" d'un air songeur- et il ne "peut être réduit à une simple soumission de l'homme à son idéologie. "Celle-ci est en définitive un instrument que l'homme, jusqu'à ce "qu'il ressente ce désir de changement (!?-NDLR) dont nous avons "parlé au début, (...) utilise comme soutien à sa lutte. Certes Don "Abbondio trouve dans l'appareil idéologique religieux les éléments "de sa propre lâcheté; mais il n'est pas moins vrai que dans cette "même idéologie d'autres hommes trouvent des éléments de soutien "à leur courage". (7)

Impressionnés par "l'augmentation importante de l'influence religieuse en Italie, surtout chez les jeunes", qu'offrent donc les champions du "matérialisme dialectique" aux "jeunes embobinés de "plus en plus par l'idéologie réactionnaire du christiannisme" ? Loins de songer à faire l'effort même le plus minime pour conjuguer une active intervention de parti sur le terrain immédiat aux côtés de ces masses "embobinées" par le christiannisme, avec la plus énergique polémique contre les illusions dont elles sont victimes, nos Combattistes épuisent leur talent à répéter servilement Togliatti, en remplaçant simplement le terme "stimulus" par "soutien", ce qui d'ailleurs est encore pire.

"A celui qui est un catholique convaincu -disait Togliatti- à "celui qui croit dans les doctrines sociales de l'Eglise, nous ne "devons pas dire : "nous voulons te mener au socialisme et donc abandonner cette doctrine", mais nous devons dire : "quelles sont les "valeurs que tu veux réaliser quand tu parles de société chrétienne ?" (8).

Ayant rompu avec la continuité de la ligne de la Gauche marxiste, "Combat" a tout-à-fait spontanément redécouvert les versets du Xe congrès du PCI et s'est transformé en apôtre enthousiaste du "communisme" réduit au silence.

De la récitation de la litanie révisionniste selon laquelle la "conscience religieuse", ou au moins une partie de celle-ci, pourrait être utilisée à des fins prolétariennes et socialistes, ils déduisent que face

"à l'antithèse forces de lutte et forces de conservations sociale "qui traversent les 2 champs théoriques (celui marxiste et celui "religieux - NDLR), on peut émettre l'hypothèse de l'action commune "des marxistes révolutionnaires et des chrétiens pour des objectifs "qui fassent avancer la lutte de classe" (9).

Que les naïfs ne s'y trompent pas : il ne s'agit pas d'une simple convergence dans l'action entre communistes et éléments prolétariens encore prisonniers de la religion; la convergence avec de tels éléments sur des questions spécifiques et bien délimitées, répétons-le encore une fois, doit certainement être recherchée, mais pas parce qu'il s'agit de chrétiens, même "de gauche", mais parce qu'il s'agit de prolétaires; donc indépendamment de l'idéologie qu'ils professent, malgré leurs idées religieuses.

"Combat" est d'un tout autre avis.

"Etant donné qu'un rebelle (si nous ne voulons pas employer le "mot "révolutionnaire") peut utiliser, peut-être pour une période "limitée, des éléments de la religion pour donner une force idéale "à son aspiration physique à l'action contre le capital" (10), la "convergence" dans l'action avec des éléments du type "chrétiens pour le socialisme" s'imposerait non malgré leur foi, mais à cause et grâce à celle-ci, et la convergence deviendrait ainsi une véritable alliance que les communistes réaliseraient avec des chrétiens de gauche en tant que tels.

Ce n'est pas par hasard que l'article cité se termine en louant "l'action commune des marxistes révolutionnaires et des chrétiens", opposée symétriquement à une "alliance (...) entre chrétiens bigots "et marxistes "irréductibles", énième édition de l'antithèse classique des réformistes entre un front progressiste et le front réactionnaire correspondant,

A ces léninistes d'opérette, à ces inlassables adversaires de tout ce qui paraît être, même superficiellement, en opposition irréductible à l'odieuse réalité actuelle, à ces athlètes de la "dialectique" qui se sont vendus gratuitement (11) et qui se sont repentis avant de combattre, nous leur demandons où il faudrait mettre Lénine, lui qui affirmait sans gêne "préférer" le prêtre réactionnaire, corrompu et violeur d'enfants au maudit "prêtre ouvrier" !

LA FALSIFICATION REVISIONNISTE DE LA PENSÉE DE MARX SUR LA RELIGION

Pourtant tous ceux qui défendent la thèse selon laquelle la conscience religieuse peut constituer un stimulant ou un soutien pour la lutte de classe et la réalisation de sa finalité prétendent se référer à Marx. C'est la méthode classique de la falsification : utilisation de citations détachées de leur contexte et intégrées dans un discours dont le sens général est diamétralement opposé au marxisme.

Un des passages les plus exploités dans ce sens se trouve dans "Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte". Relisons-le :

"Mais si peu héroïque que soit la société bourgeoise, pour la "mettre au monde, il a fallu l'héroïsme, la terreur, la guerre civile "et les guerres entre les peuples. Et ses gladiateurs avaient trouvé "dans les austères traditions classiques de la République Romaine, "dans les austères traditions classiques de la République Romaine, "ses idéaux et ses formes artistiques, les illusions dont ils avaient "besoin pour se dissimuler à eux-mêmes le contenu platement bourgeois "de leur lutte et pour maintenir leur passion à la hauteur de la "grande tragédie historique. De même à une autre étape de l'évolution "historique, un siècle auparavant, Cromwell et le peuple anglais "avaient-ils emprunté à l'Ancien Testament les mots, les passions "et les illusions pour leur révolution bourgeoise. Une fois atteint "le but réel et conduit à son terme la transformation bourgeoise "de la société anglaise, Locke donna son congé à Abacuc. La résurrection des morts sert donc dans ces révolutions à magnifier les luttes "présentes, et non à parodier les luttes antiques; à exalter dans "l'imaginaire les tâches qui s'imposent et non à échapper à leur réalisation; à retrouver l'esprit de la révolution et non à remettre "en circulation des fantômes" (12).

A une lecture superficielle ce passage pourrait sonner comme une confirmation de la justesse des hypothèses de Togliatti et de ses épigones sur le rôle positif que le fantôme religieux pourrait jouer dans le processus révolutionnaire qui mûrit au sein de la société actuelle.

En réalité, loin d'énoncer des affirmations générales valables pour tout processus révolutionnaire, Marx parle ici de mouvements révolutionnaires bourgeois.

Généraliser une affirmation bien précise, alors qu'elle s'applique à une conjoncture historique spécifique, constitue déjà une falsification; cela signifie déjà utiliser un marxisme édulcoré comme couverture idéologique pour une praxis a-théorique, ce qui dans notre langage

est synonyme de praxis capitularde et bourgeoise.

Si nous daignons poursuivre jusqu'au bout notre lecture du passage dont sont extraites les lignes précédentes, nous pouvons nous rendre compte que Marx en 1852 connaissait et avait déjà rejeté les balivernes concoctées par le parti soi-disant communiste et répétées, plus caricaturalement encore, par les liquidateurs de la Gauche marxiste. §

"La révolution du dix-neuvième siècle" écrit en effet Marx quelques lignes plus loin, "ne peut tirer sa poésie du passé, mais seulement de l'avenir. Elle ne peut commencer à être elle-même sans avoir au préalable liquidé toute foi superstitieuse dans le passé. Les révolutions précédentes avaient besoin de réminiscences historiques pour se faire des illusions sur leur contenu. Pour prendre conscience de son propre contenu, la révolution sociale du dix-neuvième siècle doit laisser les morts enterrer les morts. Autrefois, la phrase primait sur le contenu; aujourd'hui le contenu l'emporte sur la phrase" (13).

Ces paroles de Marx, qui enterrent sous leur puissance prophétique tous ceux qui voudraient ressusciter des croyances rétrogrades, nous conduisent directement au coeur du problème : nature et fonction de l'idéologie, et donc de la forme idéologique par excellence que constitue la croyance religieuse.

Comme l'explique clairement le paragraphe cité, les révolutions bourgeoises, qui ne furent pas faites par la bourgeoisie, mais par d'autres pour la bourgeoisie, ont eu besoin, précisément pour cette d'autres pour la bourgeoisie, ont eu besoin, précisément pour cette raison, de s'illusionner sur leur propre contenu.

Les fantômes du passé et la superstition religieuse pouvaient alors jouer un rôle positif de stimulant et de soutien pour la révolution et elles purent donner une force idéale au mouvement social, mais seulement parce que celui-ci avait besoin de ces illusions pour exister et se mettre en branle; ce besoin découlait de la nature même du bouleversement social en acte.

Les révolutions bourgeoises furent capables de voler de succès en succès à une époque où "les hommes et les choses semblaient illuminés par des feux de bengale" (14) parce qu'elles avaient derrière elles tout un processus graduel de transformation économique de la vieille société féodale sur la base duquel a pu se produire l'écroulement rapide de la superstructure féodale et la réalisation des transformations bourgeoises.

"La féodalité était frappée à mort d'abord par la monarchie avant d'être achevée par la révolution (...). S'il n'y avait eu d'autre plaie dans la société française du dix-huitième siècle que la survivance importune d'un système dépassé, il n'y aurait pas eu besoin de la méthode révolutionnaire pour la guérir (...). Il aurait été

"facile, par exemple, de procéder au rachat graduel des droits féodaux "et à libération progressive des paysans" (15).

Un tel processus, qui se comprend si l'on se souvient du caractère non totalitaire du féodalisme ("propriété parcellaire à laquelle correspond une gestion économique et une répartition des produits morcelés" (16), et en conséquence des espaces qu'il concédait aux poussées économiques de type capitaliste (véritables métastases bourgeoises proliférant dans le vieil organisme), explique tout à fait la séparation historique entre l'attitude prudemment réformiste des couches bourgeoises, effrayées par des bouleversements radicaux qui auraient pu menacer leurs positions acquises, et l'intérêt de la classe bourgeoise à briser par la révolution l'enveloppe réactionnaire qui empêchait désormais la généralisation des nouveaux rapports sociaux et de production.

De là, la divergence entre la composition sociale de la révolution et son contenu politique; de là la nécessité d'une "phrase" qui dépasse le contenu, la nécessité de l'idéologie comme ciment qui puisse unir des couches sociales opprimées pour des intérêts différents des leurs, qui donne à une "âme" platement bourgeoise mais opportunément recouverte des couleurs de l'illusion et de la magie du passé, un "corps" populaire et plébéien.

NATURE ET FONCTION DE L'IDEOLOGIE

La nécessité de l'idéologie n'est donc que la nécessité de "se faire des illusions". Cela ne veut pas cependant dire que l'idéologie est simplement une erreur de la raison. Bien au contraire, l'illusion est en réalité quelque chose de plus profond, de plus important et de plus tenace qu'une erreur.

L'illusion est l'expression modifiée, déformée et fausse d'un besoin réel, dont l'expression authentique est bloquée par le réseau des rapports sociaux existants ou par l'impérieuse nécessité d'en faire naître de nouveaux.

Dans ce sens, l'illusion, bien loin de "payer un prix" à la "vérité", c'est-à-dire à la réalité d'une poussée matérielle, représente en elle-même le "prix payé" par la "vérité" pour pouvoir s'exprimer sans entrer en conflit avec la société existante dont les fondements en sont au contraire renforcés; pour trouver un moyen de se dissiper sans troubler l'équilibre général du système dont la stabilité est ainsi raffermie.

L'illusion -l'idéologie- est pour Marx une fausse conscience. Elle est bien l'expression d'un besoin, mais sous une forme mystifiée et renversée; elle est la mystification et le renversement de ce

besoin. Elle l'affirme et en même temps, elle le nie; mieux, elle l'affirme en le niant.

Etant donné que la dialectique (à la différence de ce que beaucoup s'imaginent) ne consiste pas à prendre la liberté de dire tout et son contraire, mais est le dépassement et non la plate négation de la logique formelle, nous nous attarderons sur la question pour tenter de lui donner un encadrement plus précis.

Dans la religion, certains éléments inhérents à la protestation contre l'oppression sont affirmés, en même temps que d'autres sont niés; le problème est alors de voir ce qui est affirmé et ce qui est nié de cette protestation.

L'illusion idéologique en général, et donc l'illusion religieuse encore plus, affirme le besoin humain et la protestation de l'opprimé comme des grandeurs scalaires, tandis qu'elle les nie comme grandeurs vectorielles. D'un côté elle offre à la tension, à l'énergie dont ils sont pourvus, un canal pour se dissiper, une soupape pour se relâcher; de l'autre elle empêche que ce besoin ou cette protestation s'exprime dans leur forme originelle en altérant la direction de leur vecteur, c'est-à-dire en en modifiant l'orientation pour le dévier sur de faux objectifs. Et c'est ainsi que l'idéologie produit à la fin la négation de ce besoin et de cette protestation en tant que besoin et protestation humaines et réaffirme la servitude de l'opprimé.

Et c'est ainsi que l'idéologie continue encore à jouer son rôle de ciment qui maintient la classe opprimée moderne -le prolétariat- enchaînée au char de la bourgeoisie. Les fantômes qui avaient veillé sur le berceau de la révolution bourgeoise sont encore en circulation, mais leur fonction n'est plus que réactionnaire.

La phrase célèbre sur la religion "opium du peuple" ne doit donc pas être comprise comme s'il s'agissait d'un simple soporifique. Dans l'opium lui-même les 2 faces de la contradiction sont présentes toutes deux (17). Comme nous l'avons montré dans un précédent travail de parti (18) où on a mis en relief le caractère religieux de la drogue, l'opium est bien loin de n'être qu'un calmant. A travers une extase semblable à celle décrite par l'expérience mystique, il exprime une charge vitale profonde qui fait pression pour trouver un débouché, mais en même temps il en constitue le tombeau : en permettant au sujet de réaliser un contact fictif et hallucinatoire avec lui-même, il tarit en lui tout désir d'un contact réel; en transformant la poussée rebelle en une impulsion auto-destructrice, il éteint la potentialité subversive; en substituant l'aspiration à une Gemeinwesen terrestre la contemplation morbide d'une Gemeinwesen céleste, il conduit le sujet à l'anéantissement de sa propre vie en tant que vie humaine.

Le phénomène drogue, analysé de façon non phénoménale est exactement la même chose que le symptôme religion analysé de façon non révisionniste, comme Marx l'avait lui-même précisé dans sa définition synthétique.

"La misère religieuse -écrit-il dans un paragraphe classique des Annales franco-allemandes- est, d'un côté, l'expression de la misère réelle, et, de l'autre, la protestation contre cette misère (19)."

Le "soupir de la créature opprimée" ne fait donc qu'un avec la désignation devant l'oppression contre laquelle la protestation s'était pourtant initialement dressée.

Lorsqu'il parle du symptôme, Freud utilise une expression très forte : il le définit comme une combinaison chimique de forces instinctuelles (de désirs) et de forces anti-instinctuelles (d'interdits). L'idéologie peut être définie de façon analogue, en reprenant les mots de Marx, comme la combinaison chimique de la protestation contre sa propre misère et de la réaffirmation de cette même misère.

Du caractère dialectique du symptôme religion découlent diverses conséquences pour ce qui est du "rapport complexe entre homme qui lutte et religion". Les deux pôles de la contradiction, tant que le symptôme n'est pas brisé, sont en fait inséparables, et le pôle "positif" est en permanence emprisonné et réduit à l'impuissance par le pôle "négatif" qui l'assujettit en projetant son contenu hors du monde et de ses rapports réels, dans les cieux de l'illusion fantasmatique, dans le rêve réactionnaire d'un "monde d'hier" que le capitalisme est parvenu à détruire pour toujours. Ce n'est pas par hasard si ce rêve a nourri l'anti-capitalisme religieux sous la forme de ce "socialisme féodal" ou "petit-bourgeois" que, dès le début, le marxisme a dénoncé comme un obstacle et non pris pour un stimulant de la lutte prolétarienne.

A l'intérieur de l'idéologie -et de la religion en l'occurrence- il n'existe pas d'éléments où ne se reproduise pas cette contradiction, cette double polarité dont nous avons parlé plus haut. Cela n'a donc pas de sens de parler de "côté positif" (et donc progressiste) de la conscience religieuse à opposer à son "côté négatif" (et donc réactionnaire), ou de croire qu'il soit possible d'utiliser le premier comme soutien à la lutte de classe, parce que dans chaque "particule" de la "conscience religieuse" les deux pôles de la contradiction coexistent de la même façon que dans chaque particule de sel coexistent les ions positif et négatif. Cette unité peut sans doute être brisée, mais on ne se trouve plus alors devant une particule de sel : en se scindant celle-ci est simplement devenue quelque chose d'autre.

C'est avoir une conception faussement dialectique que de prétendre pouvoir briser la simultanéité d'affirmation et de négation de la

protestation présente dans l'illusion religieuse sans s'affranchir de la forme religieuse elle-même; que de prétendre en fait instituer un avant et un après, une première étape dans laquelle la religion ne montre que son côté positif en exprimant "et dialectiquement en favorisant en même temps la lutte des masses opprimées" (20), et une deuxième étape où elle devient un obstacle à la lutte prolétarienne et dévoile enfin son côté négatif, remettant donc (notez bien : seulement à ce moment) le mouvement aux braves communistes qui le recueillent comme un fruit mûr ou comme prix de leur refus précédent de toute critique, comme le cadeau mérité du Tout Puissant pour leur pieuse génuflexion devant "un cri de protestation que (l'opprimé) ne saurait exprimer autrement" parce qu'il est encore trop "effrayé par le monde extérieur et par ses propres passions" (21).

En quoi consiste l'intervention des communistes en attendant ce moment magique où le mouvement social déchire l'enveloppe social-chrétienne qui jusqu'alors avait aidé à son développement ?

Leur tâche consisterait à "favoriser la plus grande expression possible de lutte dans ces conditions"; comment ? en favorisant "l'apparition de la contradiction entre l'église officielle et le "mouvement des opprimés en lutte" (22).

Etant donné que les prêtres de "gauche" favorisent déjà la lutte des masses et s'opposent de fait à l'église officielle, qu'on veuille bien nous expliquer et expliquer aux prolétaires qui auraient pu avoir lu une telle bouillie, quelle est la différence entre l'intervention des communistes selon les règles de "Combat" et celle des prêtres "de gauche" ? Il est clair qu'il n'y en a aucune. Bon sang ! C'est qu'il ne faudrait pas s'opposer aux masses en lutte !

Que tonnent donc du haut de leurs chaires les prêtres de toute espèce, mais que se taisent, pour l'amour du ciel, que se taisent une bonne fois les marxistes avec leur arrogance doctrinaire et leurs prétentions extrémistes ! Ils parleront demain. Le brigadier de service, dans le coin, lève les yeux de sa machine et sourit ...

Pauvre Marx, n'avais-tu pas dit que pour commencer à être soi-même la révolution devait avoir liquidé toute foi superstitieuse ? Tu as semé des dents de dragon : tes prétendus héritiers servent au prolétariat une abominable bouillie passée à la moulinette d'une fausse dialectique.

POSITION DU CHRISTIANNISME PAR RAPPORT AUX SITUATIONS HISTORIQUES ET AUX CRISES SOCIALES

Il est indéniable que le christiannisme a constitué un levier pour la transformation sociale, et donc une forme de développement essentielle de l'humanité le long de son chemin historique; mais

cela est arrivé lors du passage de l'antique société esclavagiste à la société féodale. "Toute position juridique, confessionnelle "ou philosophique -écrit la Gauche- doit être considérée en relation "avec les situations historiques et les crises sociales et a été "tour à tour révolutionnaire, progressive ou conformiste" (23).

"Le dieu des opprimés ne pouvait appartenir au groupe de l'Olympe "dont tous les représentants n'étaient occupés qu'à aider les oppres-"seurs" (24).

Une guerre de religion naquit alors, comme expression et levier d'une véritable guerre sociale, et cette guerre trouva son drapeau dans les paroles du Christ.

"Peu importe pour nous la question de savoir s'il a été ou non "un personnage historique" (25): ce qui compte, c'est qu'alors "le "mouvement qui porte le nom du Christ fut par excellence antiformaliste "et révolutionnaire", étant donné que "l'affirmation que dans tous "les hommes existe une âme d'origine divine et destinée à l'immortalité, quelque soit leur position sociale ou de caste, était l'équivalent "de l'insurrection révolutionnaire contre les formes oppressives "et esclavagistes de l'Orient antique (...); elle était un mot d'ordre "de bataille qui se heurtait inévitablement à la résistance des ordres "théocratiques juifs et aux aristocrates et aux militaires des autres "Etats de l'antiquité" (26).

La religion chrétienne a donc pu en partie fournir un stimulus au mouvement social bourgeois et à ses luttes (même si cela représente plus l'exception que la règle); elle a pu fournir dans des circonstances déterminées "les discours, les passions et les illusions" dont ces mouvements avaient besoin, bien que dans la plupart des cas elle se soit rangée du côté de la vieille société féodale, et que dans les autres elle ait davantage canalisé les énergies du mouvement social dans un sens réformateur, plutôt que de les pousser dans la direction révolutionnaire; mais cela n'a pu arriver, et de façon limitée, que dans le passage de la société féodale à la société bourgeoise. En plus de Cromwell on pourrait se souvenir de Thomas Münzer; mais il faut alors se souvenir que l'Eglise, y compris dans sa version réformée, mena la guerre contre les armées révolutionnaires de Münzer. A travers un chemin historique tourmenté, le Christiannisme en effet "devient la religion et le drapeau idéologique des classes dominantes, "d'abord de l'Empire Romain puis des régimes féodaux" (27).

Pouvait-il en être autrement, étant donné que le clergé prospérait grâce à l'organisation féodale qui lui fournissait la dîme prélevée sur le travail servile ? C'est la raison pour laquelle, le christiannisme, en règle générale, ne put pas au long de cet arc historique, dépasser une perspective de réforme sociale "comme expres-

"sion d'une lutte contre une excessive imbrication de l'Eglise avec "les couches les plus privilégiées et les plus oppressives" (28).

C'est la raison pour laquelle, la jeune bourgeoisie fut le plus souvent conduite, non à utiliser le christiannisme comme fervent révolutionnaire, mais à lutter "à la fin du moyen-âge et au début "de l'ère moderne, contre le rigide et dogmatique échafaudage idéologique chrétien (29), en lui opposant la religion de la Science et "de la Raison".

Au contraire, dans le passage de la société bourgeoise à la société socialiste "il ne peut y avoir d'idéologie plus conformiste que "l'idéologie chrétienne (...) : aujourd' hui le puissant réseau de "l'Eglise et la croyance religieuse, réconciliés et partout officiellement en accord avec le système capitaliste, sont utilisés comme "un moyen fondamental de défense contre la menace de la révolution prolétarienne. Dans les rapports sociaux actuels, où c'est désormais "une vieille conquête que d'avoir fait de chaque individu une entre-prise économique avec la possibilité théorique d'avoir un actif "et un passif, la superstition qui enferme chaque individu dans le "cercle du bilan moral de toutes ses actions et lui présente l'illusion d'une vie d'outre-tombe déterminée par ce bilan, n'est que "le reflet dans le cerveau des hommes du caractère bourgeois de la "société présente, fondée sur l'économie privée" (30).

Avec l'avènement de la bourgeoise loi de la valeur, le personnalisme chrétien trouve sa base matérielle la plus adéquate : c'est la loi de la valeur en effet qui rend les sujets égaux devant Dieu; qui les rend idéalement frères et soeurs en affectant tous les individus-entreprises du signe d'une égalité abstraite.

En conséquence, "il n'est pas possible de mener la lutte pour "briser les limites d'une économie d'entreprises privées et de bilans "individuels, sans prendre ouvertement une position anti-religieuse "et anti-chrétienne" (31).

ATTITUDE DU PARTI FACE AU CHRISTIANNISME EN TANT QUE COURANT POLITIQUE ET DOCTRINE SOCIALE

Ceci ne signifie pas pour nous qu'il faille se limiter à la proclamation de l'opposition irréductible entre marxisme et christianisme, mais qu'il faut tirer de la définition historique du rôle actuel de ce dernier des conséquences d'ordre politique, qui excluent la possibilité d'un "usage révolutionnaire" du christiannisme, qui nient aux doctrines sociales chrétiennes tout rôle positif par rapport à la lutte prolétarienne et qui affirment au contraire son rôle fondamental d'obstacle au développement de la lutte prolétarienne.

"Les marxistes combattent tous ces chrétiens sociaux sans avoir "besoin de recourir à la réfutation philosophique du bagage théologique (...). Nous, marxistes, non seulement nous jugeons anthité- "tique à notre interprétation de la société et de l'histoire, toute "interprétation religieuse, mais nous devons aussi combattre sur "le terrain social l'application générale de ces principes chrétiens, "de "l'esprit" chrétien, y compris sur le plan modeste des principes "éthiques, de la règle de comportement de l'individu, parce que c'est "là qu'est le piège. Tout le mécanisme chrétien sur le comportement "de l'homme dans ses rapports avec d'autres hommes est invoqué et "appliqué pour des objectifs bourgeois et en particulier pour l'ob- "jectif spécifique de calmer la lutte de classe révolutionnaire" (32).

Déformation extrémiste du marxisme ?

Pas le moins du monde. Cette appréciation, outre le fait qu'elle découle de façon rigoureuse de l'analyse générale que fait le marxisme de la religion, comme nous l'avons vu plus haut, correspond précisément au jugement que Marx donne à son époque du social-christiannisme en tant que courant politique. Loin de reconnaître dans le "communisme chrétien" d'Hermann Kriege quelque chose de positif pour le mouvement prolétarien, Marx dénonce en effet dans le sentimentalisme vague, dans l'opposition abstraite entre oppresseurs et opprimés et dans la célébration a-historique d'une toute aussi abstraite "humanité" typiques de cette doctrine, une justification du capitalisme et une castration de la lutte de classe.

"Le cœur sensible qui frémit à la vue de la misère dominante "est, comme dit Monsieur Gutzkow, le plus fervent soutien du commu- "nisme. L'amour humain, universel, tel qu'il est prêché par le chris- "tiannisme originel, est vraiment une source d'où émergent les "idées poussant aux réformes sociales. Il est connu que les premiers "efforts d'émancipation sociale (...) eurent des accents chrétiens "et religieux (...). En théorie la chose peut aller. Mais quand l'ex- "périence enseigne que cet amour n'est pas devenu efficace au bout "de 1800 années, qu'il n'a pu changer les rapports sociaux ni fonder "son règne, il en découle manifestement en conséquence que cet amour "qui n'a pu vaincre l'odieux n'a pas la force d'impulsion nécessaire "aux réformes sociales. Cet amour se perd en phrases sentimentales "grâce auxquelles les situations véritables ne sont pas modifiées; "il enveloppe l'homme d'une tiède bouillie de sentiment avec laquelle "il le nourrit. Mais le besoin donne la force aux hommes; qui a besoin "d'aide s'aide lui-même" (33).

Et, de façon plus polémique :

"La religion de Kriege montre son point central dans le passage "suivant : nous avons encore quelque chose de plus à faire que de

'nous occuper de notre mesquine existence : nous appartenons à l'humanité'. Avec cette infâme et écoeurante servilité pour une "humanité" différente et coupée de "soi", et qui est donc pour cela même une fiction métaphysique (...), avec cette humiliation d'esclave, mesquine au plus haut point, finit cette religion, comme finissent toutes les religions. Une telle doctrine qui prêche les délices de l'humiliation et du mépris de soi est tout à fait adaptée pour de braves moines, mais en aucun cas pour des hommes énergiques et encore moins dans une période de lutte. Il ne manque plus que ces moines courageux donnent une preuve suffisante de leur capacité à châtrer leur "moi mesquin" et donc leur foi à procréer cette "humanité" (34).

Voilà où se trouve "tout le piège" : non seulement dans l'hésitation chrétienne devant l'utilisation de la violence, mais aussi dans la répugnante opération par laquelle l'égoïsme de classe prolétarien est nié au nom de la tiède bouillie de "l'humanité" et qui châtre le "moi mesquin" des prolétaires de ses potentialités subversives en l'assujettissant au "peuple" et au "sentiment populaire", en le contraignant à la monstrueuse étreinte interclassiste avec tous les "humbles", avec tous les "pauvres" et tous les "opprimés", bref, avec la "bouillie tiède" des couches moyennes où, comme par hasard, le social-christiannisme prolifère comme dans une serre chaude.

Voilà pourquoi "l'oeuvre de style luthérien" accomplie en Italie par le Parti Populaire, puis par la Démocratie Chrétienne (mais ceci vaut pour tous les pays et pour les courants chrétiens même les plus "progressistes") et son "programme social d'apologie du petit-bourgeois, du paysan et de l'artisan" est "dix fois plus moderne et "dangereuse" (35) que le cléricanisme ou le confessionnalisme rétrograde des bigots attardés.

LE SOCIAL CHRISTIANNISME A L'OEUVRE

Aujourd'hui, où le cycle révolutionnaire bourgeois s'est clos y compris dans les aires extra-européennes, nulle part sur la planète, le problème n'est plus de savoir jusqu'où la religion accompagnera (en l'aidant) le chemin de la classe opprimée moderne, mais de savoir jusqu'à quand elle pourra continuer à châtrer sa rébellion.

En Pologne, où s'est développé un puissant mouvement classiste, le social-christiannisme des Waleza, en accord parfait avec l'Eglise officielle, s'est employé à éviter à tout prix le heurt violent des classes, en canalisant le mouvement ouvrier dans l'impasse du pacifisme social et de la concorde nationale au nom du bon sens et de la modération chrétienne des égoïsmes. Ce n'est pas par hasard si l'assassinat de Popielusko, semblable par beaucoup de côtés à l'assassinat de Matteotti par les sbires de Mussolini, n'a suscité que des protesta-

tions pacifistes et des grèves symboliques : le social-christiannisme s'est comporté comme il devait se comporter, de la même façon que s'était comporté en son temps le bloc des partis anti-fascistes.

En Amérique Latine, où un mouvement classiste tarde encore à s'exprimer et à s'émanciper de l'amalgame populaire, est née une Théologie de la Libération qui, en polémique contre l'Eglise officielle, affirme que le prêtre reçoit son charisme de la collectivité des laïques, c'est-à-dire de l'église de base. Elle exprime ainsi la nécessité que le prêtre soit "l'expression" de ses turbulents fidèles, tout en faisant en sorte que le mouvement social reste prisonnier de son passé, c'est-à-dire des objectifs et des illusions d'un "anti-impérialisme" populaire qui a désormais fait son temps. Les prêtres "de gauche" qui mettent l'accent, en opposition à la hiérarchie, sur le fait que l'église doit être sensible et à l'écoute des demandes du mouvement social, ne sont pas en réalité de simples récepteurs : ils renvoient à leur tour des poussées et des impulsions au mouvement, lui restituent une image déformée dans un sens religieux, contribuant ainsi à dissoudre l'opposition prolétarienne initiale des bidonvilles dans la "bouillie tiède" et sentimentale du peuple, des "pauvres", des "opprimés"; ils contribuent à dissoudre l'initiative autonome des sans-réserves dans un bloc informe avec la petite bourgeoisie urbaine et rurale et même avec la bourgeoisie "nationale" pour l'objectif tout-à-fait bourgeois de ré-organisation démocratique de l'ordre capitaliste.

Nous avons déjà souligné ailleurs le sens politique et de classe de la soi-disant "révolution" Sandiniste et nous avons affirmé que la présence de prêtres dans le gouvernement de Managua n'est que la bénédiction chrétienne qui cherche à sanctifier et à renforcer de son "charisme" la perspective de conciliation avec l'impérialisme et de conservation sociale interne qui caractérisent les ré-éditions actuelles de la "révolution populaire" en Amérique Latine.

La réalité empirique donc, loin de nous démentir, confirme le fait que depuis l'apparition de la société bourgeoise, la religion actuelles de la "révolution populaire" en Amérique Latine.

La réalité empirique donc, loin de nous démentir, confirme le fait que depuis l'apparition de la société bourgeoise, la religion s'est irréversiblement transformée en une chaîne pour le devenir de l'histoire humaine; et que la désintégration des illusions religieuses se situe au début et non à la fin du chemin de la révolution prolétarienne, comme l'avait affirmé Marx; elle confirme en somme que le schéma valable pour les révolutions bourgeoises, y compris leur besoin de créer des illusions, n'est pas mécaniquement transposable au processus de la révolution prolétarienne sauf à faire de celle-ci une simple ré-édition des mouvements bourgeois.

A l'inverse, il est typique du réformisme de fragmenter ce processus en mille étapes intermédiaires où à chacune d'elles les ordures bourgeoises (la religion, la démocratie, la patrie, etc...) sont promises à une nouvelle vie et les déchets de l'idéologie de la classe dominante sont présentés comme des formes nécessaires du développement du mouvement prolétarien, en attendant qu'un futur radieux les rende inutiles et les dépasse.

L'astuce pseudo-dialectique consiste, comme on l'a vu, à séparer les deux côtés de la contradiction présente dans l'idéologie et à en occulter la simultanéité fondamentale.

Le résultat revient à prescrire à la révolution une série indéfinie d'étapes dans lesquelles, selon Karl Marx, elle n'est pas encore elle-même. C'est le paradoxe de Zénon : puisque la distance est divisible à l'infini, jamais l'Achille prolétarien ne pourra réussir à rejoindre la tortue capitaliste (non pas évidemment pour ... la dépasser dans une sportive course de vitesse, mais pour s'en débarrasser). La "dialectique" des partisans de la "révolution par étapes" (la chose ne change pas si, comme "Combat" on utilise plutôt le mot "stade") est la philosophie de l'immobilisme et de la conservation sociale.

A ceux qui ne nous croient pas, nous suggérons d'interroger le fantôme de Staline et de lui demander quand arrivera l'étape prolétarienne. Plus tard, tovaritch, plus tard viendront les lendemains qui chantent, répondra in omnia saecula saeculorum l'ombre de l'ex-séminariste Joseph Vissarionovitch ...

CHRISTIANNISME ET IONISATION SOCIALE

Si nous nous tenons fermement à l'idée que l'idéologie religieuse, comme toute autre idéologie, est en même temps affirmation et négation de la protestation de l'opprimé, nous pouvons alors non seulement mieux comprendre sa nature et son rôle, mais nous pouvons aussi dissiper les suppositions fumeuses sur ces présumés "processus internes".

Si nous voyons en effet dans la religion une forme momifiée de la protestation de l'homme contre les souffrances innombrables infligées par la domination capitaliste, il nous est impossible de distinguer dans cette forme pétrifiée de la conscience, un prétendu processus tourmenté grâce auquel elle tendrait à devenir autre chose que ce qu'elle est, comme le soutiennent ceux qui affirment que la religion est dotée d'un "mouvement autonome" (36) dont les marxistes devraient chercher et étudier les lois.

A notre avis, les marxistes ont des milliers de tâches, mais parmi celles-ci il n'y a certainement pas la recherche et l'étude de ce qui n'existe pas :

"La morale, la religion, la métaphysique, et les forces de cons-

"cience qui y correspondent, n'ont que l'apparence de l'autonomie. "Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont pas de développement, mais "les hommes qui développent leur production matérielle et leurs relations matérielles transforment en même temps que leur réalité leur "propre pensée" (37).

C'est tout simplement l'ABC du matérialisme historique ...

Ce que Marx veut dire, c'est que les mille croyances rétrogrades dont le prolétariat est encore prisonnier n'ont pas de vie; elles ont le mouvement autonome des momies; elles sont comme les poupées mécaniques du 18^e siècle qui cherchaient à imiter la respiration ou les mouvements des yeux; elles ont "la fixité des personnages "de musée des cires, mais dès qu'on touche un petit mécanisme interne", voilà la musique de leur auteur qui " leur redonne de nouveau le "souvenir de la douleur, qui les saouïe de la maudite besogne d'alléger "la peine de l'homme" (38).

C'est l'auteur anonyme -valeur auto-valorisante- qui tire les fils du mécanisme et qui fait danser le cadavre sur la partition de sa musique, hymne céleste aux harmonies bourgeoises des bilans en partie double.

Le mouvement des idéologies est donc un mouvement apparent, le reflet d'un autre mouvement, celui des hommes qui développent leur production et leurs relations matérielles au sein de la forme-capital.

Qu'arrive-t'il quand les hommes n'arrivent plus à développer leur production et leurs relations au sein de cette forme, c'est-à-dire quand la révolution prolétarienne commence à exister ?

Qu'en est-il des fantômes idéologiques au moment où l'atmosphère sociale est parcourue de courants ionisants ?

Il serait simpliste et mécaniste de croire qu'ils vont s'aligner en front opposé. Le courant ionisant agit en séparant le pôle positif du pôle négatif, en détruisant le lien infâme qui unit l'expression du besoin et de la protestation de l'opprimé à sa négation; en d'autres termes, il tend à détruire le mécanisme interne qui anime la ferraille idéologique, poussant une partie des prolétaires à la jeter de côté pour adhérer à la doctrine révolutionnaire marxiste et une partie plus importante à agir et à se mouvoir dans le champ social en opposition avec les idées qu'ils ont en tête. Dans ce cas aussi, le courant ionisant agit en détruisant un lien, le lien entre l'action et l'idéologie; le mécanisme interne du fantôme est là aussi détruit et sa danse arrêtée, non dans la tête des hommes, mais dans leur pratique sociale : le mécanisme tourne à vide, son effet sur la praxis est nulle.

Mais la ionisation sociale agit aussi du côté bourgeois et provoque des contre-poussées qui s'opposent au processus évoqué ci-dessus; elle détermine une violente activation des forces de la conservation

sociale qui tendent au maximum leur énergie. Dans ce cadre, même les fantômes idéologiques et religieux connaissent une exubérante et désespérée floraison; avant d'entrer en agonie, ils se réveillent dans une ultime tentative pour capturer les énergies de classe et les faire de leur véritables objectifs. C'est alors que naissent les variantes extrêmes du progressisme bourgeois, sous habit laïque ou religieux. La tâche du parti de classe est de les combattre comme la pire imposture puisque c'est aussi sur ce terrain que se livre la bataille finale pour le renversement de cette société.

Mais pour y arriver, une condition nécessaire est la défaite du cléricanisme parmi ceux qui se disent marxistes. Ce n'est pas une condition académique mais politique: si on substitue aux mots église et christianisme les mots partis réformistes et opportunisme (comme les "Combattistes" eux-mêmes l'avaient à un moment suggéré), on comprend en effet que la gémulation devant le christianisme et devant sa prétendue utilité pour la classe ouvrière, n'est autre que le miroir où se reflète la plus plate servilité devant le réformisme et son prétendu rôle de défenseur des intérêts des travailleurs.

-
- (1) cf à ce propos W.Reich, "La révolution sexuelle"
 - (2) P. Togliatti, in "Communistes et Catholiques", éd. Riuniti 1966, conférence tenue à Pergame sur "Le destin de l'homme" pp. 91-95
 - (3) Camillo Prampolini: Homme politique, socialiste réformiste, de Reggio Emilia, promoteur du mouvement coopératif (1854-1930). Pendant le congrès du Parti Socialiste Italien de Reggio Emilia en 1912 il représenta les positions antiministériales du "réformisme de gauche": ceci n'empêcha cependant pas Zibordi de blanchir les "réformistes de droite" en s'appuyant sur la déclaration de Prampolini lui-même, favorable à l'hommage au Roi après l'attentat d'Alba. Par la suite il défendit des positions analogues à celles de Turati de collaboration d'abord secrète, puis manifeste avec les gouvernements nationaux pour la victoire dans la première guerre mondiale.
 - (4) L. Parinetto, "Ni Dieu, ni maître", éd. Moizzi, p.243
 - (5) "Le courage et le défi", Combat No 4/1984
 - (6) Ibid.
 - (7) Ibid.
 - (8) P. Togliatti, op. cit.
 - (9) "Le courage et le défi", op.cit.
 - (10) Ibid.
 - (11) On peut le constater même en absence d'une contrepartie immédiate, simplement dans l'espoir aveugle de pouvoir plus facilement

retirer le "prix" qu'accorde la loterie de l'histoire à ceux qui ont eu l'occasion de "payer le prix" ...du billet. Combat n'a-t-il pas écrit dans son premier No qu'il est prêt "à intervenir afin que la bourgeoisie soit contrainte de faire face à une situation où le PCI serait au gouvernement", en estimant que ce serait là la voie la plus commode pour "récolter un lot" pour lequel "dans les années passées nous avons payé notre prix" ?

- (12) Marx, "Le dix-huit brumaire de Louis Bonaparte", éd. Sociales
- (13) Ibid.
- (14) Ibid.
- (15) J. Jaurès, "Histoire socialiste de la révolution française"
- (16) "Leçons des contre-révolutions"
- (17) Pour une analyse éclairante de l'usage par Marx du mot opium en liaison avec les observations de De Quincey et de Baudelaire, voir le texte de L. Parinetto.
- (18) Cf "Drogue: une tentative désespérée de s'échapper de la réalité capitaliste" in "Programma Comunista" No 10, 13, 17, 18, 21 de 1979
- (19) Marx, "Critique de la philosophie du droit de Hegel, introduction" in "Annales Franco-Allemandes" 1844
- (20) "Prêtres et Marxisme", Combat No 7-8 oct./nov. 84
- (21) Ibid.
- (22) Ibid.
- (23) "Eléments d'orientation marxiste", série "Textes du P.C.International", No 4
- (24) "Christianisme et marxisme" L. Tarsia, in "Prometeo", revue mensuelle du Parti Communiste Internationaliste No 12, janv./mars 1949, p. 551
- (25) Ibid. p.551
- (26) "Eléments d'orientation", op.cit.
- (27) "Christianisme et marxisme", p. 552
- (28) "Eléments...", p. 16
- (29) "Christianisme..." p. 552
- (30) "Eléments..." op. cit. p. 16
- (31) Ibid.
- (32) "Christianisme et politique, un "Fil du temps" A. Bordiga de 1949, republié dans "Programma Comunista" No 15/ 1979
- (33) Marx, "L'anti-Kriege", 1846 , in Marx "Ecrits sur la religion", éd. Sociales
- (34) Ibid.
- (35) "Christianisme et politique", op. cit.
- (36) "Prêtres et Marxisme", op. cit.
- (37) Marx, "L'idéologie allemande", éd. sociales
- (38) cf Céline, "Le docteur Sennelweis"

* * * * *

THEOLOGIE DE LA LIBERATION

UNE "EGLISE PARALLELE" QUI SOUTIENT LES LUTTES DU PROLETARIAT LATINO-AMERICAIN COMME LA CORDE SOUTIENT LE PENDU

Dans l'article précédent, "Prêtres et marxisme" nous n'avons pas voulu étudier spécifiquement la Théologie de la Libération (TdL), mais reposer, en suivant le fil de notre tradition de parti, un encadrement général du phénomène religieux.

La TdL, avons-nous observé, en raison des conceptions qu'elle diffuse à jet continu parmi les prolétaires et de l'activité politique qu'elle préconise, ne peut que constituer un **obstacle de première grandeur** pour la vague révolutionnaire qui mûrit lentement dans le sous-sol social de l'Amérique Latine.

Nous nous proposons maintenant d'illustrer et de démontrer notre thèse de façon plus approfondie: nous pensons en effet que la définition d'une tactique envers les masses influencées et dirigées par l'église catholique constitue un problème crucial pour le sort de la révolution dans le continent.

Origine de la Théologie de la Libération et luttes de "libération nationale"

Dans le cas de la TdL nous ne nous trouvons pas face à un mouvement **spontané** des masses prolétariennes et semi-prolétariennes porteur de scories idéologiques rétrogrades, que les communistes auraient de toutes façons le devoir de combattre; nous avons à faire à un **appareil** ecclésiastique qui organise, encadre et dirige les mouvements spontanés et encore incertains des masses travailleuses latino-américaines; en appareil donc qui fonctionne comme un parti.

Cet appareil, **ramifié de façon capillaire**, qui contrôle dans le seul Brésil près de 150'000 "communautés de base" formées de 15 à 20 familles chacune et qui dans certains pays comme le Nicaragua partage les responsabilités gouvernementales de gestion directe de l'Etat bourgeois, n'est pas celui d'une église parallèle, même en

polémique parfois âpre avec Rome, mais d'une institution ecclésiastique dont le radicalisme est d'ailleurs si faible qu'elle entretient avec Rome des rapports de "co-existence pacifique".

Pour mieux mettre en relief sa nature et son rôle **actuel** il est nécessaire de comprendre ses origines et ses racines sociales.

La TdL naît en 1956 au Brésil avec l'apparition des premières "communautés de base"; elle se réfère à l'exemple et à l'œuvre de Helder Camara et de Camilo Torres; elle s'étend à toute l'Amérique Latine arrivant, grâce au climat qui suit le concile, à obtenir une double et très officielle consécration de la part de la Conférence épiscopale de Medellin (1968) et de Puebla (1979). Il s'agit donc d'une théologie tout aussi "officielle" que celle de Monseigneur Ratzinger et de la Curie romaine.

La TdL naît du croisement du processus de mise à jour et d'adaptation entamé par l'église catholique avec le Concile Vatican II et poursuivi par l'encyclique "Populorum progressio", et du cycle de lutte contre l'oppression impérialiste yankee qui se déroule durant ces mêmes années sous le drapeau de la "libération nationale" en Amérique Latine, parallèlement à celui qui secouera l'Afrique, le Moyen-Orient et le Sud-Est Asiatique.

La TdL est un des résultats, un des fruits de ce cycle de lutte et des conditions concrètes de son déroulement. Elle en est l'héritage, l'effet retardé: une "queue" national-bourgeoise qui survit à la **désormais complète** transformation bourgeoise du continent; un héritage donc, que le cycle des luttes prolétariennes -non encore visible- devra nécessairement liquider pour être lui-même.

L'église de Rome, forte d'une sagesse millénaire et d'une capacité éprouvée à s'impliquer dans les conflits sociaux pour y développer une fonction stabilisatrice (fonction temporelle sur laquelle se fonde son règne spirituel) accomplit au début des années 60 un **tournant de type protestant**, qui porte à son terme sa réconciliation avec le monde bourgeois et avec ses lois, monde bourgeois contre lequel, il y a un siècle et demie l'encyclique "Mirari vos" lançait de féroces anathèmes (1).

Le développement de ce processus au sein de l'Eglise catholique posait les prémisses pour le développement d'une "théologie progressiste" en Occident et d'une "Théologie de la Libération" en Amérique Latine.

Il est à notre avis schématique et même erroné d'opposer la "théologie de la Libération" qui s'adresse au monde des pauvres et des opprimés et la "théologie progressiste" occidentale qui n'aurait comme seul interlocuteur ou interlocuteur privilégié, le bourgeois évolué et incrédule d'Europe ou d'Amérique du Nord.

En réalité la théologie progressiste occidentale, si elle a sans

doute consacré une partie de ses forces à relever le défi des couches bourgeoises "évoluées" et incrédules, et à répondre de façon plus "évoluée" (d'où sa **relative** modernité par rapport à la TdL) à leur besoin de se raccrocher à la sphère du sacré pour surmonter leur angoisse de la mort, elle n'a pourtant pas dédaigné la pénétration dans le monde du travail et dans ses luttes: c'est ce qui explique la reprise par la théologie "progressiste" d'un cocktail de doctrines sociales pré-bourgeoises et d'un "anticapitalisme" réactionnaire pour les injecter à fortes doses dans les veines du prolétariat des métropoles.

Avec ces instruments l'église, **en occident aussi**, cherche à servir de la meilleure façon possible les intérêts de la conservation et de l'ordre capitaliste et à le soutenir de toute sa force morale et matérielle, en alternative au rôle traditionnel de la social-démocratie et du national-communisme. En même temps qu'elle s'en donne les moyens, elle se porte ainsi candidate à fonctionner comme "carte de réserve" pour la bourgeoisie, c'est-à-dire à se substituer en perspective aux appareils classiques d'organisation du consensus prolétarien, au cas où ceux-ci s'userait, et, en attendant, elle remplit dès aujourd'hui cette fonction envers les secteurs du prolétariat plus sensibles au rappel des valeurs catholiques, comme les couches d'ouvriers-paysans (ouvriers qui possèdent un lopin de terre dans certaines régions "blanches"), mais aussi auprès de couches ouvrières "jeunes" récemment urbanisées, comme celles qui à la fin des années 60 en Italie furent à l'origine d'une vague de luttes revendicatives.

Et c'est précisément ici que se situe la différence réelle entre la TdL et les théologies "progressistes" occidentales. Ce qui, pour ces dernières, n'est qu'une perspective plus ou moins éloignée, est pour la TdL aujourd'hui une réalité: alors que dans les pays capitalistes avancés, les canaux du réformisme, en **règle générale**, sont en pleine fonction pour contenir les tensions sociales, dans une grande partie de l'Amérique Latine c'est l'église catholique qui, par l'intermédiaire de son réseau organisatif sur lequel s'appuie la TdL, remplit nombre des tâches caractéristiques des partis opportunistes et arrive au moins en partie, à se substituer à eux comme lieutenant de la bourgeoisie dans les rangs du prolétariat.

Il n'est pas possible de comprendre cette situation si on ne la voit pas dans une perspective historique, en liaison avec l'énorme vide laissé parmi les masses par la destruction stalinienne de l'Internationale Communiste, vide qui "fût progressivement rempli dans le second après-guerre, surtout dans les pays du tiers-monde, par les différentes religions" (2).

Le processus de renouveau de l'église catholique, dont nous avons

parlé plus haut, coïncida au début des années 60 avec toute une série de mouvements révolutionnaires bourgeois dans ce qui fût baptisé "Tiers-Monde" par les impérialistes; ces mouvements qui se développaient sous le drapeau de la lutte de "libération nationale" contre l'impérialisme blanc et les oligarchies laïques ou religieuses qui lui étaient soumises, se fixaient le but de détruire les rapports sociaux archaïques encore largement présents, sous les coups des forces conjointes des masses populaires (prolétariat et paysans pauvres) et des fractions les plus indépendantistes de la bourgeoisie nationale pour arriver à la démocratie sur le plan politique et au déploiement des rapports bourgeois modernes sur le plan économique.

Le véritable résultat **positif** de ce cycle pour le prolétariat est le développement de la lutte de classe moderne, qui est la conséquence nécessaire du développement des nouveaux rapports sociaux.

Dans l'Amérique Latine des années 60 le processus d'industrialisation avait en réalité déjà commencé depuis quelques temps sous l'impulsion du second conflit mondial et de l'intervention de l'impérialisme yankee ensuite et progressait à grands pas dans toute la région, quoique avec des rythmes et des intensités variables selon les pays(3).

En conséquence on a assisté d'un côté à la formation de concentrations prolétariennes notables et, de l'autre, au développement de couches bourgeoises "nationales" désireuses de s'émanciper de l'emprise suffocante des Etats-Unis pour s'assurer des marges d'autonomie et de profit.

Cela n'a pas empêché l'apparition d'une ultime flambée de radicalisme bourgeois et petit-bourgeois en écho au cycle anti-colonial asiatique, ni l'émergence, **d'en bas**, d'une violente tendance à pousser à fond et de façon radicale le processus d'industrialisation et la réforme agraire.

Cette poussée plébéienne et nationaliste ne pouvait trouver une expression adéquate, ni dans le national-réformisme, ni dans le radicalisme démocratique-bourgeois et guerrillériste, qui reproduisaient la faiblesse et l'impuissance politique congénitale des classes bourgeoises dont ils étaient issus. Ces classes en effet étaient **déjà** insérées dans le circuit du marché mondial et donc liées au réseau économique-financier de Washington, à l'intérieur duquel elles entendaient seulement se tailler une place un peu plus large.

L'exigence d'une meilleure adéquation de la superstructure politico-administrative à la structure économique-financière a en réalité trouvé une réponse étatique centralisée par l'intermédiaire des dictatures militaires soutenues par Washington et qui se caractérisaient par la férocité inouïe de leur répression de tout mouvement d'opposition, provoquant du même coup dans la société une forte aspiration à la pacification et à la démocratie. Et c'est dans cette phase que le

radicalisme petit-bourgeois et guérillériste cède toujours plus la place à d'autres forces politiques, avec l'Eglise au premier plan.

La poussée anti-impérialiste et les exigences de réforme sociale que ce mouvement plébéen exprimait n'aurait pu en fait trouver de débouché positif qu'au sein d'un mouvement plus vaste, de type prolétarien et sous la direction du parti révolutionnaire de classe, condition encore inexistante et pour laquelle il est nécessaire de travailler de façon prioritaire.

Cette direction prolétarienne était dès cette époque un besoin d'autant plus **vital et urgent** que les tâches sociales laissées irrésolues par la révolution démocratique (avant tout une réforme agraire radicale) ne pouvaient être historiquement assumées par la révolution prolétarienne. La transformation économique elle-même des campagnes, avec la prolétarianisation massive de la paysannerie qui en découle et la formation de concentration ouvrière et prolétarienne dans les villes donnait **objectivement** à la classe ouvrière un poids social déterminant et posait dans les faits le problème d'une transformation politique et sociale capable de satisfaire les intérêts généraux des grandes masses prolétariennes et plébéennes. Cette transformation sociale, seule la classe ouvrière guidée par le parti révolutionnaire pouvait la réaliser à travers une bataille frontale contre les centres vitaux de l'appareil capitaliste continental (5).

En résumé, dans la phase historique de la révolution prolétarienne, la classe ouvrière ne peut être le levier d'une transformation politique et sociale **réelle** qu'en s'affirmant comme classe **antagoniste** à toutes les autres classes sociales et, forte de sa perspective historique et grâce à l'expression politique fondamentale de cette perspective -le parti-, en assumant toutes les tâches sociales et politiques non résolues par la révolution bourgeoise, en dehors de toute illusion de type démocratique et de toute influence de l'idéologie des autres classes.

Cette perspective, qui était valide alors, et à plus forte raison qui l'est encore aujourd'hui, est bien loin de s'être enracinée dans des formations classistes de quelque importance; la difficulté de cet enracinement est dû essentiellement à deux facteurs: le premier est l'absence d'un développement **suffisamment ample et profond** de l'économie capitaliste, c'est-à-dire capable de forger la force de l'unité de la classe ouvrière, prémisses nécessaires de son encadrement indépendant sur une base **stable**; et le second découle de la victoire contre-révolutionnaire de marque stalinienne, qui a **ouvert la voie** en particulier à l'influence et à la pénétration de l'église catholique dans la classe prolétarienne, en capitulant de la façon la plus indé-

cente même sur le terrain du mouvement radical national-démocratique, dont, dans l'Occident saturée de démocratie, elle s'est fait l'auteur de bouffonnes rééditions.

Les partis d'origine stalinienne implantés dans ces aires soutinrent en effet même sur le terrain de la lutte des peuples opprimés contre l'esclavage impérialiste, la politique capitulaire des compromis et de la conciliation **par principe** en subordonnant à cette stratégie le mouvement violent et son expression politique radicale.

Dans ces conditions, les prêtres catholiques pour une part, et pour une autre part les forces politiques liées à une tradition nationaliste pourtant exsangue et surannée, eurent la possibilité de se lier à ce cycle de lutte et à ses exigences jusqu'à en être dans une certaine mesure les représentants.

Le national-réformisme et les forces qui s'inspiraient de "l'église des pauvres" ne pouvaient et certainement ne voulaient pas pousser jusqu'au bout le mouvement national-révolutionnaire, mais ils ont pu donner à **certaines** de ses revendications une impulsion supérieure à ce que fournissait les partis national-communistes locaux.

"Jean XXIII m'autorise à marcher en unité d'action avec les communistes" écrivait alors Camilo Torres. De fait dans cette marche les prêtres se trouvèrent en avant des "communistes" de formation et d'obédience stalinienne sur le terrain de la lutte anti-oligarchique et anti-impérialiste.

Les prêtres catholiques, y compris dans leur fraction la plus avancée étaient en réalité bien loin de soutenir **de façon cohérente** le mouvement nationaliste et anti-impérialiste des masses latino-américaines: Camilo Torres lui-même théorisa l'utilisation de la violence comme **l'ultime recours**, qui arrivait après avoir constaté à travers une longue expérience l'inefficacité de toute autre voie, pacifique et légaliste pour s'opposer à l'impérialisme et aux oligarchies. En août 65, par exemple, il affirmait encore que "la révolution pacifique est naturellement la meilleure route. Mais le choix ne dépend pas des pauvres. Ce sera la classe dirigeante qui décidera si la révolution devra être pacifique ou violente". Ce qui signifie condamner le mouvement anti-impérialiste à la faillite, en le contraignant à essayer **toutes** les voies de la réforme, de la légalité et du compromis, et donc à parcourir tout un chemin de sanglantes défaites avant d'accepter ouvertement l'affrontement violent. Et en effet Torres ne prend les armes qu'à la fin 65, c'est-à-dire à la fin du cycle de la guérilla colombienne

L'appui donné par les prêtres catholiques au mouvement national-révolutionnaire des années 60 doit donc être évalué de façon critique. Il fut ce qu'il pouvait et devait être: un appui limité, indécis, tardif et ambigu.

Mais, si l'église et les précurseurs en l'occurrence de la TdL, avec toutes leurs ambiguïtés et leurs réticences, réussirent à s'implanter avec un certain succès dans ce mouvement, le "mérite" n'en revient pas à la sagesse de l'église de Rome qui en pose les prémisses avec le Concile Vatican II, mais surtout au fait que ce mouvement fut privé, depuis la contre-révolution stalinienne, de l'**unique** direction vraiment conséquente que ce soit sur le terrain de la lutte anti-impérialiste ou, à plus forte raison sur celui de la lutte anti-capitaliste, que le cours historique lui-même posait de plus en plus au premier plan.

La grande influence dont jouit aujourd'hui l'Eglise parmi les masses prolétariennes et semi-prolétariennes d'Amérique du Sud découle de la convergence de nombreux facteurs, dont le moindre n'est pas le réseau organisationnel capillaire dont elle dispose et grâce auquel elle étend un dispositif d'assistance sur l'immense masse de pauvreté accumulée dans les bidonvilles dont les habitants sont contraints de vivre d'expédients, de mendicité, de prostitution et de **charité chrétienne** (4); il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de relever la persistance de liens tenaces entre la classe ouvrière et le monde paysan, liens qui alimentent et reproduisent la servitude religieuse.

Mais un de ces facteurs, qui l'habilite en un certain sens à fonctionner comme amortisseur social et à utiliser politiquement le poids y compris idéologique que possède encore la paysannerie, est constitué du fait qu'elle dispose aujourd'hui, en vertu du rôle concret qu'elle a joué, de l'héritage de passions, de discours et d'illusions qui se développèrent lors de cette dernière flambée de radicalisme plébéien.

L'Eglise catholique est capable aujourd'hui de "mettre en valeur" à des fins de conservation sociale du capitalisme et d'embrigadement du prolétariat derrière les idoles de la Nation et de la Démocratie, tout un patrimoine non seulement d'illusion, mais aussi **d'énergies révolutionnaires passées**, un patrimoine que les partis soi-disant communistes et socialistes locaux, étant données leurs orientations, ne pouvaient que dilapider, alors qu'il avait besoin au contraire d'être dirigé vers le renversement des infrastructures et des superstructures sociales existantes; un patrimoine d'énergie révolutionnaire dont ils ont fait en sorte qu'il reste prisonnier de ses illusions, alors qu'il avait besoin non seulement d'être arraché aux illusions national-démocratiques, mais aussi d'être orienté **ouvertement** vers la perspective de la destruction du cadre démocratico-bourgeois.

Les partis pseudo-communistes du Tiers-Monde en général et d'Amérique Latine en particulier ont donc non seulement renoncé à la perspective de la révolution prolétarienne, mais en général, (excepté le cas de la Chine et du Vietnam), ils n'ont pas été à la hauteur des direc-

tions bourgeoises révolutionnaires. Si cléricaux et si nationalistes que fussent les représentants des partis ouvertement bourgeois, ils ont été rarement plus modérés que les partis nés à l'ombre de la contre-révolution stalinienne. Ce n'est pas un hasard, mais le résultat nécessaires de tout un cycle de dégénérescence. En tant que piliers de l'ordre établi bourgeois, ces partis "ouvriers" ne peuvent pas ne pas devenir en même temps des points d'appui de l'ordre impérialiste qui réduit en esclavage les races et les peuples de couleur. L'opportunisme débouche naturellement sur le social-impérialisme.

Le stalinisme, en particulier, recherche dès ses premiers vagissements l'occasion pour se vendre (et vendre les prolétaires) à tel ou tel alignement impérialiste, flirtant d'abord avec le revanchisme allemand à travers la théorie du "national-bolchévisme" avant de lier son sort au bloc des pires brigands impérialistes: c'est donc un courant à haute tension contre-révolutionnaire qui lie indissolublement les blocs anti-fascistes des métropoles à la trahison la plus misérable des luttes d'émancipation nationale des colonies et semi-colonies.

Face à un Camilo Torrès, qui, malgré mille hésitations, empoignait les armes contre l'impérialisme, les partis national-communistes prêchèrent sans vergogne les vertus du bon sens et des réformes graduelles pour "démocratiser" les oligarchies, en reléguant l'usage des armes à un simple complément d'une pression réformiste dans le meilleur des cas, ou, dans le pire, en ne proposant que des moyens pacifiques, pour s'acquiescer ouvertement avec les castes inféodées à Washington.

Voilà donc le vide dans lequel se sont insérées les diverses Eglises, un vide qui est le résultat du sabotage de tout un cycle de lutte national-révolutionnaire qui avait un besoin vital de trouver dans les partis communistes et leurs dirigeants les gens les plus cohérents et les plus résolus, et qui trouvèrent au contraire sous le drapeau du faux socialisme une des succursales impérialistes au **service direct et explicite** du "grand patron" durant la dernière guerre, dressé contre lui ensuite uniquement en paroles, et fondamentalement sur des positions de modération du mouvement national et anti-colonial, et de conciliation avec l'impérialisme après la guerre, au moment de la "co-existence pacifique".

(1) Dans l'article "Prolétariat et religion" (Programma Comunista no 3 / 1980) qui résume un cycle plus vaste d'exposés tenus dans une série de réunions de sections, nous avons rappelé par exemple

que Grégoire XVI, dans l'encyclique "Mirari vos", contre le mouvement révolutionnaire en Pologne, avait stigmatisé "l'exécrable et jamais trop condamnée liberté de la Presse" et qualifié les cercles libéraux de "dégouttantes ordures" et la "liberté de conscience" de "manie forcenée de penser selon ses caprices".

(2) cf "Il Programma Comunista" no 2 / 1985, "Diffusion à grande échelle de l'opium du peuple"

(3) cf l'article "Amérique Latine: notre perspective" in "Programma Comunista" no 7 / 1981. Pour une analyse plus générale de la perspective révolutionnaire et du poids du prolétariat de la périphérie capitaliste, cf l'article "Les prolétaires de la périphérie capitaliste à l'avant-garde de la reprise des luttes de classe à l'échelle mondiale" in Le Prolétaire no 359.

(4) cf l'article "L'Eglise: force de conservation sociale" in Le Prolétaire no 380 (décembre 84).

DÉFENSE DE LA CONTINUITÉ DU PROGRAMME COMMUNISTE

Ce volume de 224 pages constitue un recueil des thèses fondamentales de notre courant publiées de 1920 à nos jours, précédées d'amples introductions les situant dans leur contexte historique.

Sommaire :

- Thèses de la fraction communiste abstentionniste du Parti Socialiste Italien (mai 1920).
- Thèses sur la tactique du Parti Communiste d'Italie (Thèses de Rome, 1922).
- La tactique de l'Internationale Communiste. Projet de thèse présenté par le P.C. d'Italie au IV^e Congrès mondial (Moscou 1922).
- Projet de thèses présenté par la Gauche au III^e Congrès du P.C. d'Italie (Lyon, 1926).
- Nature, fonction et tactique du parti révolutionnaire de la classe ouvrière (1945).
- Thèses caractéristiques du parti (1951).
- Considérations sur l'activité organique du parti quand la situation générale est historiquement défavorable (1965).
- Thèses sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial, selon les positions qui constituent depuis plus d'un demi-siècle le patrimoine historique de la gauche communiste (1965).
- Thèses supplémentaires sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial (1966).

EN MARGE DU SYNODE DES EVEQUES

SOUS LE SIGNE DU "PRIMAT DU SPIRITUEL" L'EGLISE DE ROME CONSOLIDE SON UNITE DE DOCTRINE ET D'ACTION

Tous ceux qui partageaient l'illusion de voir "l'Eglise des pauvres" entrer enfin en lice pour livrer ouvertement bataille à la Curie Romaine ont subi une amère désillusion à l'occasion du Synode de décembre 85.

Ceux qui s'étaient préparés à un duel théologique acharné entre les fidèles de Monseigneur Ratzinger et les adeptes des divers Boff, Gutierrez et cie, les uns armés de la massue de l'anathème au nom de l'orthodoxie, les autres du "glaive des opprimés", ceux-là en sont restés la bouche ouverte.

Il était bien naturel que les "camarades" prêts à s'enthousiasmer pour les "prêtres de gauche" - d'autant plus quand ils sont du "tiers-monde" - se soient préparés à soutenir "l'Eglise populaire" et à huer l'Eglise "asservie au pouvoir" (lire: à l'impérialisme et à ses serviteurs locaux). Mais ils ont dû replier leurs banderoles et rentrer chez eux la mine déconfite.

En effet, de la "Théologie de la libération", personne n'en n'a parlé au synode.

Non que "l'Eglise populaire" latino-américaine se soit entre-temps dissoute; au contraire, elle était bien là et ses représentants ont participé au déroulement des travaux. Mais elle n'a pas voulu marquer ses différences avec Rome, mais bien plutôt les aplanir. C'est qu'il ne s'agissait pas de différences fondamentales, mais de simples différences d'accentuation, aisément surmontables.

Car ce qui est accentué de façon différente selon les divers "partis" théologiques, c'est le discours profondément unitaire, cohérent et organique que l'Eglise de Rome tient au monde contemporain en mobilisant toutes ses ressources matérielles et spirituelles pour

amortir et calmer les conflits qui ensanglantent cette vallée de larmes. C'est pour cette raison, et non par lâcheté, que Boff s'en est tenu à un silence contrit.

Dans l'article précédant à propos de la Théologie de la libération, nous reconnaissons qu'elle se trouve en polémique parfois âpre avec Rome, mais nous soulignons qu'il s'agit "toujours d'un appareil religieux, dont le radicalisme est si peu marqué qu'il lui autorise un rapport de coexistence pacifique avec Rome". Les événements se chargent de montrer que c'est là l'aspect destiné précisément à se développer et à prévaloir jusqu'à rendre évidents les rapports de **pleine convergence** qui existent entre les différents "bras" du tentaculaire appareil de la Sainte Eglise. Et cette convergence ne pouvait pas ne pas trouver un écho dans les travaux du synode, avant d'être consacrée par le verbe du successeur de Pierre.

"La caractéristique de cette assemblée" proclama Jean-Paul II " a été la diversité dans l'unité: les Pères ont pu exprimer librement leur propre réflexion. Cette liberté n'a été en aucune façon un obstacle à l'unité fondamentale" (1). On peut en trouver la preuve, du reste, dans la rédaction, au terme des travaux, d'une "relatio finalis", c'est à dire d'un document de synthèse unitaire au lieu des traditionnelles "praepositiones" que l'assemblée adresse au pape.

Quel est le sens de cette convergence unitaire des diverses "âmes" qu'héberge l'Eglise catholique ?

Le titre lui-même de la "relatio finalis" nous le dit en résumé: l'Eglise, dans la parole de Dieu, célèbre les mystères du Christ pour la rédemption du monde". Ce qui a rassemblé les évêques, c'est en substance la vigoureuse réaffirmation de la dimension **surnaturelle** de l'Eglise. S'agit-il alors d'un coup de force de la "Droite" qui lie l'Eglise à une interprétation réductrice et restrictive du Concile Vatican II et marque donc un coup d'arrêt au processus d'ouverture vers le monde lancé par celui-ci ?

C'est ce qu'écrivit la Presse à sensation, incapable de dépasser les apparences superficielles; en réalité, l'Eglise qui veut être "la même Eglise que celle qui est née de l'Esprit Saint" et qui se base sur le **mystère** de la rédemption, "désire vivement... être l'Eglise du monde contemporain... en pénétrant les inquiétudes, les souffrances et les espoirs de nos contemporains" disait Jean Paul II au lendemain de la conclusion du synode (2).

Ce sont là des paroles auxquelles nous souscrivons pleinement: la célébration du Règne de Dieu dans les cieux est en fait **indissociable** du renforcement sur terre de la paix entre les individus et les classes en lutte; une paix qui est au centre des préoccupations des évêques dont leur "Message au peuple de Dieu" proclame: "nous ne sommes pas condamnés aux divisions et aux guerres, mais nous appelons

à la fraternité et à la paix" (3). La réaffirmation de l'Eglise-mystère est **indispensable** à son oeuvre de pénétration dans le monde afin que la paix, qui est la paix du capital, remporte ses victoires. Où en effet, sinon dans la dimension surnaturelle d'un **autre** monde, les misères et les souffrances endurées par les esclaves du capital dans **ce monde-ci** pourraient-ils trouver leur rachat ?

Ce n'est donc pas en diluant les "mystères du Christ" dans la sociologie, mais en s'appuyant au contraire sur ceux-ci que l'Eglise peut alors réaliser cette "pénétration" dans le coeur des hommes d'aujourd'hui et oeuvrer pour "sauver le monde", ce monde des marchandises, de l'argent et du travail salarié sans cesse menacé par les "forces des ténèbres". C'est sur ce terrain que s'est nouée la convergence unitaire des différentes théologies et des différents courants politiques qui existent au sein de l'Eglise. C'est pour d'évidentes raisons de conservation sociale que les "traditionnalistes" se déchaînent contre la violence dans les conflits sociaux et qu'ils prêchent la nécessité de dresser un barrage contre "l'infection" marxiste.

Mais c'est pour les mêmes fins de conservation de la paix sociale que les partisans des diverses "Eglises populaires" s'élèvent contre les injustices, les excès et les scandales du régime bourgeois. Ils ne protestent pas contre ce système, mais contre les exagérations et les déformations de son fonctionnement. Ils se lamentent contre les effets cruels, inhumains et révoltants de la dictature du capital dans le seul but de faire croire aux masses de sans réserves qu'il est possible de les éliminer sans toucher aux structures de classe qui les produisent.

Ils se penchent sans doute sur les déshérités de préférence à tous les autres (pendant les travaux l'épiscopat d'Amérique Latine a redit l'importance "décisive" de la fameuse "option préférentielle pour les pauvres"), mais seulement pour verser sur leurs plaies le calmant universel qui s'appelle démocratie, c'est à dire pour embellir leur prison et rendre un peu plus supportables leurs chaînes.

Ce n'est pas un hasard si dans le rapport d'un des groupes espagnols-portugais, à la vibrante protestation contre "la violation des droits humains" et donc contre les régimes anti-démocratiques (à condamner d'ailleurs sans aucun doute), fait écho la double lamentation contre les "les **monopoles** du système économique" (sans lequel le capitalisme serait... le paradis sur terre) et contre "le scandale que signifie pour la conscience chrétienne les **dimensions** prises par l'industrie guerrière, véritable cancer de notre époque" (4). Un cancer, c'est-à-dire une tumeur maligne apparue pour de mystérieuses raisons dans un organisme par ailleurs **sain**.

Et c'est dans ce sens-là, de l'impuissance pacifiste et donc du désarmement complet de la classe ouvrière, que va une initiative

récente en Italie, prise par l'évêque de Trieste et de 2400 religieux et laïcs de la région, avec la bénédiction d'une hiérarchie "ouverte au dialogue", pour lutter contre les dépenses militaires croissantes par la méthode bien émoussée de "l'objection fiscale".

Les initiatives de ce genre ne peuvent servir qu'à convaincre les prolétaires que la pression interclassiste de tous les citoyens "de bonne volonté" qui défalqueraient 1% de leurs impôts peut être un obstacle au réarmement et menées impérialistes, plutôt que l'action de classe et l'utilisation des armes de la grève et du sabotage.

Il ne faut donc pas s'étonner que des secteurs "de gauche" de cet acabit puissent non seulement coexister avec des secteurs "rétrogrades", mais aussi faire **converger** leur action avec ceux-ci, pour contribuer, chacune dans l'exercice de sa fonction respective, à la diffusion au monde entier du dessein d'ensemble de l'Eglise.

En marge des travaux de l'assemblée une polémique s'est déclenchée entre partisans et adversaires de la Théologie de la Libération; elle illustre parfaitement la signification de cette convergence.

Au nom d'un groupe de cardinaux latino-américains, le Mexicain Ernesto Carripio Ahumada a exprimé sa "reconnaissance" pour l'intervention de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi contre "les erreurs d'une certaine Théologie de la Libération"; donc pas contre la Théologie de la Libération en soi, mais contre certaines tendances qui y sont présentes, ou, mieux, contre les "erreurs" et les exagérations de ces tendances. A cette position rien moins que tranchée comme on le voit, répond, de l'autre côté, José Ivo Lorscheiter, président de la conférence épiscopale du Brésil.

Ce dernier s'est empressé de préciser que la TdL fait partie "des fruits positifs du concile" et qu'elle reflète "l'ensemble de la vie de l'Eglise latino-américaine", mais surtout il a affirmé que sont erronées les interprétations qui en font "une théorie de la violence ou qui assume ou justifie l'idéologie marxiste" (5).

C'est là une défense qui se situe sur le même terrain et qui adopte le même point de vue que l'accusation et qui constitue explicitement une confession de **totale loyauté** envers l'ordre établi.

Le cardinal belge Daneels a donc raison quand, pour définir la situation actuelle dans l'Eglise, il fait appel au principe théologique de "**pluriformité**", qui est un enrichissement de la catholicité", à la différence du "pluralisme", qui est lui, opposition" (6).

Et c'est en suivant ce principe que le synode, après avoir restauré "le primat du spirituel", a confirmé en bloc le précédent concile du secrétariat, unanimement jugé "progressiste", et a accédé à toute une série de demandes typiques du clergé "de gauche". Le pape a lui-même souligné dans son allocution finale la nécessité d'une réforme de la Curie Romaine, qui est "l'instrument organique du Pontife romain

dans l'exercice de son office suprême", rassurant du coup les évêques sur la volonté commune de limiter "la toute-puissance de la Curie"(7).

Il faut noter aussi que la nouveauté qui a marqué la fin des travaux de l'assemblée, à savoir la rédaction d'une "Relatio finalis" adressée à **toute** l'Eglise (alors que les "praepositiones" sont normalement adressées au pape), reprend et officialise ce concept de "collégialité" si cher au "progressisme" catholique et à ses prurits démocratiques.

Quelle signification faut-il donner à ces phénomènes apparemment contradictoires ?

Depuis que l'Eglise, de rempart du monde féodal contre les assauts révolutionnaires de la bourgeoisie, s'est transformée en pilier du régime capitaliste, elle a établi avec celui-ci des rapports si étroits et elle s'est liée à son sort d'une façon tellement indissoluble, que les vicissitudes de son existence ne peuvent être que le reflet du cours économique et politique de la domination bourgeoise.

Il est alors impossible de ne pas voir le parallélisme entre la succession de formes toujours plus concentrées et monopolistiques en économie, centralistes et totalitaires en politique et la trajectoire suivie par l'Eglise. De même que le fascisme, qui représentait la version ouvertement anti-prolétarienne du centralisme et du totalitarisme bourgeois avait hérité et repris les tendances réformistes du bagage social-démocrate traditionnel, de même l'Eglise de la restauration du "primat du spirituel", hérite et reprend à son compte les tendances réformatrices du progressisme catholique.

Et ce cours se déroule **inexorablement**, que ce soit de façon ouvertement dictatoriale et fasciste, ou de façon démocratique -une démocratie que nous avons dite **blindée-**, le "choix" de la méthode ne dépendant pas des inclinations particulières des classes dominantes, mais de la résistance de la classe ouvrière et de la violence des conflits sociaux. Aujourd'hui le totalitarisme bourgeois avance et se renforce **dans la démocratie et grâce à la démocratie**, en se nourrissant du consensus de la classe exploitée; c'est dans ce sens que les vainqueurs démocratiques du second conflit impérialiste mondial furent des exécuteurs testamentaires du fascisme.

Que signifie en effet "limiter la toute-puissance de la Curie", sinon renforcer l'autorité centrale du pape dont elle de doit être qu'un instrument ?

Et d'autre part le triomphe de la "collégialité" ne coïncide-t-il pas avec le regroupement unitaire de l'Eglise, à travers la douce

méthode de la "démocratie participative", mais sous le talon de fer d'une pression violente et exclusive venue d'en haut ?

Tel est le cours général du monde bourgeois, tel est le cours de l'Eglise qui s'en est fait le défenseur.

L'Eglise ne fait que reprendre et reparcourir ce chemin: centralisation à travers la démocratie d'un puissant arsenal de ressources anti-prolétariennes.

La révolution abattra en même temps ces deux immondes concentrations en soumettant aux feux de ses armes les serviteurs "de droite" ou "de gauche" du capitalisme, qu'ils soient prêtres ou laïcs.

-
- (1) "Il Gionale" 8/12/85
 - (2) ibid. , 9/12/85
 - (3) ibid. 8/12/85
 - (4) ibid. 4/12/85
 - (5) ibid. 1/12/85
 - (6) ibid.
 - (7) ibid. 8/12/85

* * * * *

LA "MALADIE INFANTILE"

CONDAMNATION DES FUTURS RENEGATS

(Sur la brochure de Lénine : « La maladie infantile du communisme »)

- I. La scène du drame historique de 1920.
- II. Histoire de la Russie, ou de l'humanité ?
- III. Points cardinaux du bolchévisme : centralisation et discipline.
- IV. La trajectoire accélérée du bolchévisme.
- V. Lutte contre les deux camps antibolchéviques : le réformisme et l'anarchisme.
- VI. La clé des « compromis permis par Lénine ».
- VII. Appendice sur les « questions italiennes ».

Une brochure de 100 pages -

AUX EDITIONS PROGRAMME :

En langue française

Série "les textes du Parti Communiste International"

- 1. Communisme et fascisme 25FF
- 2. Parti et classe 15FF
- 4. Eléments d'orientation marxiste 15FF
- 5. La "Maladie Infantile", condamnation des futurs renégats
(sur la brochure de Lénine "La maladie infantile du communisme") 10FF
- 6. Force, violence, dictature dans la lutte de classe (épuisé)
- 7. Défense de la continuité du programme communiste
(224 pages dans lesquelles sont reproduits les textes fondamentaux de notre courant publiés de 1920 à nos jours) 50FF
- 8. Dialogue avec Staline (la réfutation des théories staliniennees sur le socialisme en URSS) (en préparation)
- Mouvements revendicatifs et socialisme 5FF

Brochures "le prolétaire"

- 5. Question féminine et lutte de classe 4FF
- 6. Socialisme prolétarien contre socialisme petit-bourgeois 5FF
- 7. La grève des nettoyeurs du métro (leçons et bilan) 4FF
- 8. Violence, terrorisme et lutte de classe 4FF
- 10. Postiers en lutte
(La grève de 78 à Créteil et dans les centres de tri) 5FF
- 11. Auschwitz ou le grand alibi 5FF
- 12. Solidarité prolétarienne contre le contrôle de l'immigration 5FF
- 13. Le marxisme et l'Iran 5FF
- 14. Foyers de travailleurs immigrés:
enseignements de 6 ans de lutte 4FF
- 16. Pour des revendications et des méthodes de classe
(Orientation pratique d'action syndicale) 4FF
- 17. De la crise de la société bourgeoise à
la révolution communiste mondiale
(manifeste du Parti Communiste Internationale -1981) 6FF
- 18. Vive la lutte des ouvriers Polonais 6FF
- 19. La question parlementaire dans l'Internationale Communiste 5FF

Suppléments à "le prolétaire"

- Palestine vaincra ! 5FF
- Nouvelle-Calédonie: indépendance immédiate et sans condition ! 3FF
- Pour un anti-racisme prolétarien 5FF
- Révolution et contre-révolution en Russie 5FF

Série "les cahiers d'El-Oumami"

| | |
|---|-----|
| 1. Le syndicalisme en Algérie | 5FF |
| 2. La situation politique en Algérie et les tâches des révolutionnaires | 5FF |
| 3. Critique de la théorie de la "Révolution nationale-démocratique de type nouveau" | 6FF |

Revue "PROGRAMME COMMUNISTE"

| | |
|--|------|
| Numéros 1 à 57 | 10FF |
| Numéro 58 (112 pages) | 25FF |
| Numéros 59 à 87 (sauf les numéros 69-70, 72, 73) | 10FF |
| Numéros 69-70, 72, 73 | 15FF |
| Numéro 88 | 12FF |

En langue italienne

| | |
|--|-------|
| - STORIA DELLA SINISTRA COMUNISTA, vol. I, (1912-1919) | 60FF |
| - STORIA DELLA SINISTRA COMUNISTA, vol. II, (1919-1920) | 120FF |
| - STORIA DELLA SINISTRA COMUNISTA, vol. III, (1920-1921) | 120FF |
| - STRUTTURA ECONOMICA E SOCIALE DELLA RUSSIA D'OGGI | 100FF |
| - Tracciato d'impostazione. (I fondamenti del comunismo rivoluzionario) | 12FF |
| - Partito e classe | 12FF |
| - "L'estremismo, malattia infantile del comunismo", condanna dei futuri rinnegati | 15FF |
| - Lezioni delle controrivoluzioni | 15FF |
| - Classe, partito, Stato nella teoria marxista | 10FF |
| - Il terrorismo e il tormentato cammino della ripresa generale della lotta di classe | 10FF |
| - La lotta di classe ridivampa in Europa col poteroso moto proletario polacco (1980) | 10FF |
| - Il marxismo e l'Iran (1980) | 10FF |
| - Dalla crisi della società borghese alla rivoluzione comunista mondiale (Il manifesto del Partito comunista internazionale, 1981) | 10FF |
| - Avanti verso la rivoluzione comunista mondiale (1981) | 10FF |
| - Non pacifismo, Antimilitarismo di classe ! (1982) | 10FF |
| - Il mito della "pianificazione socialista" in Russia | 10FF |
| - Il "rilancio dei consumi sociali", ovvero l'elisir di lunga vita dei dottori dell'opportunismo. Armamenti: un settore che non andrà mai in crisi | 10FF |

| | |
|---|------|
| - Il proletariato e la guerra | 10FF |
| - La crisi del 1926 nel partito russo e nell'Internazionale | 10FF |
| - Marxismo e scienza borghese | 15FF |
| - La lotta di classe dei popoli non bianchi | 10FF |

En langue allemande

| | |
|---|------|
| 1. Die Frage der revolutionären Partei, 56 pages | 8FF |
| 2. Revolution und Konterrevolution in Russland, 86 pages | 12FF |
| 3. Der Kampf gegen den alten und den heutigen Revisionismus 76 pages | 12FF |
| 4. Die Grundlagen des revolutionären Kommunismus, 88 pages | 16FF |
| 5. Was heisst es, den Marxismus zu verteidigen ?, 132 pages | 20FF |
| 6. Gewalt und Diktatur im Klassenkampf, 74 pages | 16FF |

En langue anglaise

| | |
|---|------|
| - The fundamentals of Revolutionary Communism | |
| - Party and Class | 10FF |
| - Communist Programm, Numéros 1 à 7 | 10FF |

En langue espagnole

| | |
|---|------|
| 1. Los fundamentos del partido comunista Internacional | 10FF |
| 2. Fuerza y violencia dictadura en la lucha de clase | 6FF |
| 3. Partido y clase | 10FF |
| - Manifiesto del Partido Comunista Internacional De la crisis de la sociedad burguesa a la revolución comunista mundial | 15FF |
| - El Programa Comunista (jusqu'au no 38) | 15FF |
| - Cuadernos de El proletario: La epopeya del proletariado boliviano (La lucha de clases en Bolivia hasta 1981) | 10FF |

En langue portugaise

| | |
|--|-----|
| - As lutas de classe em Portugal de 25 de Abril a 25 de Novembro | 8FF |
| 1. Teses características do partido : bases de adesão | 5FF |
| 2. Lições das contra-revoluções | 5FF |
| 3. Os fundamentos do comunismo revolucionario | 8FF |

En langue grecque

| | |
|------------------|------|
| -Parti et classe | 20FF |
|------------------|------|

En langue arabe

- Pour le parti ouvrier indépendant 5FF
- Thèses caractéristiques du parti 10FF
- Les communistes et la question de la liberté politique 10FF
- Manifeste du Parti Communiste International 15FF
- De la crise de la société bourgeoise à
révolution communiste mondiale 3FF
- Ce qui distingue le parti

En langue persane

- Retour au programme communiste révolutionnaire de Marx et de Lénine 10FF
- Les fedayins et la question de l'Etat 3FF

En langue turque

- Journal "Enternasyonalist Proleter" 2,50FF
- Komünist partisi manifestosu, Karl Marx, Friedrich Engels 8FF
- Rusya'da devrim ve karsi-devrim 5FF

En langue hollandaise

- Het democratisch principe 5FF

En langue polonaise

- W Polsce tak samo 8FF
- walka klasy robotniczej

le prolétaire

M 2414 - 390 - 5F

organe du parti communiste international

MARS-AVRIL 1987

5FF / 10FB
3FS / 1000L

n° 390

le prolétaire
organe du parti communiste international
n° 390

SALAIRE
CONTRE PROFIT,
CLASSE
CONTRE CLASSE



PREMIERS
ENSEIGNEMENTS
GREVES

VIVE LA LUTTE DE
SOWETO

le prolétaire
organe du parti communiste international
n° 389

le prolétaire
organe du parti communiste international
n° 387

Pas
d'Union Sacrée
avec
l'impérialisme

L'impérialisme provoque
les masses triquent
au Liban et en France

La société bourgeoise est pourrie!
Que vive la lutte prolétarienne!

il comunista

ORGANICO IL NOSTRO PARTITO
L'impérialisme provoque les masses triquent au Liban et en France

organo del partito comunista internazionale

Lino IV - B. 4/1986-87
Brescia-Gonno
biografico - L. 1.000

il comunista
organo del partito comunista internazionale

il comunista
L'impérialisme ITALIANO ALTA LA CRESTA

il comunista

PRIX DE LA REVUE

France: 20FF - Italie: 5'000 L - Suisse: 6FS - Belgique: 120FB - Etats-Unis: 3\$ - Grande-Bretagne: 3 £ - Portugal: 500 esc. - Espagne: 400 pes. - RFA: 6DM.